

LETTRES
EDIFIANTES
ET
CURIEUSES

ECRITES DES MISSIONS
Etrangères par quelques Mission-
naires de la Compagnie de JESUS,

X. RECUEIL.



A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, Libraire, Juré
de l'Université, rue de la Bouclerie, près le
Pont S. Michel, à S. Lambert.

Cy devant rue S. Jacques.

ET RUE S. JACQUES,

Chez P. G. LEMERCIER fils, près la
Fontaine S. Severin, à S. Hilaire

M. DCC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AUX
JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Je ne m'arrêterai point, en
vous présentant ce nouveau Re-
cueil, à parcourir toutes les Let-
tres qu'il contient, puisqu'il n'y
en a aucune qui ait besoin d'ex-
plication, & dont la simple lec-*

EPISTRE.

ture, ne donne toute la connoissance qu'on peut souhaiter des choses qui y sont rapportées. Je me contenterai seulement d'éclaircir certaines questions qu'on pourroit faire à l'occasion de ces mêmes Lettres, & de vous apprendre quelques particularitez que vous serez bien aise de sçavoir.

Vous verrez d'abord par celles qui nous viennent de Carnate, que dans cette nouvelle Mission, comme dans toutes les autres parties de l'Inde Orientale, les Missionnaires ont continuellement à se mettre en garde contre le soupçon qu'on a d'ordinaire qu'ils sont Européans. Cette idée seroit capable toute seule de rendre leurs tra-

EPISTRE.

*vaux inutiles , quand ils ne trou-
veroient pas d'ailleurs d'autres
obstacles à surmonter dans l'exer-
cice de leurs fonctions.*

*C'est pour se mettre à couvert
d'un pareil soupçon , qu'après
avoir appris la langue & les
coûtumes du Pays, ils s'habillent
à la façon des Pénitens Indiens ,
& qu'ils se disent Sanias Ro-
mabouri, c'est-à-dire , Prêtres
ou Religieux Romains venant du
Nord. C'est pour cela qu'ils s'af-
sujettissent à tous leurs usages ,
quelque gênans & quelque re-
butans qu'ils soient ; qu'ils s'af-
seyent à terre les jambes croisées ,
qu'ils mangent aussi à terre , sans
rien toucher de la main gauche ,*

EPISTRE.

ce qui seroit , selon l'opinion de ces Peuples , tout-à fait contraire aux regles de la politesse & de la bienséance ; qu'ils observent un jeûne continuel, ne faisant qu'un seul repas par jour qui consiste en quelques fruits , quelques légumes , & un peu de ris cuit à l'eau ; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs, & le poisson , qui sont les alimens ordinaires des autres Nations, sont absolument interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers Missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur , leur zele eût été très-infructueux , & ils n'auroient pas converti, comme ils

E P I S T R E.

ont fait plusieurs Brames, & plus de cent cinquante mille Idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens, & en prenant les mêmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la Religion dans les Indes, ont souhaité d'avoir là-dessus un éclaircissement, que je me fais un plaisir de leur donner, & qui servira à faire mieux connoître le génie & les mœurs de la Nation Indienne.

Pour cela il faut supposer deux
a iiij

EPISTRE.

choses, qu'on a touché légèrement dans le cinquième de nos Recueils, & dont il ne sera pas inutile de vous rafraîchir la mémoire.

La première, que les Indiens sont partagez en diverses classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Castes. Il y en a trois principales : la Caste des Brames, qui est celle de la haute noblesse : la Caste des Kchattrys ou Rajas, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse : & la Caste des Chou-tres, c'est-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la

EPIS TRE.

Caste des Parias, qui comprend la plus vile populace ; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme, avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un Parias va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé, & est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur est pas permis d'habiter les villes ; ils doivent s'en éloigner, & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui lui sont subordonnées, & dont les unes sont plus nobles que les autres. La Caste des Chou-

EPISTRE.

tres renferme le plus de ces Castes subalternes : on comprend sous le nom de Choutres , les Castes des Marchands , des Laboureurs , des Orfévres , des Charpentiers , des Maçons , des Peintres , des Tisserans , &c. Chaque métier est renfermé dans une même Caste , & il n'y a que ceux de cette Caste qui puisse s'y employer.

Ainsi un Charpentier seroit rigoureusement puni s'il se méloit du métier d'un Orfévre. Il y a pourtant certaines professions , auxquelles chacun peut s'appliquer , de quelque Caste qu'il soit parmi les Choutres ; telles que sont celles de Soldat , de Marchand , & de Laboureur. Mais

EPISTRE.

il y en a d'autres qui ravilissent infiniment ceux qui les exercent ; par exemple , en plusieurs endroits de l'Inde , on met au rang des Parias les Pécheurs , les Pâtres , les Cordonniers , & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La seconde chose qu'il est bon de remarquer , c'est qu'un Indien ne peut , sans se dégrader , prendre ses repas avec ceux d'une Caste qui est inferieure à la sienne , ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette Caste. Ainsi il faut que ce soit un Brame , & non pas un Choutre qui prépare à manger à un autre Brame.

Il en est de même du mariage ;

EPISTRE.

que personne ne peut contracter hors de sa Caste. Celui qui se seroit allié avec ceux d'une Caste inferieure, seroit deshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chassé pour toujours de sa propre Caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entêtement que les Brame ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les usages de toutes les autres Nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pû donner aux Indiens cette horreur pour les Européans, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les

EPISTRE.

Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observerent aucune des coûtures du Pays, ils ne firent nulle distinction de Castes, ils se mêlerent indifferemment parmi les Parias, ils en prirent même à leur service, & dès-lors le mépris que les Indiens avoient pour les Parias, passa jusqu'aux Portugais, & s'est toûjours perpetué depuis ce tems là.

Quoique les autres Européans n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils ont vécu aux Indes, comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande, sans

EPISTRE.

se contraindre & sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la Nation. A quoi l'on doit ajoûter la licence de plusieurs d'entr'eux, leurs excès dans l'usage du vin, & la familiarité avec laquelle ils traitoient les Ministres de leur Religion; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maîtres & de Docteurs.

Voilà, MES REVERENDS PERES, ce qui a inspiré aux Indiens à l'égard des Peuples d'Europe, cette aversion extrême, dont il est parlé si

EPISTRE.

souvent dans les lettres que nous écrivent les Missionnaires des Indes, & principalement dans celles que j'ai l'honneur de vous présenter.

Au regard des autres Lettres qui composent ce Recueil, celles qui sont venues depuis peu de la Chine, ont quelque chose de bien consolant. Elles vous feront connoître que, malgré les troubles qui ont agité cette Eglise, la ferveur des Fidèles ne s'est point ralentie, & qu'encore qu'il y eût lieu d'apprehender, que l'esprit de l'Empereur ne fût aliéné des Ouvriers Apostoliques, on se remet un peu de cette frayeur par les nouvelles graces qu'il vient de

EPISTRE.

leur faire. Les Inscriptions Chinoises écrites de sa propre main, qu'il a données aux Jesuites de Peking pour leur nouvelle Eglise, & que vous trouverez fidèlement traduites à la page 157. sont une preuve toute recente ; & des sentimens avantageux que ce Prince a de la Religion Chrétienne, & de la protection dont il continuë d'honorer les Prédicateurs de l'Evangile.

D'un autre côté les personnes curieuses ne seront pas fâchées de voir dans la lettre du P. Jartoux, une description bien détaillée du Gin-seng, cette plante si célèbre dans tout l'Empire de la Chine, & qui jusqu'à present

EPISTRE.

a été si peu connue en Europe. C'est pour les contenter que je l'ai inserée dans ce Recueil. La plante y est tracée au naturel, & l'explication qu'on en fait, ne laisse rien à desirer à quiconque souhaite d'être parfaitement instruit de ses propriétés & de son usage.

Mais ce qui vous touchera infiniment, MES REVERENDS PERES, & ce qui augmentera votre zèle pour la conversion des Infidèles, ce sera sans doute d'apprendre le bonheur qu'ont eu deux de nos Missionnaires de mourir de la main des Idolâtres, à qui ils enseignoient la voye du salut.

Le premier de ces deux hom-

EPISTRE.

mes Apostoliques a été sacrifié à la haine que les Ministres des Superstitions Indiennes portent à notre sainte Religion. Le Seigneur l'a couronné presque au commencement de sa course, puisqu'il n'a été employé que trois ans à la conversion des Peuples du Royaume de Maïffour.

Le second a eu tout le tems d'exercer ce courage héroïque dont le Ciel l'avoit favorisé. Un pays immense que le P. Cyprien Baraze a parcouru le premier, & qu'il a éclairé des lumieres de l'Evangile ; une infinité de Barbares épars çà & là dans les forêts & sur les montagnes, qu'il a réunis & civilisez ; plusieurs grandes

EPISTRE.

Peuplades qu'il a formées , plus de quarante mille Idolâtres qu'il a baptisez ; tout cela devoit , ce semble , être suivie d'une fin aussi précieuse aux yeux de Dieu , que l'a été la sienne.

La Rélation Espagnole des actions & de la mort de ce Missionnaire , dont je vous fais le précis , fut d'abord imprimée à Lima en l'année 1704 par les ordres de Monseigneur de Matha Evêque de la ville de la Paix. Elle a été réimprimée depuis à Madrid en l'année 1711. Ces deux exemplaires sont entre mes mains.

Ce grand Evêque , dont le nom est en vénération au Perou ,

E P I S T R E.

a mis à la tête de la Relation dont je parle , une assez longue Préface , qu'il a composée avec soin : je ne vous en rapporterai rien ici , parce que c'est un éloge continuel de notre Compagnie. Ce S. Prélat , qui connoissoit les Jesuites , non sur des rapports étrangers , mais par un long usage , & par le commerce intime qu'il avoit avec eux , a crû de voir donner à cette occasion un témoignage public de ses sentimens , & de l'affection singuliere dont il les honoroit.

Il ne faut pas vous laisser ignorer comment on reçut au Perou la nouvelle de la mort du P. Baraze , & ce qui se fit à cette occasion. Ce sont des circonstances qui

EPISTRE.

ne se trouvent point dans la Relation, & que j'ai apprises d'un* Ecclesiastique de mérite, qui occupoit alors un rang considerable dans le Clergé de Sainte Croix de la Sierra, & qui est depuis quelque tems à Paris, où j'ai eu l'honneur de le connoître. Je ne puis mieux faire que de vous rapporter quelques endroits d'une Lettre qu'il m'a écrites sur ce sujet. Je traduirai mot pour mot ses paroles.

^a J'étois, dit il, Vicaire Général du Diocèse de Sainte Croix de la Sierra, dont la Mission

* M. Ybancs de la Renteria Prédicateur de Sa Majesté Catholique.

^a Yo me hallava de Governador y Vicario general del Obispado de santa Cruz de la

EPISTRE.

» des Moxes dépend pour le spi-
» rituel , lorsqu'on apprit le mar-
» tyre du Vénérable Pere Baraze
» arrivé dans la Peuplade de
» Cassiope qui est de la Provin-
» ce des Baures. Quelques jours
» après qu'on eut reçu cette nou-
» velle , on se disposa à en rendre
» à Dieu de publiques actions de
» graces dans la Ville de Saint
» Laurent de la Barronca. Le jour
» de cette solemnité fut fixé au se-
» cond Dimanche de Novembre

Zierra, en cuya jurisdiccion estan las Missio-
nes, en la ocasion que llego la nueba del fe-
liz transito y martyrio del V. P. Baraze en el
Pueblo de *Cassiope* en la Provincia de los Bau-
res. Y dentro de pocos dias se dispuso una
publica demonstracion en la Ciudad de san
Lorenzo de la Barronca en accion de gracias
à la Magestad divina [que fue el Domingo de
a secunda semana de Noviem. del ano 1702.

É P I S T R E.

de l'année 1702. Le Doyen de
la Cathédrale avec le Chapitre,
D. Augustin Arze de la Con-
cha Chevalier de l'Ordre de Ca-
latrava, Gouverneur & Capi-
taine general du Pays avec tous
les Magistrats, les Gens de guer-
re avec leurs Chefs & leurs
Officiers à leur tête assisterent à
cette cérémonie. Comme je gou-
vernois le Diocèse pendant la
vacance du Siege, non seule-
ment j'y assistai comme les au-
tres, mais encore je chantai une

Assistio a la funcion el venerable Dean y cabildo de la santa Yglesia Cathedral; el Governador y Capitan general D. Augustin Arze de la Concha Cavallero del orden de Calatrava, el cavildo, justicia, y Regimento; toda la militia con sus oficiales y Cabos Y io como Governador Diocesano de dicha Yglesia, no solo assisti, sino que cantè la Missa,

EPISTRE.

» *Messe haute de la Très-Sainte*
» *Trinité, parce que c'est le nom*
» *que porte l'Eglise qui ser voit de*
» *principale retraite au Mission-*
» *naire.*

» ^b *Le bruit de cette bienheureuse*
» *mort fut à peine répanduë dans*
» *le Perou, que plusieurs Peres*
» *de la même Compagnie prirent*
» *le dessein d'abandonner leurs*
» *chaires, & de renoncer à leurs*
» *autres emplois, pour se consacrer*
» *à la conversion de ces pau-*
» *vres Infidèles. Quelques-uns*

que fue de la sanctissima Trinidad, por llamarse assi la Reduccion en que vivia el Venerable Padre Cypriano.

^b Con esta noticia de la dichosa muerte del V. Padre, se alentaron muchos de los Padres que con tanta porfia pretendieron entrar en las Misiones, dexando cathedras y otras ocupaciones por la conversion de aquel pobre
furent

EPISTRE.

furent assez heureux pour obtenir cette grace.

Il n'y a point de termes, ni d'expressions assez fortes, ajoute M. de la Renteria, pour vous faire connoître tout ce que les Missionnaires ont à souffrir parmi ces Barbares, qui n'ont de l'homme que l'apparence & la figure.... En l'année 1709. on eut des nouvelles certaines que le P. Thomas de Roca, & le P. Balthasar de Espinosa avoient

Gentilismo; algunos lograron la dicha de entrar en la Mission.

Non ay voces en la eloquentia para pintar, ni dubixos en la Rhetorica mas despier-ta que puede con viveza referir lo que los fervorosos y Apostolicos Missioneros padecen entre aquellos Barbaros, que solo tienen la piel y la figura de hombres.... El año 1709. vino la noticia cierta lo que lograron el Martyrio dos Padres Missioneros: el uno llamado

EPISTRE.

« été aussi martyrisé dans la
« même Contrée . . . Il n'y avoit
« que deux ans que ce dernier étoit
« entré dans la Mission.

Je passe quelques autres particularitez assez intéressantes, mais dont il seroit trop long de faire icile détail. J'ajouterai seulement qu'il y a maintenant parmi les Moxes plus de quarante Missionnaires, qui suivent les traces du P. Barazefondateur d'une Mission si étendue. Il y a lieu de croire que cette nouvelle Chrétienté formée sur le modèle de celle de Paraguai, dont elle fait partie, retracera pareillement à nos yeux la candeur,

Thomas de Roca, y del otro que se llamó Balthasar de Espinosa . . . no avia dos anos que avia entrado en la Mission.

EPISTRE.

l'innocence , le détachement des choses de la terre , & toutes les autres vertus qu'on admiroit dans les Chrétiens des premiers siècles. Si, comme on me le fait esperer , je reçois des Memoires de l'état présent de ces deux grandes Missions , j'aurai soin de vous en faire part pour votre consolation particuliere, & pour celle des personnes pieuses, qui soupirent après la conversion de tant de Nations Idolâtres.

Je finis ce Recueil par une Lettre du Pere Marest , dans laquelle il décrit presque jour par jour le voyage qu'il fit il y a quelques années à la Baye d'Udson ; par une autre Lettre du P.

EPISTRE.

Portier, où vous trouverez une description curieuse de quelques Isles de l'Archipel qu'il a parcourues; & enfin par quelques extraits de diverses Lettres écrites de la Chine & des Indes. Je continuerai dans la suite à vous donner de ces sortes d'extraits, lorsque des Lettres mêmes, où les Missionnaires ne parlent d'ordinaire que de ce qui les regarde personnellement, je pourrai tirer quelque chose qui interesse votre zèle, ou votre curiosité.

Comme il y en a parmi vous,
MES REVERENDS PERES, qui entretiennent un commerce de Lettres avec ces mêmes Missionnaires, vous me ferez

EPISTRE.

*plaisir de me communiquer celles
que vous recevrez, où il y aura
quelque chose qui puisse trouver
sa place dans de semblables Ex-
traits. Je me recommande à vos
saints Sacrifices, dans l'union
desquels je suis avec beaucoup de
respect,*

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Com-
pagnie de JESUS.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les Lettres édisiantes & curieuses comprises dans ce dixième Recueil; & j'ai jugé que l'impression en seroit utile & agréable au Public. Fait à Paris ce 9. Février 1713.

RAGUET.





Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la
Compagnie de J E S U S en la
Province de France , suivant le
pouvoir que j'ai reçu de notre
Révérend Pere Général, permets
au Pere J. B. DU HALDE de faire
imprimer *le dixième Recueil des
Lettres édifiantes & curieuses écri-
tes des Missions étrangères par quel-
ques Missionnaires de la Compagnie
de JESUS*, qui a été lû & approuvé
par trois Théologiens de notre
Compagnie. En foi de quoi j'ai
signé la présente. Fait à Paris le 8.
Février 1713.

CHARLES DAUCHEZ.



Fautes à corriger.

PAge 86. l. 21. de se conserver la vie ;
lisez, & de se conserver la vie.

Page 160. l. 2. & peu connuë, *lisez, & si*
peu connuë.

Page 175. l. 22. dans ces deux chiffres, *lisez,*
de ces deux chiffres.

LETTRE



LETTRE

DU PERE

DE LA LANE,

Missionnaire de la Compagnie
de JESUS.

*Au Pere Mourgues de la même
Compagnie.*

A Pondichery ce 30 Janvier 1709.

La paix de N.S.



MON REVEREND PERE,

La reconnoissance que je vous
dois, & l'interêt que vous pre-

X. acc.

A

nez aux succès dont Dieu bénit les travaux des Missionnaires, sont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état présent du Christianisme dans l'Inde, & de vous communiquer les observations que j'ay faites sur la Religion, & sur les mœurs d'un grand Peuple qui est peu connu en Europe.

Vous sçavez que notre compagnie a trois grandes Missions dans cette partie de la presqu'Isle de deçà le Gange, qui est au Sud de l'Empire du grand Mogol. La première est la Mission de *Maduré*, qui commence au Cap de Comorin, & s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery vers le 12^e. degré de latitude septentrionale. La seconde est celle de *Maïssour* grand Royaume, dont le Roy est tributaire du Mogol: il est au Nord de

Missionnaires de la C. de J. 3
celui de *Maduré*, & presque au milieu des terres. Enfin la troisième est celle où la Providence m'a destiné, & qui s'appelle la Mission de *Carnate*. Elle commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres bornes du côté du Nord que l'Empire du Mogol; du côté de l'Oüest elle est bornée par une partie du *Maïssour*.

Ainsi par la Mission du Carnate on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom: elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étendue de Pays fort vaste; de sorte qu'elle comprend du Sud au Nord plus de trois cens lieües dans sa longueur; & environ quarante lieües de l'Est à l'Oüest dans sa moindre largeur, & dans les

endroits où elle est bornée par le *Maïssour* : car par tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la Mer. Les principaux Etats que j'y connois sont les Royaumes de *Carnate*, de *Visapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri*, & de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Etats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand Mogol.

Le Pays est fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Mores* qui l'ont subjugué, ne fouloient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, & ils se sont enfin répandus jusqu'au

* Mahométans sujets du Mogol.

Missionnaires de la C. de J. §
bout de la presqu'Isle. Il n'y a
que quelques Etats, qui, quoy-
que tributaires du Mogol, aient
conservé la forme de leur an-
cien Gouvernement, tels que
le Royaume de *Maduré*, ceux
de *Maravas*, de *Trichirapali*,
& de *Gingi*; tout le reste est
gouverné par les Officiers du
Mogol, à la réserve pourtant
de quelques Seigneurs particu-
liers à qui ils ont laissé la con-
duite de leurs Provinces; mais
ces Seigneurs payent de gros
tributs, & ils sont dans une
telle dépendance, que sur le
moindre soupçon, on les dépouil-
le de leur Souveraineté; de
sorte qu'on peut dire qu'ils sont
plûtôt les Fermiers des Mores,
que les Souverains de leur Pays.

L'oppression où vivent les
Gentils sous une pareille domi-
nation, ne feroit point un obsta-

cle à la propagation de la foi, si en mesme temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom Chrétien. Les Idolâtres en sont toujourns écoutez quand ils parlent contre nous. Ils leur persuadent aisément que nous sommes riches ; & sur ces faux rapports les Gouverneurs nous font arrester , & nous retiennent long-temps dans d'étroites prisons. Le Pere Bouchet si celebre par le grand nombre d'Infideles qu'il a baptisez , a éprouvé jusqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite statuë de notre Seigneur de quelques pierres fausses. Des Gentils qui s'en apperçurent , rapporterent au Gouverneur de la Province , que ce Pere possedoit de grands tresors. Le Missionnaire fut conduit aussi-tôt dans une rude prison, où pendant plus d'un mois il souffrit toute sorte d'in-

commoditez ; & les Catéchistes furent cruellement fustigez , & menacez du dernier supplice , s'ils ne découvroient les trésors du Missionnaire.

Il est assez ordinaire dans cette Mission de voir les Prédicateurs de l'Evangile emprisonnez , & maltraitez par l'avidité des Mahométans , qui sont déjà assez portez d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrétiens. Cependant comme ils sont les maîtres du pays , c'est à leurs yeux qu'il faut planter la Foy.

Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roy de chaque Etat a le Domaine absolu & la propriété des terres ; ses Officiers obligent les Habitans d'une Ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils

L *Lettres de quelques*

leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains, & les aiant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le Sceau du Roy, & puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelque fois moins au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple au prix qui leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa Cour du coté d'Agra, éloigné d'environ cinq cens lieuës d'ici. Et c'est cet éloignement de la Cour Mogole qui contribue beaucoup à la maniere dure, dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoïe dans ces terres un Officier, qui a le titre de Gouverneur & de Général de

l'armée. Celui-ci nomme des Sous-gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de temps, & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoquez, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent. Aussi ne peut-on gueres être plus misérables que les Indiens de ces terres. Il ny a de riches que les Officiers Mores, ou les Officiers Gentils qui servent les Rois particuliers de chaque Etat : encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche, & qu'on les force à grands coups de charbouc*, de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions : de forte qu'après leur Magistrature

* Gros foïet.

ils se trouvent d'ordinaire aussi
gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalitez : celui qui offre le plus d'argent , gagne presque toujours sa cause ; & par ce moien les criminels échapent souvent au châ-timent que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément , c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes , les Mores prennent des deux côtez , sans donner ni à l'une ni à l'autre la satisfaction qu'elles demandent.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'Empire du Mogol ; ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs Castes : ils peuvent tenir leurs assemblées , & souvent elles ne se tiennent que

Missionnaires de la C. de J. 11
pour rechercher ceux qui se sont
faits Chrétiens, & pour les chas-
ser de laCaste s'ils ne renoncent
au Christianisme.

Vous n'ignorez pas, mon Re-
verend Pere, l'horreur qu'ont
les Gentils pour les Européans
qu'ils appellent *Pranguis*. Cette
horreur, loin de diminuer, sem-
ble augmenter tous les jours ;
& met un obstacle presque in-
vincible à la propagation de la
Foy. Sans cette malheureuse
aversion qu'ils ont pour nous,
& qui par un artifice de l'Enfer
s'étend jusques sur la sainte Loi
que nous prêchons, on peut dire
que les Indiens ont d'ailleurs de
favorables dispositions pour le
Christianisme. Ils sont fort so-
bres & n'excedent jamais dans
le boire ni dans le manger : ils
naissent avec une horreur natu-
relle de toute boisson qui enivre :

Ils sont très réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, & on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'il ont pour leur * *Gourou* est infini : ils se prosternent devant lui, & le regardent comme leur pere. On ne voit gueres de nation plus charitable envers les Pauvres. C'est une loi inviolable parmi les Parens de s'assister les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces Peuples sont encore fort zélés pour leurs Pagodes ; & un artisan qui ne gagnera que dix * *fans* par mois, en donnera quelquefois deux à l'Idole. Ils sont outre cela fort modérez, & rien ne les scandalise tant que l'em-

* C'est le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

* Piece de Monnoye qui vaut environ cinq sols.

portement & la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions plusieurs se feroient Chrétiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur Caste : C'est-là un de ces obstacles qui paroît presque sans remède, & qu'il n'y a que Dieu qui puisse lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa Caste n'a plus d'asile ni de ressource : ses Parens ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu : s'il a des enfans il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la Caste des *Parias*, ce qui parmi les Indiens est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos Chrétiens. Malgré cela on en voit

plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté héroïque. Vous pouvez croire que dans ces tristes occasions un Missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, & c'est souvent ce qui lui fait souhaiter de recevoir des secours plus abondans des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces Peuples ne soient véritablement Idolâtres, puisqu'ils adorent des Dieux étrangers. Cependant il me paroît évident par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu; c'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjanga*, dont voici les paroles que j'ay traduites mot pour

mot. *J'adore cet Estre qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Estre dont la nature est indivisible ; cet Estre dont la simplicité n'admet aucune composition de qualitez ; cet Estre qui est l'origine & la cause de tous les Estres, & qui les surpasse tous en excellence ; cet Estre qui est le soutien de l'Univers, & qui est la source de la triple puissance.* Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les Poëtes du Pays ont par leurs fictions effacé peu à peu de l'esprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plûpart des livres Indiens sont des ouvrages de Poësie, pour lesquels ils sont fort passionnez, & c'est de-là sans

16 *Lettres de quelques*
doute que leur Idolâtrie tire son
origine.

Je ne doute pas non plus que les noms de leurs faux Dieux comme *Chiven, Ramen, Vichnou* & d'autres semblables, ne soient les noms de quelques anciens Rois, que la flatterie des Indiens, & sur tout des Brames, a divinifé, pour ainsi dire, ou par une Apotheose, ou par des poèmes composez en leur honneur : ces ouvrages ont été pris dans la suite pour des règles de leur foi, & ont effacé de leurs esprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, & l'usage de cette langue s'est entièrement aboli. Cela est certain à l'égard du livre de la Religion appelé *Vedam*, que les

Scavans du Payis n'entendent plus : ils se contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour imposer plus facilement au Peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'Idolâtrie Indienne, se confirme par un exemple assez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roy de *Trichirapali*. Ce Prince faisoit de grandes largesses aux Brames, Nation la plus flateuse qu'on voye. Les Brames par reconnaissance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celui-ci, lui ont bâti un Temple, & ont érigé des autels où l'on sacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* lui-même, ou quel-

que autre fausse Divinité du Pays, pour mettre à sa place le Roy de *Trichirapali*. Il en fera apparemment de ce Prince comme de *Ramen* qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant son âge, le tems, & les circonstances de son Regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* qui sont regardez comme les deux principales Divinitez, & qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de Divinitez subalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-ci : selon leur Théologie, les Dieux supérieurs l'ont créé dans le tems, en lui donnant des prérogatives singulieres. C'est lui, disent-ils, qui a créé toutes choses, & qui les conserve par un pouvoir spécial que la Divi-

nité lui a communiqué : c'est lui encore qui a comme l'intendance générale sur toutes les Divinités inférieures ; mais son Gouvernement doit finir dans un certain tems.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rhumbs de vent ; qu'ils placent comme nous à l'horison. Or ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été posté par *Brama*, pour veiller au bien général de l'Univers. Dans l'un est le Dieu de la pluie, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troisième le Dieu du feu, & ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui est comme le premier Ministre de *Brama*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les plantes sont aussi des Dieux. En un mot ils

comptent jusqu'à trois millions de ces Divinitez subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il est vrai que dans la conversation plusieurs Scavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu qui est un pur esprit : mais ils ajoutent que *Chiven*, *Vichnou*, & les autres, sont les Ministres de ce Dieu, & que c'est par leur moyen que nous approchons du Trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croient un seul Dieu : ce n'est qu'à *Chiven* & à *Vichnou* qu'on bâtit des Temples & qu'on fait des sacrifices ; ainsi l'on peut dire qu'on ne sçait gueres ce que croient ces prétendus Scavans, qui sont en effet de véritables ignorans.

La Métempfycofe est une opinion commune dans toute l'Inde, & il est difficile de défabufer les esprits fur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croient un Paradis, mais ils font confister sa félicité dans les plaisirs fenfuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, & d'autres semblables qu'emploie notre Théologie, pour exprimer la félicité des Saints. Ils croient aussi un Enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ay vûs supposent l'immortalité de l'ame; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brame. Mais au fonds ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces cho-

ses , qu'il n'est pas aisé de bien démêler ce qu'ils pensent.

Pour ce qui est de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchez qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide , ou tuer un Brame , l'yvrognerie , l'adultère commis avec la femme de son *Gourou* ; le vol , quand la matiere est considérable , & la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchez. Ils ont aussi des péchez capitaux , mais ils n'en comptent que cinq ; sçavoir , la luxure , la colere , l'orgueil , l'avarice , & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la Polygamie , bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les *Mores* ; mais ils ont horreur d'une coûtume aussi monstrueuse que bizarre , qui regne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce

payis peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin : l'un des habits, l'autre du ris, & ainsi du reste.

En récompense on voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'est gueres moins monstrueuse. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une Epouse à leurs Dieux : quand ils voient une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans le Pagode ; & là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du Peuple comme l'Epouse d'un Dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs Castes, sur tout dans les plus

distinguées, de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas : & dès lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pû être consommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, & il ne lui est plus permis de se remarier : comme rien n'est plus méprisable selon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'est ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores se fussent rendus Maîtres du Pays, & que les Européens occupassent les costes : mais à présent on voit peu d'exemples

d'exemples d'une coûtume si barbare. Cette loy injuste ne regarde point les hommes, car un second mariage ne les deshonorè ni eux, ni leur Caste.

Une des maximes de morale qui regne encore davantage parmi les Indiens idolastres, c'est que pour être heureux, il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a gueres de moyen plus efficace d'effacer ses péchez que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la pluspart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes les pages. J'ay connu plusieurs Gentils qui se sont presque ruinez pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne Caste.

Et voilà la source principale

X. Rec.

B.

de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Évangile : la libéralité des Peuples diminuant à mesure que s'étend le Christianisme , ils ne cessent de nous persécuter , ou par eux-mêmes quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *Chabouc**, & chassé d'une Eglise que j'avois auprès d'une grande Ville appelée *Ta:k:lan*. Voicy comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; & comme il m'assura qu'il n'avoit ni pere ni mere , & que si je voulois l'entretenir , il demeureroit volontiers avec moy , je le gardai afin de l'élever dans notre sainte Reli-

* Espece de grand foüet que les Indiens nomment *Chabouc*.

gion, & d'en faire un Catechiste. Les Brames de *Tarkolan* ayant scû que l'enfant étoit dans ma maison, & se doutant de mon dessein, s'assemblerent & résolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, & m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, & de l'avoir fait manger avec moi : ce qui étoit, ajoûtoient-ils, le dernier affront pour eux & pour leur Caste. Là-dessus le Gouverneur me fait saisir par ses Gardes, qui après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations & les plaintes des Brames recommencerent en une langue que je n'entendois pas, (car c'étoit la langue *Morre*, & je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de *Chabouc*, sans qu'il me fût per-

mis de rien dire pour ma défense. On se dispoſoit déjà à me donner le premier coup , lorsqu'un Gentil me voyant prêt de ſubir un châtiment auquel je n'aurois pas la force de réſiſter, fut ſi touché de compaſſion , qu'il ſe jetta aux pieds du Gouverneur en lui remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce ſupplice. Le More ſe laiffa attendrir , & me fit demander ſous main quelque argent. Comme je n'avois rien à lui donner , il ne pouſſa pas plus loin les choſes , & me renvoia.

Cependant les Brames , pour purifier le jeune homme de leur Caſte de la ſouillure, qu'il avoit, diſoient-ils , contractée, en demeurant avec un *Prangui* , firent la cérémonie ſuivante, qu'ils appellent purification. Ils coupe-

rent la ligne* au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frotterent à plusieurs reprises avec de la fiente de Vache, & l'aïant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, & le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'est là, mon Reverend Pere, un des moindres traits de la malice des Brames, & de l'aversion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'est à nous qu'il faut s'en prendre; si l'on est affligé de quelque calamité publique, c'est nostre doctrine injurieuse à leurs Dieux qui attire ces malheurs. Tels sont les bruits qu'ils ont soin de répandre, & l'on ne sçauroit dire jusqu'où va l'ascendant qu'ils ont pris sur

* Cordon qui est la marque de Noblesse.

l'esprit du Peuple , & combien ils abusent de sa crédulité.

C'est pour cette raison qu'ils ont introduit l'astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais succez de leurs affaires, de la conjonction des Planettes, du mouvement des Astres, & du vol des oiseaux. Par là ils se sont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours, on les consulte comme des Oracles, & ils vendent bien cher leurs réponses. J'ay souvent rencontré dans mes voyages plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient sur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure. J'en ay vû d'autres qui à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligez de faire, alloient le soir

Missionnaires de la C. de J. 31
coucher hors de la ville , pour
n'en pas sortir dans un jour peu
favorable.

Les obstacles que nous trou-
vons du costé des Brames à la
prédication de l'Evangile nous
affligeroient moins, s'il y avoit
espérance de les convertir : mais
c'est une chose moralement im-
possible selon le cours ordinaire
de la Providence. Il n'y a gueres
de nation plus orgueilleuse , plus
rebelle à la vérité , ni plus entê-
tée de ses superstitions & de sa
noblesse. Pour comble de mal-
heur , ils sont répandus par tout ,
principalement dans les Cours
des Princes, où ils remplissent les
premiers emplois , & où la plus
grande partie des affaires passent
par leurs mains.

Comme ils sont les dépositaires
des sciences , peut-être ne serez-
vous pas fâché de sçavoir l'idée

qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité j'ay lieu de croire qu'anciennement les sciences ont fleuri parmi eux : nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore & de Démocrite, & j'en ai entretenu qui parlent des atômes selon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ay vû de plus raisonnable dans un cahier de leur Philosophie, c'est une espece de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier Estre, ils en font une pein-

ture extravagante, en lui donnant une forme & des qualitez qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils nous représentent comme un siecle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cens vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brahma, & que prit naissance la Caste des Bramees qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille Gigantesque, leurs mœurs étoient fort innocentes, ils étoient exempts de maladie, & vivoient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge qui a duré douze cens quatre-vingt-seize mil-

le ans, sont nez les *Rajas* ou *Kchattrys*, Caste noble, mais inférieure à celle des *Brames*. Le vice commença alors à se glisser dans le monde : les hommes vivoient jusqu'à trois cens ans ; leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celuy-cy a succédé un troisiéme âge , qui a duré huit millions soixante & quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, & la vertu commença à disparoître , aussi n'y vécut-on que deux cens ans.

Enfin suivit le dernier âge , qui est celuy où nous vivons, & où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts : c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en est déjà écoulé quatre millions vingt-sept mille cens quatre-vingt quinze ans. Ce qu'il y a de plus ri-

Missionnaires de la C. de J. 35
dicule , c'est que leurs livres dé-
terminent la durée de cet âge , &
marquent le temps où le monde
doit finir. Voila , mon Reverend
Pere , une partie des rêveries en
quoy consiste la science des Bra-
mes , & qu'ils débitent fort sé-
rieusement aux Peuples.

Je ne sçache pas qu'ils ayent
aucune connoissance des Mathe-
matiques , si l'on en excepte
l'Arithmétique dans laquelle ils
sont assez versez ; mais ce n'est
que dans ce qui regarde la pra-
tique. Ils apprennent l'art de
compter dès leur plus tendre jeu-
nesse , & sans se servir de la plume,
ils font , par la seule force de l'ima-
gination , toutes sortes de com-
ptes sur les doigts. Je croy pour-
tant qu'ils ont quelque méthode
méchanique qui leur sert de re-
gle pour cette maniere de cal-
culer.

Au regard de l'Astronomie, il est probable qu'elle a été en usage parmi nos Indiens: les Brame ont les tables des anciens Astronomes pour calculer les Eclipses, & ils sçavent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes aux minutes près qu'ils semblent ignorer, & dont il n'est point parlé dans leurs livres, qui traitent des Eclipses du Soleil & de la Lune: eux-mêmes quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement de *Gari*, de *demi-Gari*, d'un quart & demi quart de *Gari*. Or un *Gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres: car elle n'est que de vingt-neuf minutes & environ quarante-trois secondes.

Quoy qu'ils sçachent l'usage de ces tables, & qu'ils prédissent

les Eclipses; il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure Méchanique, & dans quelques opérations d'Arithmétique: ils en ignorent tout-à fait la théorie, & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entr'elles. Il y a toujous quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables: il l'enseigne ensuite à ses enfans, & ainsi par une espede de tradition, ces tables ont été transmises des Peres aux enfans, & on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'Eclipse comme un jour d'indulgence pléniere, car ils croient qu'en se lavant ce jour-la dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs pechez.

Comme ils n'ont qu'un faux

système du Ciel & des Astres , il n'y a point d'extravagance qu'ils ne disent du mouvement du Soleil & des autres Planettes. Ils tiennent , par exemple que la Lune est au dessus du Soleil , & quand on veut leur prouver le contraire par le raisonnement tiré de l'Eclypse de cet Astre , ils s'emporent par la seule raison qu'on contredit leurs principes. Ils croient encore que le Soleil après avoir éclairé notre hémisphère , va se cacher durant la nuit derriere une montagne. Ils admettent neuf Planetes en supposant que les nœuds ascendant & descendant sont des Planettes réelles , qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kedou*. De plus ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde , & ils luy donnent je ne sçay quelle figure bizarre.

Il est vrai pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du Zodiaque, & que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons : mais la maniere dont ils divisent & le Zodiaque & les Signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du Ciel qui répond au Zodiaque en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent, comme nous, par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, & de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La premiere de leurs constellations commence au signe du Belier & renferme une ou deux de ses étoiles avec quelque autre du voisinage : &

ils l'appellent *Achoïini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un Elephant, & ainsi des autres.

Chaque Signe renferme deux de ces constellations, & la quatrième partie d'une autre : ce qui fait justement vingt-sept constellations dans toute l'étendue du Zodiaque ou des douze Signes. Ils subdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe; & par conséquent toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre Syllabes qui ne signifie rien, & qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque Signe en neuf quarts de constellation qui font autant de degrez à leur mode , & qui en valent trois des nôtres, & vingt minutes de plus. Enfin selon ces mêmes principes , ils divisent tout le Zodiaque en cent huit de leurs degrez. De sorte que quand ils veulent marquer le lieu du Soleil, ils nomment premierement le Signe, ensuite la constellation, & enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le Soleil: si c'est la premiere partie, ils mettent la premiere syllabe, si c'est la seconde ils y mettent la seconde syllabe, & ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Bames si respectez des Indiens , & si ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs

efforts le Christianisme fait tous les jours de nouveaux progres. Nous avons actuellement quatre Missionnaires qui travaillent avec zele à la conversion de ce grand Peuple. Je faisois le cinquième : mais j'ay été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé. extrêmement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire, qu'on est contraint de mener dans les terres. J'ay demeuré trois ans à *Tarkolan* ville assez considérable : je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ay eu à y essuier, soit de la part des Indiens, qui malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un *Pranqui*; soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon Eglise.

Le Pere Maudit est le plus ancien & le superieur des Missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette Mission, les Brames & les Mores ne l'ont gueres laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné & battu d'une maniere cruelle, ils l'ont insulté dans ses voïages, ils lui ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: mais son courage & son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves: Il a baptisé & baptisé encore tous les jours un grand nombre d'Infideles.

Le Pere de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succes, & a conféré le Baptême à un grand nombre d'Idolastres: mais dans la suite le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de

la caste des *Panquis* lui suscita bien des contradictions dont il s'est tiré par sa patience & par sa sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'Oüest, où la foy commence à faire de grands progresz.

Le Pere le Gac après s'être consacré quelque temps à la Mission de Maduré, est allé joindre le Pere de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a toujours été persécuté depuis ce temps-là; sa fermeté naturelle, & son zele ardent pour la conversion des ames, lui font dévorer toutes ces difficultez, & je ne doute point qu'il ne fasse de grands fruits dans cette nouvelle Mission.

Enfin le P. Petit se trouve dans un poste, où il est un peu moins exposé à la fureur des Gentils & des Mores, quoi qu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns & des autres. Son Eglise est, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrétiens, qu'il a presque tous baptisés.

Tel est l'état de cette Chrétienté qui seroit encore plus nombreuse, si chaque Missionnaire avoit un plus grand nombre de Catéchistes: Il en coûte si peu pour leur entretien, & leur secours est si important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une si sainte œuvre. C'est sur tout à vos prières que je recommande nos Eglises,

46 *Lettres de quelques*
en vous assurant du respect & de
l'attachement avec lequel je
suis ,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur en N. S.

DE LA LANE Missionnaire de la
Compagnie de J E S U S.





LETTRE

DUPERE

FAURE

Missionnaire de la Compagnie
de JESUS.

*Au Pere de la Boësse de la même
Compagnie.*

A la sortie du Détroit de Malaca dans le
Golfe de Bengale, à bord de Lys-Brillac,
le 17 Janvier 1711.

La paix de N. S.



ON REVEREND PERE,

Je suis parti de France dans
le dessein d'aller à la Chine

j'étois destiné par mes Supérieurs ; & vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette Mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes Orientales, m'étant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau Peuple, qui habite un assez grand nombre d'Isles dans le Golfe de Bengale, où on n'a pû encore porter la lumiere de l'Évangile. Ce changement vous surprendra, & peut-être ne ferez-vous pas fâché de sçavoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le cinquième de Novembre 1708. que je m'embarquai avec le Pere Cazalets, sur l'Aurore Frégate du Roy commandée par M. de la Rigaudiere, Officier d'un vrai mérite, & qui nous a comblé d'honêtetez

Missionnaires de la C. de J. 49
tetez. Il en avoit déjà usé de la
même maniere à l'égard de plu-
sieurs autres Missionnaires de
notre Compagnie qu'il a passé
aux Indes, & nous ne sçaurions
trop lui en marquer notre re-
connoissance.

Notre Bâtiment étoit desti-
né à porter des ordres de la
Cour d'Espagne en divers en-
droits de l'Amérique. Nous al-
lâmes d'abord à Carthagene, &
ensuite à la Vera-Cruz. De-là
nous continuâmes notre voya-
ge par terre jusqu'à México, où
nous nous joignîmes à plusieurs
autres Missionnaires, qui étoient
sur le point de partir pour les
Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30.
de Mars 1709. au nombre de
vingt-trois Jésuites, & le 11.
de Juin de la même année nous
découvriâmes les Isles Marianes

consacrées par le sang de plusieurs de nos Martyrs , dont le plus illustre a été le vénérable Pere Diego Luiz de Sanvitores Fondateur de cette Mission. Nous n'y fîmes de séjour qu'autant qu'il étoit nécessaire pour y prendre quelques rafraichissemens ; mais nous n'en sortîmes pas un pareil nombre de Jésuites : on y en laissa six dont on avoit un extrême besoin pour le soulagement des anciens Missionnaires, la plûpart cassez de vieillesse, & hors d'état de vacquer aux fonctions de leur ministère.

Après avoir quitté les Isles Marianes, il ne nous restoit plus que trois cens lieuës à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent sur la fin de notre navigation, déterminèrent les Officiers & les Pilotes

à gagner le port de *Palapa*, où ils avoient deſſein de reſter juſqu'au commencement de la moiſſon. C'eſt ce qui nous obligea de fortir du Vaiſſeau pour entrer dans de petits Bâtimens, ſur leſquels nous pouvions ranger la terre de fort près, & pourſuivre notre voïage à couvert du vent.

Les Philippines nomment ces Bâtimens, *Caracoas*. C'eſt une eſpece de petite Galere à rames & à voiles, ayant ſur les côtez deux aîles faites de groſſes cannes pour rompre les vagues de la mer, & pour ſe ſoutenir ſur l'eau. Trifte & périlleuſe maniere de voguer, où durant trois ſemaines nous courûmes plus de riſque de périr, que nous n'avions fait en ſept mois de temps que nous mêmes à traverser les vaſtes mers du Nord & du Sud.

Car des trois *Caracoas*, sur lesquelles on avoit distribué toute la troupe des Missionnaires, la plus grande fit naufrage, & sept Jésuites qui y étoient, auroient été engloutis dans les eaux, sans les soins empressez que se donnerent les Indiens pour les sauver à la nage.

Les deux autres *Caracoas* dans l'une desquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempête. De sorte que ne pouvant plus résister à la fureur du vent, ni nous soutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arrière, & mirent notre cap sur un port que nous gagnâmes heureusement.

Nous continuâmes notre route par terre jusqu'à *Carité* petite Ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la consolation de passer par plu-

fiéurs Paroiffes de cette nouvelle Chrétienté qui me paroît la plus floriffante de toute l'Inde. J'admirai plus d'une fois la ferveur de ces Peuples nouvellement convertis à la Foi, & la docilité avec laquelle ils obéiffent à la voix de leurs Pasteurs. La jeunefse de l'un & de l'autre fexe fe rend constamment deux ou trois fois par jour à l'Eglife, pour s'instruire des principes de la Religion, & pour y chanter les loüanges de Dieu. Les chefs de famille fe gouvernent dans leur domestique par les avis des Missionnaires, & delà vient qu'on ne voit gueres de différends parmi eux, ou, s'il en survient quelqu'un, il se termine toujourns fans procez, & pour l'ordinaire à la fatisfaction des deux parties. Presque tous ces Insulaires sont partagez en huit

cens Paroisses que gouvernent différens Missionnaires, dont les travaux sont bien récompensez par les grands exemples de vertu que donnent leurs Néophites.

Quand je pense à l'état florissant de cette Mission, je le regarde comme l'effet du zèle & de la piété des Rois d'Espagne, qui, en conquerant ces Isles, ont bien plus envisagé les intérêts de la Religion que leurs intérêts propres : Si toutefois les intérêts d'un Prince Chrétien peuvent se séparer de ceux de la Religion.

Je l'attribuë ensuite au mérite personnel des Ecclesiastiques & des Religieux, qui ont cultivé jusqu'à présent, & qui cultivent encore cette portion de l'héritage de JESUS-CHRIST : car toutes les Communautéz qui sont à Manille, ont un soin

Missionnaires de la C. de J. 55
particulier de ne fournir à cette
Mission que d'excellens Sujets,
dont le zèle a toujours été sou-
tenu par un conduite si régu-
liere, qu'elle a mérité à un fort
grand nombre la glorieuse répu-
tation de Saint, & le précieux
surnom d'Apôtre.

Enfin il me semble que ce qui
a le plus contribué au bien de
l'Eglise des Philippines, c'est le
partage qu'on y a fait de toutes
ces Isles entre les Prestres Sécu-
liers & Réguliers, en sorte que
les uns se trouvent les seuls Pas-
teurs d'une Province, sans que
les autres y aient aucune part.
De-là naît une paix inaltérable
entre tous les ouvriers Evangé-
liques, qui loin des disputes &
des contestations, s'occupent uni-
quement de la sanctification des
ames qui leur ont été confiées;
& qui sont aussi unis les uns avec

les autres, que s'ils étoient tous du même Ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroître M. l'Abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureusement dans le Japon, pour y prêcher l'Evangile. Les circonstances d'une action si généreuse sont trop édifiantes, pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne Ecclésiastique partit de Rome, qui est le lieu de sa naissance, pour se rendre à Manille, d'où il esperoit passer plus aisément dans l'Empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme vraiment apostolique.

Aidé de la protection de M. le Gouverneur de Manille, il se fit

construire un vaisseau des aumônes qu'il avoit ramassées, & par-là il se trouva en état d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'Août de l'année 1709. qu'il partit de Manille avec D. Miguel de Elorriaga Capitaine fort expérimenté, qui s'étoit offert de le conduire ; & il arriva à la vûe du Japon le 9. d'Octobre. Ils approcherent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant apperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se servit pour cela d'un Japonois Gentil qui accompagnoit M. de Sidoti, & qui avoit promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Missionnaire dans le Japon, & de le tenir caché, s'il en étoit besoin. Le Japonois ayant abordé la barque des pêcheurs, leur

parla quelque temps , mais il fut tellement intimidé de leur réponse, qu'il ne voulut jamais permettre aux Espagnols de s'approcher plus près des pêcheurs , quoique ceux - ci témoignassent par divers signes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonnois étant retourné au vaisseau, M. de Sidoti l'interrogea en présence des Officiers Espagnols. Toute sa réponse fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon, sans s'exposer à un danger manifeste d'être découverts ; qu'ils n'auroient pas plutôt mis pied à terre, qu'on se saisiroit d'eux pour les mener devant l'Empereur ; & que ce Prince étant cruel & sanguinaire, les feroit expirer sur le champ dans les plus affreux supplices.

Le trouble qui parut sur son

visage , & quelques paroles qui lui échapperent , firent juger qu'il avoit communiqué aux pêcheurs Japonois le dessein de M. de Sidoti : Sur quoi cet Abbé se retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inspirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita son office avec beaucoup de tranquillité , & fit ensuite sa méditation.

Sur les cinq heures du soir ; ses prieres finies , il vint trouver le Capitaine , pour lui faire part de sa derniere résolution.

» L'heureux moment est venu ,
» Monsieur , lui dit-il , après lequel je soupire depuis tant
» d'années : nous voilà aux portes du Japon ; il est temps de
» disposer toutes choses pour me
» mettre dans une terre si désirée : vous avez eu la générosité de me conduire à travers

» une mer qui vous étoit incon-
 » nuë , & que tant de naufrages
 » ont renduë fameufe ; daignez
 » achever votre ouvrage , laif-
 » fez-moi feul au milieu d'un
 » peuple , qui à la vérité eft en-
 » nemî du nom Chrétien , mais
 » que j'efpere foumettre au
 » joug de l'Évangile : je m'ap-
 » puie , non fur mes propres for-
 » ces , mais fur la grace toute-
 » puiffante de J E S U S - C H R I S T ,
 » & fur la protection de tant de
 » Martyrs , qui dans le fiécle
 » paflé verferent leur fang pour
 » la deffenfe de fon nom .

Quoy que D. Eloriaga fût
 très-difpofé à feconder les vœux
 de M. l'Abbé de Sidoti , il ne
 laiffa pas de lui repréfenter ,
 qu'il jugeoit plus à propos de
 différer le débarquement de
 quelques jours ; qu'il étoit pro-
 bable que fon deffein étoit con-

nu de ces pêcheurs, avec qui le Japonois Gentil s'étoit entretenu ; qu'ils ne manqueroient pas de l'observer, afin de se saisir de sa personne, aussi-tôt qu'il auroit mis le pied sur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun risque de chercher un autre parage, où il seroit plus sûr pour lui de débarquer.

Toutes ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine que le vent étant favorable, il falloit en profiter ; que plus on différeroit, plus on l'exposeroit à être découvert ; que son parti étoit pris, & qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Le Capitaine se rendit aux instances du Missionnaire, & fit disposer toutes choses pour le

mettre à terre durant l'obscurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Siodoti écrivit plusieurs lettres : il récita le Chapellet avec tous les gens de l'équipage, selon la coutume qui s'observe dans les Vaisseaux Espagnols : il leur fit ensuite une courte exhortation , à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les assistans, des mauvais exemples qu'il avoit pû leur donner , & en particulier aux enfans, de ne les avoir pas instruits avec assez de soin des principes de la doctrine Chrétienne. Enfin il baisa les pieds des Officiers, des Soldats, & des Esclaves qui se trouverent dans le vaisseau.

Il étoit près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le Capitaine & sept autres Espagnols qui voulurent

l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin il gagna la terre avec assez de peine , parce que la rive , où il lui fallut aborder , étoit fort escarpée.

Aussi-tôt qu'il fut sorti de la chaloupe , il se prosterna pour baiser la terre , & pour remercier Dieu de la grace qu'il lui avoit fait , de surmonter toutes les difficultez qui s'opposoient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient , voulurent le suivre un peu avant dans les terres. D. Carlos de Bonio qui étoit du nombre , & à qui on avoit confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti , eut la curiosité de voir ce qui y étoit contenu : il l'ouvrit , & il y trouva pour tout meuble une chapelle , une boîte qui renfermoit les saintes Huiles , un Bréviaire ,

64 *Lettres de quelques*
l'imitation de JESUS-CHRIST ;
deux Grammaires Japonnoises ,
quelques autres livres de piété ,
un Crucifix du Pere Michel
Mastrilly Jésuite , un portrait
de la sainte Vierge , & diverses
Estampes de Saints.

Après avoir marché quelque-
temps ensemble, il fallut se sé-
parer. Ce fut avec bien de la
peine que D. Eloriaga obligea
M. l'Abbé de Sidoti à recevoir
par aumône quelques piéces
d'or, dont il pourroit avoir be-
soin pour engager les Japonnois
à lui être favorables. Tandis
qu'il avançoit dans les terres,
les Espagnols regagnerent le ri-
vage , & entrerent dans leur
chaloupe. Ils ne joignirent leur
vaisseau que vers les huit heures
du matin ; & après avoir couru
quelques risques sur des pointes
de rochers & sur des bancs de

Missionnaires de la C. de J. 69
fable ; ils arriverent enfin à Manille le 18. d'Octobre.

Le même Capitaine D. Elooriaga partit le mois passé avec le P. Sicardi , & un autre Missionnaire Jésuite , pour aller découvrir les Isles de *los Palaos* , qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Pere Serrano avec plusieurs autres Jésuites , se dispose à suivre ces deux Missionnaires , pour travailler avec eux à la conversion d'un grand peuple , qui habite ces Isles nouvellement découvertes.

Je me flattois en arrivant à Manille , de me voir bien-tôt à la Chine , où j'aspirois depuis si long-temps , & dont nous n'étions éloignez que de deux cens cinquante lieües. Quelques obstacles qui survinrent , me déterminerent à prendre ma rou-

te par les Indes Orientales , & à profiter de la commodité d'un vaisseau, qui faisoit voile vers la côte de Coromandel. Je me séparay du P. Cazalets , qui de son côté prit des mesures avec le P. Nyel, pour s'embarquer sur les premiers vaisseaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de seize cens lieües ; mais j'étois soutenu par l'espérance que mon voyage seroit terminé en moins d'un an. Il se termina en effet bien plutôt & d'une autre maniere que je n'esperois : car peu après mon arrivée aux Indes , je pris de nouveaux engagements avec les Supérieurs de ce pais-là , pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps , d'annoncer JESUS-CHRIST aux Infidèles

Missionnaires de la C. de J. 67
qui habitent les Isles de Nicobar.

Ces Isles sont situées à l'entrée du grand Golfe de Bengale , vis-à-vis l'une des embouchures du Détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le septième degré jusques vers le dixième de la latitude Nord. La principale de ces Isles s'appelle *Nicobar* , & elle donne son nom à toutes les autres, quoy qu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont mouïller les vaisseaux des Indes , & que les Peuples qui l'habitent , paroissent plus traitables que ceux des autres Isles , nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établissement.

Voici ce que j'ay appris de ces Isles , sur le rapport de ceux qui en ont quelque connoissan-

68 *Lettres de quelques*
ce. L'Isle de *Nicobar* n'est éloignée d'*Achen* que de trente lieues. Son terroir de même que celui des autres Isles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croît n'y bled, ni ris, ni aucune autre sorte de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poissons, & de racines fort insipides appellées *Ignames*. Il y a pourtant des poules & des cochons en assez grande quantité : mais ces Insulaires n'en mangent point ; ils les trafiquent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac, & de la toile : ils vendent de la même maniere leurs fruits, & leurs Perroquets qui sont fort estimez dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'estain, & c'est à quoy se ter-

Missionnaires de la C. de J. 69
minent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ay pû connoître de la Religion des Nicobariens , c'est qu'ils adorent la Lune, & qu'ils craignent fort les Démons, dont ils ont quelque grossiere idée. Ils ne sont point divisez en diverses Castes ou tribus, comme les Peuples de Malabar & de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pû y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde au grand préjudice du Christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers , pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération, & où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraittez du Démon.

Je ne vous dirai rien des

70 *Lettres de quelques*
mœurs, de la police, & du gou-
vernement des Nicobarins, car
personne n'a pénétré assez avant
dans leur pays, pour en être
bien instruit. Si je suis assez heu-
reux pour en être écouté, &
pour leur faire goûter les véritez
que je vais leur prêcher, j'
aurai soin de vous informer
exactement de tout ce qui les
regarde.

Lorsque j'arrivai à Pontiche-
ry, on pensoit sérieusement aux
moïens de travailler à la con-
version de ces Insulaires. Mais
comme on ne vouloit pas ôter à
la Mission de *Carnate*, ny à celle
de *Maduré*, les ouvriers qui y
étoient nécessaires, on atten-
doit de nouveaux secours pour
cette entreprise. L'ayant scû je
m'offris aux Supérieurs, je les
pressai même, & ils se rendi-
rent à mes instances. J'eus donc

le bonheur d'être choisi avec le P. Bonnet pour mettre la première main à une si bonne œuvre, dès qu'il se trouveroit une occasion de passer à ces Isles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout à coup on en vit mouïller quatre, dont deux étoient destinez à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre étoit commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de notre dessein. Il l'approuva, & nous accorda avec bonté la grace que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entrai en qualité d'Aumônier dans le Lys-Brillac que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le P. Bonnet avec lui dans le Maurepas.

Après deux mois employez en diverses courses qu'il est inutile de rapporter , nous mêmes à la voile pour repasser devant Malaca , & doubler un Cap appelé *Rachado*. Nous ferons bientôt à la vûë des Isles de *Nicobar* , où j'espere avec la grace du Seigneur , m'emploier tout entier à la conversion de ce pauvre Peuple qui m'est échû en partage. Dieu qui a toujourns usé envers moi de ses grandes miséricordes , m'inspire une pleine confiance en sa toute-puissante protection : & c'est ce qui me fait envisager sans crainte les périls , que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je serois heureux , mon Révérend Pere , si quand vous recevrez ma lettre , j'avois déjà été digne de souffrir quelque chose pour J E S U S - C H R I S T :

Mais

Mais vous me connoissez trop bien , pour n'être pas persuadé qu'une pareille grace est réservée à d'autres , qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en soit de mon fort avenir , vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles, ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie , ou par les lettres de nos Peres de Pondichery , si je ne suis plus en état de vous écrire moi-même. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices ,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur en N. S.

PIERRE FAURE Missionnaire
de la Compagnie de J E S U S.

Voicy ce qu'on a appris de
puis le débarquement des deux

X. Rec.

D

Missionnaires dans les Isles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaisseaux passèrent par sept degrez de la ligne, à la vûë d'une des Isles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussi-tôt équiper sa chaloupe, pour mettre les Peres à bord de cette Isle. La separation ne se pût faire sans beaucoup de larmes. Tout l'Equipage fut attendri, de voir avec quelle joie les deux Missionnaires alloient se livrer à la merci d'un Peuple féroce, dans des Isles si peu pratiquées, & tout-à-fait dépourvûes des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en pane, & tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui côtoïa l'Isle fort long-temps, sans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, en sorte même que l'Officier qui commandoit

la chaloupe, songeoit déjà à retourner à son vaisseau. Les Pères le conjurerent avec instance de ne point perdre courage : ils côtoierent donc l'Isle encore quelque temps, & enfin on trouva un lieu assez commode, où l'on fit débarquer les Missionnaires, avec un petit coffre où étoit leur Chapelle, & un sac de ris, dont M. du Demaine leur avoit fait présent. Aussi-tôt qu'ils se virent dans l'Isle, ils se mirent à genoux, firent leur prière, & baisèrent la terre avec respect, pour en prendre possession au Nom de JESUS-CHRIST. Ensuite, après avoir caché leur Chapelle & leur sac de ris, ils s'enfoncerent dans les bois, pour y aller chercher les Insulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur sort, que par les premiers vaisseaux qui passeront par

76 *Lettres de quelques*
là. On a scû seulement ces par-
ticularitez de M. du Demaine,
qui a ajoûté , qu'avant que de
débarquer les Missionnaires , il
avoit apperçu un de ces Barba-
res les flêches en main , qui , a-
près les avoir regardé fièrement
& assez long-temps , s'étoit en-
suite retiré dans le fond du bois.





LET T R E

D U

PERE MARTIN

Missionnaire de la Compagnie
de J E S U S.

*Au Pere de Villette de la même
Compagnie.*

Du Marava dans la Mission de Maduré,
le 8 Novembre 1709.



ON REVEREND PERE ;

La paix de N. S.

Voicy la dixième année que
je travaille à établir le Christia-
nisme dans le Maduré, & mal-

D i j

gré les fatigues inséparables d'une Mission si penible, ma santé n'est point affoiblie, & mes forces sont toujourns les mêmes : à cela, mon cher Pere, je reconnois la main de Dieu, qui m'a appellé à un ministere dont j'étois si indigne ; & cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ay recueilli cette année des fruits plus abondans, & j'ay eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi suis-je dans un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons. C'est le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom : car il a des forces capables de résister à celles du

Roy de Maduré, si celui-cy se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voie des armes. Il regne avec un pouvoir absolu, & tient sous sa domination divers autres Princes, qu'il dépouille de leurs Etats, quand il lui plaît.

Le Roy de *Marava* est le seul de tous ceux qui regnent dans la vaste étendue de la Mission de Maduré, qui ait répandu le sang des Missionnaires: il fit trancher la tête, comme vous sçavez, au P. Jean de Britto Portugais, célèbre par sa grande naissance, & par ses travaux Apostoliques. La mort du Pasteur attira alors une persécution cruelle sur son Troupeau; mais elle est cessée depuis quelques années, & la Mission du *Marava* est maintenant une des plus florissantes qui soit dans

l'Inde. Le P. Laynez , à présent Evêque de S. Thomé , a cultivé cette Chrétienté pendant quelque temps : Il eut pour successeur le P. Borghefe de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce Missionnaire , dont la santé étoit ruinée par de continuels travaux , fut contraint de se retirer : & c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une Mission d'une si vaste étendue : mais le manque des fonds nécessaires pour leur entretien , joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques , ont obligé nos Supérieurs à charger un seul Missionnaire de tout ce travail. En deux mois & demi de temps j'ay baptisé plus d'onze cens Infidèles , & j'ay entendu les confes-

sions de plus de six mille Néophytes : La famine & les maladies ont désolé ce pays ; ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues ; car le nombre des malades & des mourans ne me permettoit pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égalait la vive douleur que je ressentois de voir, que , quelque peine que je me donnasse , quelque diligence que je fisse , il y en avoit toujours quelqu'un qui mourait , sans que je pûsse lui administrer les derniers Sacremens. Dans les continuel voyages qu'il me falloit faire pour visiter les Chrétiens , la disette qui est par tout extrême , étoit pour moy un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croiroient heureux , s'ils trouvoient chaque jour un peu de ris cuit à l'eau avec quel-

ques légumes insipides. Je me suis vû souvent obligé de m'en priver moi-même pour soulager ceux qui étoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols & les meurtres , sur tout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite Bourgade, je fus fort étonné de me voir suivi de deux Néophytes , qui portoient entre leurs bras un Gentil percé de douze coups de lance, pour avoir été surpris cuëillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de son sang sans pouls, & sans parole : quelques petits remédes que je lui donnaï, le firent revenir ; & lui aiant annoncé JESUS-CHRIST & la vertu du Baptême, il me demanda avec instance de le recevoir,

Je l'y disposai autant que son état le permettoit , & je me hâtai ensuite de le baptiser , dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il se trouva-là par hasard un homme qui se disoit Médecin , je lui donnai quelques fanons , afin qu'il bandât les plaïes de ce pauvre moribond , & qu'il en prit tout le soin possible. Je passai le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de Néophytes , partie à administrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit , dont le besoin étoit plus pressant. A peine fus-je arrivé , que ma cabane & la petite Eglise furent environnées de quinze voleurs : comme elles étoient enfermées d'une haye vive très difficile à forcer , & que d'ailleurs deux Néophytes , qui s'y trouverent , firent

assez bonne contenance , les voleurs se retirèrent , & j'eus le loisir de rassembler les Chrétiens d'alentour. Je visitai ceux qui étoient malades , & je célébrai avec les autres la fête de tous les Saints.

Je ne pûs demeurer que deux jours parmi eux ; ma présence étoit nécessaire dans une autre Contrée assez éloignée , où il y avoit encore plusieurs malades. Mais je fus bien surpris , lorsqu'en sortant de ma Cabane , j'aperçûs ce pauvre homme dont je viens de parler , & que je croiois mort de ses blessures. Ses plaïes étoient fermées , & de tous les coups de lance qu'il avoit reçûs , il n'y en avoit qu'un seul qui lui fit de la douleur. Il n'étoit venu me trouver dans cet état , que par l'impatience qu'il avoit de se faire instruire : mais ne

pouvant le satisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un Catéchiste, avec ordre de me l'amener, dès-que j'érois de retour, afin de suppléer aux cérémonies du Baptême, que je n'avois pas eu le temps de faire à cause du danger extrême où il étoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le payis des Voleurs, car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : Il me fallut traverser une grande forest avec beaucoup de risque : dans l'espace de deux lieües, on me montra divers endroits où il s'étoit fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un Missionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prens une précaution qui ne m'a pas été inutile : c'est de me

faire accompagner d'une Peuplade à l'autre par quelqu'un de ces Voleurs-mêmes. C'est une loi inviolable parmi ces Brigands de ne point attenter sur ceux, qui se mettent sous la conduite de leurs Compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des Voïageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils pouvoient plus loin leur violence. Les Voleurs furent obligés selon l'usage du Pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre, & qui vous surprendra : mais vous devez sçavoir que par-

mi ces Peuples la Loi du Talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle , & que l'un par exemple s'arrache un œil , ou se tuë , il faut que l'autre en fasse autant où à soi-même , où à quelqu'un de ses Parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. . Pour un leger affront qu'on leur aura fait , pour un mot piquant qu'on leur aura dit , elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées ; & celle-ci est obligée aussi-tost de se traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en bûvant le suc de quelque herbe venimeuse : l'autre qui a donné sujet à cette mort violente , doit s'empoisonner aussi : autrement on brûlera sa maison , on pillera ses bestiaux , & on lui fera toute sor-

te de mauvais traitemens, jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils étendent cette cruauté jusques sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Eglise d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces Barbares aiant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint en présence de son ennemi lui écraser la tête entre deux pierres. Celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit que neuf ans, & lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répondit l'autre, & voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il étoit

Missionnaires de la C. de J. 89
prêt de marier , il lui donne
quatre ou cinq coups de poig-
nard : non content d'avoir ré-
pandu le sang de ses deux fils ,
il tuë encore sa femme , pour
obliger son ennemi à tuer pareil-
lement la sienne. Enfin une pe-
tite fille , & un jeune enfant qui
étoit à la mammelle , furent en-
core égorgés : de sorte que
dans un seul jour sept personnes
furent sacrifiées à la vengeance
de deux hommes altérés de
sang , & plus cruels que les bê-
tes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon
Eglise un jeune homme qui s'est
réfugié parmi nos Chrétiens ,
blessé d'un coup de lance que
lui avoit porté son pere pour le
tuer , & pour contraindre par
là son ennemi à tuer de même
son propre fils. Ce Barbare avoit

déjà poignardé deux de ses enfans dans d'autres occasions , & pour le même dessein. Des exemples si atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité : mais soiez persuadé que loin d'exagérer , je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coûtume si contraire à l'humanité , n'a lieu que dans la Caste des Voleurs , & même que parmi eux plusieurs évitent les contestations , de crainte d'en venir à de si dures extrêmités. J'en sçai qui ayant eu dispute avec d'autres , prêts à exercer une telle barbarie , leur ont enlevé leurs enfans , pour les empêcher de les égorger , & pour n'être pas obligés eux-mêmes de massacrer les leurs.

Ces Voleurs sont les maîtres absolus de toute cette Contrée : ils ne payent ni taille , ni tribut au Prince : ils sortent de leurs bois toutes les nuits , quelquefois au nombre de cinq à six cens personnes , & vont piller les Peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contr'eux toutes ses troupes : il pénétra jusques dans leurs bois , & après avoir fait un grand carnage de ces rebelles ; il éleva une Forteresse , où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir ; mais ils secouèrent bien-tôt le joug. S'étant rassemblez environ un an après cette expédition , ils surprirent la Forteresse , la rasèrent , ayant passé au fil de l'épée toute la garnison , & demeurèrent les maîtres de tout le Payis.

Depuis ce tems-là ils répandent par tout l'effroi & la consternation. A ce moment on vient de m'apprendre, qu'un de leurs partis pillà il y a quatre jours une grande Peuplade, & que les Habitans s'étant mis en défense, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une manière cruelle. Il n'y a guères qu'un mois, qu'un de ses Parens plein de ferveur & de pieté, eut le même sort dans une Bourgade voisine. On compte plus de cent grandes Peuplades, que ces Brigands ont entierement ravagées cette année.

Quoiqu'il soit difficile que la Foi fasse de grands progrès dans un lieu, où regnent des coutumes si détestables, j'y ai cependant un assez grand nombre de Néophytes, sur tout à *Velleour*, qui signifie en leur langue, Peu-

plade blanche. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol & de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fidèles qui participe aux brigandages de leurs Compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des Idolâtres de cette grande Peuplade me paroissoit porté à embrasser le Christianisme : il n'a aucun des obstacles qui en éloignent tant d'autres de sa Caste. Sa femme & ses enfans sont déjà Chrétiens, & s'ils manquent à faire chaque jour leurs prières ordinaires, il leur en fait aussi-tôt une sévère réprimande : à force de les entendre réciter, il les a fort bien apprises. Enfin il n'adore point d'Idoles, ni aucune des fausses Divinitez qu'on invoque

dans le Payis. Avec de si belles dispositions , je croyois .n'avoir nulle peine à le gagner entièrement à JESUS-CHRIST. Cependant quand je lui parlai de la nécessité du Baptême , & de l'impossibilité où il étoit de faire son salut , s'il ne se faisoit Chrétien ; il me parut incertain & chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embrassai plusieurs fois , en lui disant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage : mes paroles arracherent quelques larmes de ses yeux ; mais elles ne pûrent arracher l'irrésolution de son cœur.

Voilà , mon Révérend Pere ; de ces croix auxquelles un Missionnaire est bien plus sensible , qu'à celles que le climat , ou que la persécution des Infidèles fait souffrir. J'en ay eu beaucoup

d'autres dont je voudrois vous faire le détail, sur tout ces dernieres années que la guerre, la famine, & les maladies contagieuses ont désolé tout le Pays : mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaisseaux, m'oblige à la finir malgré moi.

J'espere tirer de grands secours des Catéchistes entretenus par les libéralitez des personnes vertueuses, qui se sont adressées à vous pour me faire tenir leurs aumônes. Elles auront par là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la conversion & au salut de plusieurs Infidèles : aidéz-moy à leur en témoigner ma reconnoissance.

J'oubliois de répondre à une question que votre Révérence me fait : Sçavoir, s'il y a des athées parmi ces Peuples. Tout

ce que je puis vous dire , c'est qu'à la vérité il y a une Secte de gens qui font , ce semble , profession de ne reconnoître aucune Divinité , & qu'on appelle *Naxtagher* : mais cette Secte a très-peu de Partisans. A parler en général , tous les Peuples de l'Inde adorent quelque Divinité : mais hélas ! qu'ils sont éloignés de la connoissance du vrai Dieu ! Aveuglez par leurs passions encore plus que par le Démon , ils se forment des idées monstrueuses de l'Estre suprême , & vous ne sçauriez vous figurer , à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs Divins. Je ne croy pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'Idolâtrie plus grossière & plus abominable , que l'Idolâtrie Indienne. Ne me demandez point quelles sont leurs principales erreurs ,
on

on ne peut les entendre sans rougir, & certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage, & les autres talens nécessaires au Ministère, dont il a daigné me charger, ou qu'il m'envoie du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE .

Votre très humble & très obéissant
Serviteur en N. S.
PIERRE MARTIN Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.

X. Rec.

E



L E T T R E
D U P E R E
D E S A N T J A G O .

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, dans le Royaume de Maïffour, aux Indes Orientales.

Au R. P. Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa.

A Capinagari, le 8. d'Août 1711.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Le P. Dacunha est le premier Missionnaire que V. R. ait en-

voic dans la Mission de *Maïssour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans avec un zele infatigable au milieu de plusieurs persécutions, & il vient enfin de mourir des blessures qu'il a reçûes pour la deffense des véritez de la Foy. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ay été témoin oculaire de bien des choses, & que d'ailleurs j'en ay entendu beaucoup d'autres de la bouche même du Missionnaire, & de ceux qui ont été les fidèles compagnons de ses travaux & de ses souffrances.

L'ancienne Eglise que le P. Dacunha avoit sur les terres du Roy de *Cagonti*, ayant été brûlée par les Mahométans, il prit le dessein d'en construire

une plus vaste, & qui pût contenir un plus grand Peuple; car le Christianisme faisoit chaque jour de nouveaux progres. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du Chef de la Bourgade; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu & une situation convenable, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maison pour loger, il se retiroit dans un bois sous un arbre, où les Chrétiens lui avoient dressé une petite hutte de feüillages, pour y être avec plus de décence, & moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venoit visiter le Missionnaire. Ils y étoient attirés en partie par le bien qu'ils avoient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étoient charmés de ses discours sur la Réli-

Missionnaires de la C. de J. 101
gion. Plusieurs en furent touchés , & promirent d'embrasser le Christianisme. Quelques-uns même donnerent à leurs enfans la permission de recevoir le Bap-tême.

Plusieurs *Dasseris* Disciples du *Gourou* , qui est le Chef de la Religion auprès du Roy de *Cagonti* , vinrent de sa part trouver le Missionnaire , pour entrer avec lui en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu , & ils prétendoient qu'il avoit un corps.

Il ne fut pas difficile au Missionnaire de les confondre , & leur confusion fut salutaire à plusieurs Gentils des autres Sectes , qui étoient présens : la plupart en furent touchés , & préférèrent le Missionnaire de les instruire. Cependant les *Dasseris* si

fiers avant la dispute, se retirèrent tout interdits, & menacèrent le Pere de venger bien-tôt l'affront, qu'eux & leurs Divinités venoient de recevoir.

Les Chrêtiens attentifs à la conservation de leur Pasteur, le conjurerent d'aller passer les nuits dans son ancienne Eglise, quoi qu'il n'y eût plus que des murailles à demi brisées : il leur paroissoit que, parce qu'elle étoit dans le Bourg, il y seroit plus en sûreté : mais le Pere ne fut point intimidé par ces menaces. Il se rassûroit principalement sur la réception gracieuse que lui avoit faite le *Délaavay*, c'est à-dire, le Général des troupes du Royaume ; & sur les assurances qu'il lui avoit données de sa protection.

Sa nouvelle Eglise étant donc achevée, il songea à y célébrer

Missionnaires de la C. de J. 103
la fête de l'Ascension, & compta pour rien les complots que les *Dasseris* ne cessoient de tramer fécrettement. Les Chrétiens s'y étant rassemblez, il commença la Messe: ce fut la premiere & la derniere qu'il dit dans cette Eglise.

Pendant la Messe on vit arriver quarante *Dasseris* portant des bannières, & faisant sonner des timbales & des hauts-bois. Le magistrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'Eglise, envoya querir un des Chrétiens qui assistoit à la Messe, & le fit partir en diligence pour la Cour. Il portoit au *Délavay* la nouvelle de ce qui se passoit, & devoit en rapporter des ordres. Le Pere de son côté après sa Messe fit une courte exhortation aux Chrétiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cau-

104 *Lettres de quelques*
se de JESUS-CHRIST.

Déjà une partie des *Dasseris* étoit arrivée , & s'étoit placée devant la porte de l'Eglise, pour observer le Missionnaire, de peur qu'il n'échapât. Le Pere connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour luy à sortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'exposer les Chrétiens à la merci de leurs ennemis : ainsi il prit le parti de rester dans l'Eglise , & d'y attendre la réponse du *Dé-lavay*.

Avant qu'elle fut venue , plus de soixante *Dasseris* suivis d'un grand nombre de Brames , se présentèrent à la porte de l'Eglise, & ne trouvant point d'obstacle , ils coururent au Pere. Un Brame lui donna un coup de bâton sur les reins : Ce premier coup fut suivi de bien d'autres qu'on déchargea sur

lui. Les uns le frapperent à la tête, les autres sur les bras : ceux-cy avec des bâtons, ceux là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes, le maltraitterent de paroles, & le chargerent d'outrages. Sans un autre Brame qui avoit assisté à la dispute sur l'Unité de Dieu, & qui prit le parti du Pere, on lui auroit arraché la vie au pied de l'Autel. Ce Brame n'étoit pas de la Secte des *Dasseris*, & peut être avoit-il reconnu la vérité.

Enfin tout couvert de sang qui couloit des playes qu'il avoit reçues sur la tête, & d'un coup d'épée à la main droite, le Pere fut traîné devant le *Gourou*. Celui-ci étoit assis sur un tapis, & faisoit paroître autant d'orgueil & de colére, que le Missionnaire

montrait de constance & d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Pere en des termes de mépris ; puis il lui demanda qui il étoit ? D'où il étoit ? Quelle langue il parloit, & dans quelle Caste il étoit né ; Le Pere ne lui fit aucune réponse ; & le *Gourou* attribuant ce silence à sa foiblesse, intérogea le Catéchiste qui étoit au côté du Pere. Celui-cy répondit que le Pere étoit *Xchatri**. De-là le *Gourou* passa à des questions sur la Religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiste ? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le Catéchiste. Qu'entendez vous par ces mots reprit le *Gourou* ? Le Catéchiste tâcha de le satisfaire. Ils demeurèrent quelque temps dans

* La Caste des *Xchatris*, ou *Rajas*, est la seconde Caste des Indiens.

ces fortes d'interrogations & de réponses mutuelles. Enfin le Catechiste vint à dire que Dieu étoit le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce encore une fois, dit le *Gourou*, que ce Seigneur de toutes choses? Le Pere prit alors la parole, & dit: C'est un Etre par lui-même, indépendant, pur Esprit, & très-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire, puis il ajouta: Oüy, oüy, bien tôt je t'enverrai sçavoir si ton Dieu n'est qu'un pur Esprit. Le Pere répondit que s'il vouloit l'apprendre, il seroit aisé de le lui démontrer. Le *Gourou* n'ignoroit pas le succès des disputes passées, & il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à sa confusion: ainsi il se contenta de demander si Bru-

mal de Tripudi étoit Dieu ? C'est une Idole fort révéérée dans le Payis. Non , répondit le Pere. A ces mots, le *Gou-ron* se livra à toute sa colere, & prit à témoin le Magistrat de la Bourgade. Il eût sans doute fait mourir le Pere sur le champ ; sans que quelques Gentils , touchés de compassion, le conjurerent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avoit encore le Missionnaire , & de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restoit dans les veines.

Le Pere seul dans l'assemblée paroissoit intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étoient pas vains , puisqu'ils aboutissoient à confesser & à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un

Missionnaires de la C. de J. 109
de ses Néophytes. Le *Gourou*
lui aiant demandé s'il ne vou-
loit pas se ranger au nombre de
ses Disciples , Non , lui dit-il.
Du moins ne ferez-vous pas des
Disciples de votre propre frere ?
Non , dit encore le Néophyte ,
ou plutôt je n'en sçai rien , car
peut - être se fera - t'il Chrétien.
Mais pourquoi renoncer à la do-
ctrine de votre pere , reprit le
Gourou , pour en suivre une au-
tre ? C'est que jusqu'ici mon pere
ne m'a point appris le chemin du
Salut , qui m'a été enseigné par
ce Missionnaire.

Deux anciens Chrétiens fi-
rent paroître pour le Pere un
attachement aussi loüable. Tan-
dis qu'il étoit en présence du
Gourou , ils vinrent se jeter au
col de leur Pasteur , & s'offri-
rent à deffendre les interêts de
la Religion. On ne les tira de

ces tendres embtassemens qu'avec violence & à grands coups. Le Catéchiste qui ne le quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec son Pasteur.

Cependant le Chef des *Dafseris* voïant que le Peuple, & que ceux des Brames qui n'étoient pas de sa Secte, portoient compassion au Missionnaire, lui ordonna tout à coup de sortir du Payïs. Le Catéchiste fit son possible pour obtenir que le Pere demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser : ce fut en vain. Le Pere de son côté fit instance, & demanda qu'il lui fût permis de guérir les playes des Chrétiens, dont il étoit plus touché que des siennes. Le *Gourou* rejeta avec fierté sa demande, & le fit partir dès ce

Apôtre de la C. de J. 111
soir-là-même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des Gardes avec ordre de ne le point quitter, qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Pere voiant qu'il ne pouvoit plus différer, & que le Néophyte qu'on avoit envoyé à la Cour, ne revenoit pas, regarda tendrement son Eglise, dit adieu à ses Chrétiens qui fondoient en larmes, & partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une Bourgade où il y avoit des Chrétiens, & où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement; il en fut si abbatu & si accablé, qu'il ne pouvoit plus se remuer. Son bras gauche étoit estropié des coups qu'il avoit reçûs: son bras droit étoit encore plus maltraité; il s'en étoit servi pour parer les

coups qu'on lui déchargeoit sur la tête. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvoit plus se soutenir , & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati* le principal lieu de sa résidence.

Les Chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprez , pour m'avertir du danger où étoit leur Pasteur : je partis sur le champ pour aller le secourir, & je le trouvai bien plus mal que je ne croïois. Je vis ses plaies, dont quelques-unes étoient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentoit ne le laissoient reposer ni jour , ni nuit : elles lui avoient causé la fièvre accompagnée de dégoûts & de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu , content dans ses pei-

Missionnaires de la C. de J. 113
nes, & les mettant au nombre
des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les Sacremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession. Il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, tenant à la main un Crucifix qu'il baignoit de ses larmes: puis il me fit une confession générale de toute sa vie avec tant de douleur, qu'après l'avoir entendue, je ne pûs pas moi-même retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'espérance que j'avois de sa guérison: il y demeura jusqu'au jour suivant qu'il eut encore un intervalle de raison, pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent aussi fervens qu'au temps

de sa confession générale. Mais peu de temps après il retomba dans son premier état : tous ses rêves n'étoient que du Martyre : il ne parloit que de préparer ses habits pour aller se présenter aux Juges. Quand je lui disois de prendre un peu de nourriture ; il n'en est pas besoin , me répondoit-il, vous & moi nous allons au Ciel, l'arrêt de notre condamnation est déjà porté.

Le lendemain son délire cessa : mais il sortit tant de sang de ses blessures , que le Chirurgien qui le pansoit , en fut effraïé , & désespéra tout-à-fait du malade. Je l'avertis que sa mort approchoit. Lui qui avoit mis à profit pour le Ciel tous les momens qu'il eut de libre , demanda à renouveler sa confession. Il répéta ses actes de

Missionnaires de la C. de J. 115
Foy , d'Espérance , & d'Amour
de Dieu. Ses entretiens avec le
Sauveur furent tendres & affe-
ctueux. Enfin il connut lui-même
l'heure de sa mort , il prononça
le saint Nom de JESUS ,
& m'aïant embrassé avec une
parfaite connoissance , il s'en-
dormit dans le Seigneur dix-
huit jours après les mauvais
traitemens qu'il avoit reçus
des Brames & des *Dasseris* de
Cangonti.

Le P. Dacunha n'a pû me dire
combien il avoit reçu de coups ;
mais j'ai sçû des Gentils même ,
qu'on l'avoit mis dans un état
à ne pouvoir échaper à la mort.
Son Catéchiste qui ne l'aban-
donna point, assure qu'il reçut plus
de deux cens coups. Il est éton-
nant qu'un homme aussi foible
que lui , sur tout depuis qu'il
étoit venu dans cette Mission ;

ait pû survivre tant de jours à ses blessures.

Le *Délavay* a été extrêmement touché de la mort du P. *Dacunha*. Il a même fait emprisonner le *Gourou* qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains Brame qui sont en faveur, & après avoir païé soixante Pagodes. Absous à la justice des hommes - il n'a pû échaper à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il étoit tombé dans un puits avec d'autres enfans. Les autres furent tirez du péril, le fils seul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Dasseris* complices de l'assassinat du Missionnaire, on les condamna à des amandes

Missionnaires de la C. de J. 117
applicables à la guérison des
Chrêtiens qui avoient été bles-
sez : on ne sçait si elles furent le-
vées , mais les Chrêtiens n'en
ont ressenti nul soulagement.

Le *Délavay* a fait encore
annoncer de sa part aux Chrê-
tiens , qu'un autre frere du dé-
funt viendroit prendre sa place
à *Cangonti* , & que non-seule-
ment il lui en donnoit la per-
mission , mais de plus qu'il pre-
noit la chose à cœur. Le Pere
Supérieur pourra y faire un
tour , & je croi qu'il sera bien
reçû des Seigneurs du Payis , &
d'une grande partie du Peuple ,
qui souhaitent ardemment d'y
voir un Missionnaire. Pour moi
je me sacrifierai volontiers à
cette Mission , quand je serai
plus habile dans la langue du
Payis. Je vous supplie de deman-
der à Dieu qu'il m'accorde les

118 *Lettres de quelques*
forces nécessaires pour suivre
les traces du Pere Dacunha , jus-
qu'à répandre mon sang comme
lui pour les intérêts de la Re-
ligion. Je me recommande à
vos saints sacrifices , & suis avec
bien du respect ,

MON REVEREND PERE ;

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

ANTOINE DE SAINT JAGO Mission-
naire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU PERE

D'ENTRECOLLES.

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Jao-Tcheou, ce 17 Juillet 1707.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je profite de quelques moments de loisir, & du départ d'un

vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à votre Revereuce un événement des plus singuliers, qu'on ait peut-être vû à la Chine.

L'Empereur qui n'étoit pas encore consolé de la mort du jeune Prince , fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie, par un coup d'autorité , dont les suites ne lui ont pas été moins sensibles. On avoit trouvé moien de lui rendre suspecte la fidélité du Prince héritier , & les soupçons dont on avoit prévenu son esprit, parurent si bien fondez , qu'il fit arrêter sur le champ ce malheureux Prince.

Ce fut un spectacle bien triste de voir chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit presque de pair avec l'Empereur ,

pereur. Ses enfans , ses principaux Officiers , tout fut enveloppé dans sa disgrâce. Un faiseur d'horoscope qui avoit souvent prédit au Prince , qu'il ne seroit jamais Empereur, s'il ne l'étoit à une certaine année qu'il lui marquoit , fut condamné à être coupé en mille pièces ; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier , l'Empereur crût devoir informer ses Sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bien-tôt remplies de manifestes & d'investives contre la conduite du Prince : on y examinoit sa vie depuis sa plus tendre enfance , & on y voïoit un pere outré qui , après

avoir beaucoup dit , laissoit encore beaucoup plus à penser.

Le fils aîné de l'Empereur ; que nous nommons premier Regulo , étoit le seul de tous ses enfans qui fût dans ses bonnes graces : on fit son éloge dans un des Manifestes dont j'ai parlé , & il se flattoit déjà de se voir bien-tôt élevé sur la ruine de son frere.

Mais les choses prirent tout à coup une face bien différente de celle qu'il se figuroit. De nouvelles lumières qu'eut l'Empereur , lui découvrirent l'innocence du Prince déposé , & les artifices qui avoient été employés pour le perdre. Il sçût que pour y réussir ; le Regulo avoit eu recours à la Magie & à divers prestiges ; & que par l'instigation de certains *Lamas**,

* Prêtres Tartares.

Missionnaires de la C. de J. 123 ;
fort expérimentez dans l'usage
des sortilèges , il avoit fait en-
terrer une statuë en Tartarie ,
en accompagnant cette cérémo-
nie de plusieurs opérations ma-
giques. L'Empereur envoia sur
le champ saisir ces *Lamas* , &
déterrèr la statuë : le Régulo
eut son Palais pour prison , &
fut condamné à un châtiment ,
qui marquoit assez l'indignation
de l'Empereur.

Vous pouvez juger , mon Re-
verend Pere , quel fut le cha-
grin que causerent à l'Empereur
ces dissensions domestiques : el-
les le plongerent dans une mé-
lancolie profonde accompagnée
de palpitations de cœur si vio-
lentes , qu'on eut tout à crain-
dre pour sa vie. Dans cette ex-
trémité il voulut voir le Prince
déposé. On le tira de prison , &
il fut conduit chez l'Empereur ,

mais toujours dans l'équipage de criminel. Les cris que jetta ce Prince infortuné , attendrirent le cœur du pere , jusqu'à lui tirer des larmes : il demanda plusieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils , dont l'innocence venoit d'être hautement reconnuë. La plupart des Seigneurs lui répondirent assez froidement , qu'il étoit le maître , & qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il lui plairoit. Quelques-uns-mêmes comptant sur la mort prochaine de l'Empereur , lui insinuerent qu'il étoit temps de mettre ordre au repos de l'Etat , en se nommant un Successeur , & ils lui proposerent son huitième fils , pour qui ils témoignoit beaucoup d'estime : c'étoit donner l'exclusion au Prince héritier ; ils

Missionnaires de la C. de J. 125
craignoient sans doute, qu'ayant
contribué de leurs conseils à sa
déposition, il ne fit éclater son
juste ressentiment, quand il se-
roit une fois rétabli.

Mais cette résistance leur cou-
ta cher. L'Empereur outré du
peu de déférence que ses Mi-
nistres avoient à ses volontez,
cassa les principaux d'entr'eux,
& éloigna ses Favoris, qui avoient
été le plus opposez au rétablisse-
ment du Prince.

La chute de ces Seigneurs ;
loin de révolter les Peuples,
comme il y avoit lieu de l'ap-
préhender, si le coup avoit été
prévû avant qu'il fût porté,
jeta au contraire la consterna-
tion dans tous les esprits: cha-
cun à l'envi applaudit à la ré-
solution de l'Empereur. Le Prin-
ce fut rétabli dans sa dignité,
avec toutes les formalitez qu'on

a coûtume d'observer dans l'Empire ; on donna par tout des marques de l'allégresse publique , & la Comédie qu'on jouë encore maintenant , est tirée d'un trait de l'Histoire ancienne , qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de son côté a accordé une Indulgence Impériale , c'est-à-dire , qu'il a remis toutes les Tailles , dont les Particuliers étoient en demeure , & pour lesquelles ils ont icy beaucoup à souffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines imposées aux Criminels , en sorte que les moins coupables sont renvoiez sans châtiment.

La punition du Regulo suivit de près le rétablissement du Prince héritier. Il fut condamné à une prison perpétuel-

le, & on fit mourir les *Lamas* avec sept de ses Officiers qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frere, que sa qualité de fils d'une Impératrice légitime mettoit au dessus de lui, quoi qu'il fût l'aîné.

Voilà, mon Révérend Pere, quel est l'état présent de la Cour. Jamais, comme vous voiez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'expérience, la Politique, & un Regne des plus longs & des plus heureux lui ont donné sur ses Sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur dans l'Écriture veut bien appeler du nom de Dieux *, sont souvent

* *Ego dixi : Diî estis, & sicut homines moriimini.*

forcez de reconnoître dans l'exercice même le plus étendu de leur puissance , qu'ils sont hommes & mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur , éclairé comme il est , fera entré dans ce sentiment au fort de sa douleur ; & comme je sçay que le temps des disgrâces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mêmes , que celui des grandes prospérités , j'ay exhorté tous les Missionnaires à offrir le saint Sacrifice de la Messe , & à renouveler leurs prieres pour la conversion de ce grand Prince.

Voicy une réflexion qu'il a déjà faite , & qui , aidée de la grace , pourroit l'approcher du Royaume de Dieu. Ayant appelé à son Palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des Princes , il s'est plaint amère-

ment de ce qu'ils souffroient que les enfans s'adonnassent à la Magie, & à des Superstitions qui mettoient le trouble & la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissoit un peu plus cette pensée, & s'il venoit à couper jusqu'à la racine d'un tel désordre, en bannissant de son Empire les fausses Sectes, & en y établissant la seule Religion, qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur qui augmentoit chaque jour, l'avoit réduit à un état de foiblesse qui ne laissoit plus d'esperance aux Medecins Chinois. Ils étoient au bout de leur art, lorsqu'ils eurent recours aux Européans : ils avoient ouï dire que le Frere Rhodes entendoit bien la Pharmacie, & ils jugerent qu'il pourroit soulager l'Empereur. Ce Frere a en

130 *Lettres de quelques*
effet de l'habileté & de l'expérience : & je vous dirai en passant , que comme il est d'un âge assez avancé , nous souhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe , qui puisse le remplacer , quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne contribuèrent pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu qui a ses desseins , & qui dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons , a peut-être ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Christianisme , bénit les remèdes que le Frere Rhodes employa pour sa guérison. Ce fut par le moyen de la confection d'Alkermès , qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui hagiotoient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du

Missionnaires de la C. de J. 131
vin de Canarie. Les Missionnaires à qui on en envoie tous les ans de Manille pour leurs Messes, eurent soin de le fournir; en peu de temps ses forces se rétablirent, & il jouit d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses Sujets, en paroissant pour la seconde fois de son Règne dans les ruës sans faire retirer le Peuple, comme c'est la coutume de l'Empire; coutume qui inspire pour la Majesté Royale un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connoître par un acte authentique l'idée qu'il avoit des Missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur conduite & de leur attachement à sa personne est conçu en ces termes: *Vous, Européans*, dit-il, *que j'emploie dans l'intérieur de*

132 *Lettres de quelques*
mon Palais, vous m'avez toujours
servi avec zèle & affection, sans
qu'on ait eu jusqu'icy le moindre
reproche à vous faire. Bien des
Chinois se défient de vous, mais
pour moi, qui ay fait soigneuse-
ment observer toutes vos démar-
ches, & qui n'y ay jamais rien
trouvé qui ne fût dans l'ordre,
je suis si convaincu de votre droi-
ture & de votre bonne foi, que je
dis hautement qu'il faut se fier à
vous, & vous croire. Il parle en-
suite de la maniere dont sa san-
té a été rétablie par le soin des
Européens.

Ces paroles de l'Empereur exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelque lueur d'espérance de sa conversion? Peut-être me flat-tai-je d'un vain espoir: Il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur

Missionnaires de la C. de J. 133
de qui on est ainsi prévenu : ce
que dit ce Prince, *qu'on doit se
fier à nous, qu'on doit nous croire,*
a déjà servi à la conversion de
plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte Impérial
parut, le P. Parennin m'avoit
averti qu'on avoit donné des or-
dres secrets aux Vicerois de
Canton & de Kiangsy, de rece-
voir le vin & les autres choses
que les Européans leur appor-
teroient pour l'usage de l'Empe-
reur, & de les envoyer inces-
samment à la Cour; pourvû que
tout ce qui seroit envoié, fût
scellé du cachet de l'European.
Car cette circonstance étoit
expressément recommandée; ce
qui est une nouvelle preuve de
la confiance, dont l'Empereur
veut bien nous honorer.

Ne soiez pas surpris, mon
Révérend Pere., si je compte

pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connoître J E S U S-CHRIST à un grand Peuple qui l'ignore, & que c'est-là l'unique fin de tous nos travaux, nous faisons attention jusqu'aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, & ce que sans doute vous exigez de moi préférablement à tout le reste, c'est que je vous instruisse de l'état présent de nos Eglises. J'ay la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les Missionnaires ont accoutumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ay appris par

Missionnaires de la C. de J. 135
trois ou quatre lettres particulières, qui m'ont été rendues il y a environ deux mois.

La première est du P. Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru pendant le Carême les diverses Chrétientez dont il a soin, pour leur faire gagner le Jubilé accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la Paix entre les Princes Chrétiens, & que durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingts Infidèles, & entendu les confessions de plus de dix-sept cens Chrétiens pleins de ferveur & de piété.

La seconde est du P. Noëlas qui écrit de *Ngan-lo*, que dès le mois d'Avril il avoit conféré le saint Bapême à cent Idolâtres, en parcourant ce qu'il appelle la Mission de Hollande, c'est-à-dire, un grand nombre

de familles de Pêcheurs dispersées de côté & d'autre sur de petites éminences, au milieu d'un plat Pays qui est souvent inondé.

Le P. Melon marque dans la troisième, qu'il a baptisé quatre-vingt-dix Personnes à *Vouzi* lieu de sa Résidence, qu'il étoit sur le point de faire la visite de ses Chrétientez, & qu'il commença par un endroit où il trouvera trente Catéchumenes qui l'attendent, & qui sont disposés à recevoir la grace du Baptême. Il ne sçait en quels termes exprimer la joie qu'il ressentit le jour du Vendredi saint, lorsqu'on vint lui dire que trois cens Barques de Pêcheurs Chrétiens venoient d'arriver, & avoient débarqué leurs femmes près de *Vouzi*, dans une Eglise qu'ils avoient eux-mêmes con-

Missionnaires de la C. de J. 137
struite, & où ils l'attendoient
pour s'acquitter de leur devoir
Paschal. Il m'ajoute en finissant
sa lettre, que si le Démon ve-
noit à bout de ruiner une Mis-
sion aussi florissante que celle
de la Chine, il pleurerait toute
sa vie ses pauvres Pêcheurs de
Vouzi.

Certainement, mon Révé-
rend Pere, la Chine est un
champ propre à rapporter au
centuple, pourvû qu'il y ait des
ouvriers qui le cultivent : mais
si ces ouvriers n'ont précisé-
ment que ce qui est nécessaire
à leur subsistance, & s'ils n'ont
pas de quoi fournir à l'entre-
tien des Catéchistes, & aux frais
indispensables des courses qu'ils
sont obligez de faire, rien n'est
plus triste pour eux que de voir
périr une riche moisson, faute
de pouvoir la recueillir. Je vous

138 *Lettres de quelques*
conjure donc , mon Révérend
Pere, par les entrailles de JESUS-
CHRIST , s'il n'a pas rejeté la
Chine , de procurer ces secours à
tant de zéléz Missionnaires , sans
lesquels je puis vous assurer qu'ils
feroient icy assez peu utiles.

La quatrième lettre est du P.
de Chavagnac. Le détail qu'il
me fait de quelques actions édi-
fiantes de ses Néophytes , est u-
ne preuve de la ferveur qui re-
gne dans son Eglise. Je vous les
rapporte de suite , mon Révé-
rend Pere , afin que vous m'ai-
diez à remercier le Seigneur des
fruits de bénédiction , qu'il opé-
re dans le cœur de ces nouveaux
Fidèles.

Un Chrétien âgé de 40. ans
avoit amassé avec bien de la
peine de quoi se marier. (Vous
n'ignorez pas que se marier à
la Chine , c'est s'acheter une

femme.) Il y avoit déjà quelque temps que le mariage étoit conclu , lorsqu'on lui apprit que sa prétenduë femme, qu'on lui avoit dit être veuve, avoit encore son mari, qui étoit plein de santé. L'embarras pour le Chrétien ne fut pas tant de le renvoyer , que de retirer l'argent qu'elle lui avoit coûté. L'indigence & le désespoir avoient porté le mari à la vendre, & il avoit dépensé toute la somme qu'il avoit reçûë.

Les parens du Chrétien qui étoient infidèles , firent tous leurs efforts pour l'engager, où à la garder , ou du moins à la revendre à quelqu'autre ; car le véritable mari refusoit de la recevoir, à moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation étoit délicate pour un Chinois. Cependant le Chré-

tien tint ferme ; & comme l'unique ressource qu'il avoit , étoit de s'adresser au Mandarin , il alla le trouver , & après lui avoir exposé le fait , il lui déclara qu'étant disciple de JESUS-CHRIST , il ne pouvoit , ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il étoit pourtant de la justice qu'il fût remboursé , ou par le mari qui avoit reçu son argent , ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une semblable supercherie : mais que si cela ne se pouvoit , parce que l'un étoit pauvre , & que les autres , ou étoient morts , ou avoient pris la fuite , il le supplioit d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme.

Le Mandarin autant surpris qu'édifié de cette proposition , fit de grands éloges d'une Réli-

gion , qui inspire de pareils sentimens : & ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit , il le fit châtier sévèrement. Cependant le Chrétien n'a point de femme , & a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir. Pour peu qu'on connoisse la Chine, & qu'on sçache ce que c'est pour un Chinois que de pouvoir se marier , cette action paroîtra héroïque. Pour moi je la regarde ainsi.

Un autre Chrétien fort jeune s'étoit oublié dans un emportement , jusqu'à dire à sa mere quelques paroles offensantes , qui avoient scandalisé tout le voisinage : dès que revenu à soi , il fit réflexion à ce qui lui étoit échappé , il assembla ses voisins, & se mettant à genoux en leur présence, il demanda pardon

à sa mere : ensuite pour expier sa faute par quelque peine sensible , il se dépoüilla de ses habits , & se fit donner cent coups de discipline. Puis adressant la parole à tous ceux qui étoient présens : » Un Chrétien , leur dit-il , » peut bien s'écarter de son devoir dans un premier mouvement de colere : mais sa Religion lui apprend à réparer » aussi-tôt sa faute : & c'est pour » vous en convaincre , que je » vous ai prié d'être témoins de » tout ce qui vient de se passer.

Un Lettré cassé de vieillesse ayant demandé & reçû le Baptême , ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentimens de piété , ne perdant point de vûë un Crucifix que je lui avois laissé , & s'entretenant continuellement avec Notre

Missionnaires de la C. de J. 143
Seigneur attaché à la Croix.
Comme il s'aperçût qu'il tou-
choit à sa dernière heure, il ra-
massa tout ce qui lui restoit
de forces pour m'écrire. Sa let-
tre n'est point venuë jusqu'à
moi, parce que n'étant pas du
goût de ses Parens infidèles à
qui il l'avoit confiée, ils juge-
rent à propos de la supprimer.
Quelques fragmens qu'on m'en
a apportez, me font regretter
infiniment de ne l'avoir pas re-
çûë. C'est ainsi qu'il signoit cet-
te lettre : *N. N. par naissance
enfant du rebelle Adam, par mi-
séricorde frere adoptif de JESUS-
CHRIST, & fils adoptif de
Dieu, sur le point d'aller au Ciel
réparer par un amour éternel, l'in-
différence que j'ay eüe sur la terre
pour celui à qui je me devois tout
entier.*

Le P. de Chavagnac m'ajou-

te que le Mandarin du lieu où il reside, est si convaincu de la vérité de notre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt & de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténèbres de l'infidélité. Sa mere, sa femme, ses enfans, les femmes de ses enfans, & la plupart de ses domestiques font une profession ouverte du Christianisme. Ce que ce Pere me raconte de cette petite Eglise renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La Chrétienté de *Hien**, me dit-il, est, graces à Dieu, dans un très-bon état. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choses de Dieu, plus d'estime pour la qualité de

* Palais du Mandarin.

Chrétien

Chrétien , plus de tendresse pour le Sauveur du monde, plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus legeres fautes. Je me suis attaché principalement à leur expliquer les rapports que J. C. a avec nous , le fonds du Mystere de l'Incarnation , & les consequences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps je leur ai fait six entretiens sur ce Mystere , & chaque entretien duroit au moins trois heures: mais je n'ai rien dit à ces Dames nouvellement Chrétiennes , qu'elles n'aient conçu , qu'elles n'aient goûté , qu'elles n'aient répété plusieurs fois le jour , & dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ai connu à certains mots qui leur échapoient tantôt à l'une , tantôt à l'autre , quand quelque point de l'in-

146 *Lettres de quelques*
struction les avoit frappé , tels
que sont ceux-ci , par exemple :
C'est quelque chose de grand que
d'être Chrétien. Des Chrétiens
qui se méprisent , ont grand tort ;
leur estime doit aller jusqu'au res-
pect. Un Chrétien qui n'aime
Dieu qu'à demi , est un monstre..
Comment des Chrétiens peuvent-
ils ne se pas aimer ! Que les Infidèles
ne sçavent-ils notre sainte
Religion , il n'y en auroit pas un
qui ne l'embrassât !

Il y a peu de jours qu'à la fin
d'un de ces entretiens , la Mere
du Mandarin se leva , & adres-
sant la parole à toute l'Assem-
blée : *Ce que je conclus de tout ce-*
ci , dit-elle , c'est qu'il n'y a qu'une
seule chose qui doive nous être
chère & précieuse , sçavoir la gra-
ce sanctifiante : qu'on ne doit rien
omettre pour l'obtenir , quand on
ne l'a pas encore ; pour la conser-

ver quand on l'a obtenüe, & pour la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre. Ensuite jettant des regards pleins de tendresse sur huit petits enfans Chrétiens qui étoient presens ; elle les baïsa tous l'un après l'autre , respectant en eux la grace d'adoption qu'ils avoient reçüe à leur Bapême.

Peu après , la veuve du fils aîné du Mandarin conduisant au pied d'un Oratoire sa fille unique âgée d'environ quatre ans , j'entendis qu'elle lui disoit ces paroles : Je t'aime , Dieu le sçait , ma chere Enfant , & comment ne te pas aimer , « puisque tu es le seul gage , que « son pere en mourant m'ait lais- « sé de sa tendresse ? Cependant « si je croïois que tu düss jamais « abandonner JESUS-CHRIST , « ou perdre l'innocence de ton «

» Baptême , je prierois le Sei-
 » gneur de te retirer au plutôt
 » de ce monde. Oüi, (répéta-t'-el-
 le trois ou quatre fois, regardant
 une image de N. Seigneur , &
 croiant n'être point entenduë,)
 » oüi , mon Dieu , elle est à
 » vous , vous pouvez la repren-
 » dre ; bien loin de la pleurer ,
 » je vous remercierai de la
 » grace que vous lui aurez fai-
 » te. » Autant que je pus juger
 par le ton dont elle prononçoit
 ces dernieres paroles, elle ver-
 soit des larmes. C'est par ce
 dernier trait que le P. de Cha-
 vagnac finit sa lettre.

Le P. de Mailla qui a eu cet-
 te année trois rudes persécu-
 tions à souffrir, m'a raconté u-
 ne sainte faillie d'un enfant de
 huit à neuf ans , qui m'a paru
 admirable : je croy que vous
 ferez surpris , comme moy , de

voir une foi si vive dans un âge si tendre. Il venoit de perdre deux de ses freres qui étoient morts de la petite vérole, lorsqu'il en fut lui-même dangereusement attaqué à son tour. Sa mere s'échapa jusqu'à dire dans un mouvement d'impatience: *Hé quoi! faut-il donc perdre tous nos enfans, faute d'avoir recours à la Déesse de la petite Vérole?* (C'est une Divinité fort célèbre à la Chine.) L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut jamais souffrir pendant le peu de temps qui lui restoit à vivre, que sa mere parût en sa présence. Tout son plaisir étoit de voir des Chrétiens, & de s'entretenir avec eux du bonheur dont il alloit jouïr dans le Ciel. La fermeté du fils produisit dans la mere un prompt &

sincere repentir de sa faute ; qu'elle expia aussi-tôt par les larmes de la pénitence.

Vous serez bien aise, mon Reverend Pere , d'apprendre encore de quelle maniere un jeune Chinois , qui vient d'être baptisé , a été converti au Christianisme. Sa conversion a quelque chose de singulier , je dirois presque de miraculeux. Ses Parens l'avoient mis parmi les Bonzes , & lui avoient fait porter dès sa plus tendre enfance l'habit de cette sorte de Religieux Chinois. Il n'avoit gueres que seize ans , lors qu'il tomba dans un étang fort profond , où il devoit se noier sans ressource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau , qu'il se sentit soutenu par un homme inconnu , qui le porta sur le bord de l'étang , & qui disparut aussi-tôt ,

après lui avoir ordonné d'aller de ce pas à l'Eglise de *Kieou-kiang*, pour s'y faire instruire, & recevoir le Baptême. L'effet est une preuve du prodige, car quelque résistance qu'il ait trouvée du côté de ses Parens infidèles, il a voulu absolument être baptisé; & j'espère que son exemple fera quelque impression sur leurs cœurs. Sa mere est déjà fort ébranlée.

J'ai été également charmé de la force & de la générosité toute Chrétienne d'un de nos Néophytes. Il n'avoit pour subsister qu'un petit emploi chez un Marchand de ses Parens fort riche, dont il tenoit les livres de compte. Le Marchand entêté jusqu'à l'excès du culte de ses Idoles, & craignant qu'elles ne lui devinssent contraires, s'il gardoit chez lui un hom-

me qui faisoit profession du Christianisme, le chassa sur le champ de sa maison, en l'assurant néanmoins que la porte lui en seroit ouverte, dès qu'il auroit renoncé à une loi qui n'étoit pas de son goût. Mais le généreux Chrétien indigné d'une pareille proposition, sortit sur l'heure de chez le Marchand; & quoiqu'il soit maintenant dans un besoin extrême, lui, sa femme, & ses enfans, il m'a protesté mille fois que rien ne seroit capable de lui faire abandonner JESUS-CHRIST, & qu'il demeurera plutôt toute sa vie dans l'état d'indigence où il est, que de commettre une semblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre; mon Reverend Pere, sans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de

donner les Chrétiens de *King te tching*. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion, ni ne l'a renduë plus respectable aux Infidèles. Une peste ravageoit tout le Pays, la plûpart des familles en étoient affligées, & ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que ceux qui étoient une fois atteints de cette maladie, se voioient aussi-tôt abandonnez de leurs Parens infidèles. Les Chrétiens touchés de compassion de leur misere, ont suppléé par leurs soins, aux secours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendresse de leurs Prochés.

On voioit ces Charitables Néophytes parcourir toutes les maisons où il se trouvoit des Malades, & s'exposer sans crainte à un mal si contagieux : on en voioit plusieurs transpor-

ver chez eux des familles entières de moribonds, leur rendre les services les plus bas, & à la faveur des remèdes, dont ils soulageoient leurs corps, faire couler dans leurs ames les vérités du Salut. Dieu a voulu; ce semble, récompenser une charité si extraordinaire; lorsque je suis allé visiter cette Eglise, j'ai appris qu'il n'étoit mort personne de tous ceux, dont les Chrétiens avoient pris soin: ce que les Infidèles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé plusieurs à me prier de les instruire, & de les disposer à la grâce du Baptême. Je ne doute point, mon Reverend Pere, que ce que je vous mande de nos Chrétiens de *King te tching*, ne touche bien semblément M. le Marquis de Brossia; car enfin

Missionnaires de la C. de J. 155
cette nouvelle Eglise doit être
regardée comme son ouvrage,
& est maintenant entretenuë
de ses libéralitez. Quand j'au-
rai reçu les lettres que j'attens
dans quelques mois, je ne man-
querai pas de vous les envoyer
par les premiers vaisseaux. Ac-
cordez-moi quelque part dans
vos saints Sacrifices, en l'union
desquels je suis avec beaucoup
de respect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur en N. S.
D'ENTRECOLLES Missionnaire de
la Compagnie de JESUS,

EXPLICATION
de la figure suivante.

LEs trois Inscriptions en caractères Chinois qu'on voit dans la table suivante, ont été écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24 d'Avril de l'année 1711. la cinquantième de son Règne; & le septième jour de la troisième Lune, que ce Prince donna ces Inscriptions aux Peres Jésuites de Peking, pour la nouvelle Eglise, qu'ils ont élevée vers la porte de *Tcun ching muen*. Dès l'année 1705. il voulut contribuer à la construction de cette Eglise, & il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caractères de l'inscription du frontispice ont chacune plus

Missionnaires de la C. de J. 157
de deux * coudées & demie Chi-
noises de hauteur.

Les Caractères des Inscrip-
tions de chaque Colonne ont
près d'une coudée Chinoise de
hauteur.

Inscription du Frontispice.

AU VRAY PRINCIPE DE TOUTES
CHOSSES.

Inscription de la premiere colonne.

IL EST INFINIMENT BON
ET INFINIMENT JUSTE ,
IL ECLAIRE, IL SOUTIENT,
IL REGLE TOUT AVEC UNE
SUPREME AUTORITE', ET A-
VEC UNE SOUVERAINE JUS-
TICE.

* La Coudée Chinoise est au pied du Châ-
telet de Paris, comme à peu près 29. font à 30

IL N'A POINT EU DE COM-
MENCEMENT , ET IL N'AURA
POINT DE FIN , IL A PRODUIT
TOUTES CHOSES DEZ LE COM-
MENCEMENT , C'EST LUY QUI
LES GOUVERNE , ET QUI EN
EST LE VERITABLE SEIGNEUR.





L E T T R E
D U
P E R E J A R T O U X .

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Peking, le 12 d'Avril 1714.

MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

La Carte de Tartarie que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fa-

160 *Lettres de quelques*
meuse Plante de *Gin-seng* si es-
timée à la Chine, & peu con-
nuë en Europe. Vers la fin de
Juillet de l'année 1709. nous
arrivâmes à un Village qui n'est
éloigné que de quatre petites
lieües du Royaume de Corée,
& qui est habité par des Tartar-
es qu'on nomme *Calca-tatze*.
Un de ces Tartares alla cher-
cher sur les montagnes voisines
quatre plantes de *Gin-seng*, qu'il
nous apporta toutes entieres
dans un panier. J'en pris une au
hasard que je dessinai dans tou-
tes ses dimensions le mieux qu'il
me fut possible. Je vous en en-
voïe la figure que j'expliquerai
à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de
la Chine ont fait des Volumes
entiers sur les propriétés de cet-
te plante : ils la font entrer pres-
que dans tous les remedes qu'ils

Missionnaires de la C. de J. 161
donnent aux grands Seigneurs ,
car elle est d'un trop grand prix
pour le commun du Peuple. Ils
prétendent que c'est un reme-
de souverain pour les épuise-
mens causez par des travaux
excessifs de corps ou d'esprit ,
qu'elle dissoud les flegmes, qu'elle
guérit la foiblesse des poul-
mons & la pleuresie , qu'elle ar-
rête les vomissemens , qu'elle
fortifie l'orifice de l'estomac , &
ouvre l'appétit , qu'elle dissipe
les vapeurs , qu'elle remédie à
la respiration foible & précipi-
tée en fortifiant la poitrine ,
qu'elle fortifie les esprits vitaux ,
& produit de la lympe dans
le sang , enfin qu'elle est bonne
pour les vertiges & les ébloüif-
semens , & qu'elle prolonge la
vie aux vieillards.

On ne peut gueres s'imagi-
ner que les Chinois & les Tar-

162 *Lettres de quelques*
tares fissent un si grand cas de
cette racine, si elle ne produi-
soit constamment de bons effets.
Ceux - mêmes qui se portent
bien, en usent souvent pour se
rendre plus robustes. Pour moi
je suis persuadé qu'entre les
mains des Européans qui enten-
dent la Pharmacie, ce seroit
un excellent remede, s'ils en
avoient assez pour en faire les
épreuves nécessaires, pour en
examiner la nature par la voie
de la Chymie, & pour l'appli-
quer dans la quantité convena-
ble, suivant la nature du mal,
auquel elle peut être salutai-
re.

Ce qui est certain, c'est qu'elle
subtilise le sang, qu'elle le met en
mouvement, qu'elle l'échauffe,
qu'elle aide la digestion, & qu'elle
le fortifie d'une maniere sensible.
Après avoir dessiné celle que je

Missionnaires de la C. de J. 163
décrirai dans la suite, je me tastai le poux pour sçavoir en quelle situation il étoit : je pris ensuite la moitié de cette racine toute cruë sans aucune préparation ; & une heure après je me trouvai le poux beaucoup plus plein & plus vif, j'eus de l'appétit, je me sentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fonds sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé de travail, qu'à peine pouvois-jé me tenir à cheval, un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines : j'en pris sur le champ la moitié, &

une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là , & toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche , & sur tout les fibres que je mâchois , produisoient à peu près le même effet.

Nous nous sommes souvent servi de feuilles de *Ginseng* à la place de Thé , ainsi que font les Tartares, & je m'en trouvois si bien, que je préférerois sans difficulté cette feuille à celle du meilleur Thé. La couleur en est aussi agréable , & quand on en a pris deux ou trois fois , on lui trouve une odeur & un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine , il faut la faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir : c'est la pra-

tique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent gueres la cinquième partie d'une once de racine seche. A l'égard de ceux qui sont en fanté, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque legere incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voici de quelle maniere on la prépare: on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demisetier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé; on fait cuire le tout à petit feu; & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jeter un peu de sucre, & la boire sur le champ. On

remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même manière, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voye marquer sur la nouvelle Carte de Tartarie, dont nous enverrons une copie en France, on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvième & le quarante-septième degré de latitude Boréale, & entre le dixième & le vingtième degré de longitude Orientale; en comptant depuis le méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes

& environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montages & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines ou autour des rochers, aux pieds des arbres & au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *Gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marecages, dans le fonds des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forêt, & la consume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t-elle du Soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les

168 *Lettres de quelques*
forests & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-cy.

Les endroits où croît le *Ginseng*, sont tout à fait séparés de la Province de *Quan-tong* appelée *Leaotong* dans nos anciennes Cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de
la

la Province , ou en y rentrant. L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préférablement aux Chinois , avoit donné ordre cette même année 1709. à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Gin-feng* , à condition que chacun d'eux en donneroit à sa Majesté deux onces du meilleur , & que le reste seroit païé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres Chinoises , qui ne lui coûteroient gueres que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux deserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignés de notre route , vinrent les uns

après les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le Commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'Herboristes. Après s'être partagé le terrain selon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de cent s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance: ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit en avançant insensiblement sur un même romb, & de cette maniere ils parcourent durant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré, les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter

chaque troupe pour lui intimier leurs ordres , & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque , comme il arrive assez souvent , ou pour s'être égaré , ou pour avoir été dévoré par les bêtes , on le cherche un jour ou deux , après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes , ni lits , chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four , dont il se doit nourrir tout le temps du voiage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre , se couvrant de branches , ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps en temps quelques piéces de

bœuf ou de gibier qu'ils dévoient, après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année : ils ne laissoient pas malgré ces fatigues d'être robustes, & de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous escortoient, n'étoient gueres mieux traittez, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un si grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoie, & que j'ai dessinée avec le plus d'exactitude qui m'a été possible.

A. représente la racine dans

sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche & un peu raboteuse, comme le font d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde ; sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle est plus blanche à cause du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espèce de noëud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge-foncé, tirant sur la

couleur de Mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtes avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre aussi-bien que de l'horison, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond à peu près parallèle au plan du sol.

Quoique je n'aie dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles *F.* on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sçache point avoir jamais vû de feuilles de cette grandeur si minces & si fines : les fibres en sont très-bien distinguées ; elles ont par dessus quelques petits poils un peu blancs,

La pellicule qui est entre les fibres , s'éleve un peu vers le milieu au dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par dessus , & par dessous d'un verd blanchâtre & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées , & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante , s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie , tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut , dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt-quatre fruits : j'en ay seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle , que j'ai marqués dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit , est fort min-

ce, & tres-unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles , (car il s'en trouve de simples (ils avoient chacun deux noyaux mal polis , de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires , séparez néanmoins l'un de l'autre , quoique posez sur le même plan. * Chaque fruit étoit porté par un filet uni, égal de tous côtez, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une Sphère , ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau

* Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par tout également épais.

resemble aux noyaux ordinaires ; il est dur & renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'est pas rond , & qu'il est un peu applati des deux côtez. S'il est double , il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se cole sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées , dont il reste toujours quelque trace ; com-

me on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* étoit dans sa septième année , & que la racine *H.* étoit dans sa quinzième.

Au regard de la fleur , comme je ne l'ai pas vûë , je ne puis en faire la description : quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point , & que personne n'en avoit jamais vû. Je croirois plutôt qu'elle est si petite & si peu remarquable qu'on n'y fait pas d'attention ; & ce qui me confirme dans cette pensée , c'est que ceux qui cherchent le *Ginseng* , n'ayant en vûë que la racine , méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

. Il y a des plantes qui outre

le bouquet des fruits que j'ai décrits cy-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situez à un pouce, ou à un pouce & demi au dessous du bouquet : & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guères de trouver encore cette plante à quelque pas de-là sur ce même romb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, distingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

H vj

Comme on a eu beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vû pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès-qu'elle est en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine: & ce sentiment me paroît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai

Missionnaires de la C. de J. 181
décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept, & celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ay dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaires petites & fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre *H.* l'emporte sur l'autre. Je ne sçai pourquoi les Chinois l'ont

nommée *Gin-feng*, qui veut dire, *Représentation de l'homme* : je n'en ay point vû qui en approchât tant soit peu, & ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raison *Orhota*, c'est-à-dire, *la premiere des plantes*.

Au reste il n'est pas vrai que cette plante croisse à la Chine, comme le dit le P. Martini fut le témoignage de quelques livres Chinois qui l'ont fait croître dans la Province de Peking sur les montagnes d'*Yong pin fou*. On a pû aisément s'y tromper, parce que c'est là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nétoier en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, & la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase se séchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au Soleil, ou même au feu : mais bien qu'elles

conservent leur vertu , elles n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines sont séchées , il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Je souhaite, mon Révérend Pere, que la description que je viens de faire du *Gin-seng* si estimé dans cet Empire, vous fasse plaisir, & à ceux à qui vous en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la Carte, car nous avons encore le Nord Oüest & l'Oüest à faire. Je vous enverrai le plutôt qu'il me sera possible la Carte de la Province de Péking appelée par le P. Martini *pekeli*, & par les Chinois *Tcheli*, ou bien *Li-*

Missionnaires de la C. de J. 185
pafou. Je me recommande à vos
saints Sacrifices , & suis avec
bien du respect ,

MON REVEREND PERE :

Votre très - humble & très - obéissant
Serviteur en N. S.
JARTOUX Missionnaire de la
Compagnie de J E S U S.





A B R E G É
D'UNE RELATION
ESPAGNOLE

De la Vie & de la Mort du
Pere Cyprien Baraze de la
Compagnie de JESUS, &
Fondateur de la Mission des
Moxes dans le Pérou.

*Imprimée à Lima, par Ordre de
Monseigneur Urbain de Matha
Evêque de la Ville de la Paix.*



ON entend par la Mission
des *Moxes* un assembla-
ge de plusieurs différen-
tes Nations d'Infidèles de l'A-
mérique, à qui on a donné ce

nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces Peuples habitent un Pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte - Croix de la Sierra, on côtoie une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride, & s'étend depuis 10. jusqu'à 15. degré de latitude Méridionale. On en ignore entièrement les limites, & tout ce qu'on en a pu dire jusqu'icy, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guères compter.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée, faute d'issuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux

s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes , par les torrens qui descendent des montagnes, & par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation , fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive: ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies & l'inondation des rivières, en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année. Mais aussi d'autres fois le vent de Sud qui vient du côté des monta-

gnes couvertes de neige , se déchaine avec tant d'impétuosité , & remplit l'air d'un froid si piquant , que ces Peuples presque nuds & d'ailleurs mal nourris , n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons , sur tout lorsqu'il est accompagné des inondations , dont je viens de parler , qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste : ce qui cause une grande mortalité dans tout le Pays.

Les ardeurs d'un climat brulant jointes à l'humidité presque continuelle de la terre , produisent une grande quantité de Serpents , de Vipères , de Fourmis , de Mosquites , de Punaises volantes , & une infinité d'autres Insectes , qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend

le terroir, si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers, qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches ; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le Pays, qu'il y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guères que de la pêche & de quelques racines que le Pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ;

Missionnaires de la C. de J. 191
& quelque chose qu'on leur di-
se pour les détourner de man-
ger ces poissons à demi pourris,
ils répondent froidement que le
feu raccommodera tout

Ils sont pourtant obligez de
se retirer sur les montagnes une
bonne partie de l'année, & d'y
vivre de la chasse. On trouve
sur ces montagnes une infinité
d'Ours, de Léopards, de Tigres,
de Chèvres, de Porcs sauvages, &
quantité d'autres animaux tout
à fait inconnus en Europe. On y
voit aussi différentes espèces de
Singes. La chair de cet animal,
quand elle est boucannée, est
pour les Indiens un mets déli-
cieux.

Ce qu'ils racontent d'un ani-
mal, appelé *Ocorome*, est assez
singulier. Il est de la grandeur
d'un gros chien; son poil est
roux, son museau pointu, ses

dents fort affilées. S'il trouve un Indien défarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son cotps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feüillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger, se relève aussitôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proye. Mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux⁹ hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner

gnér la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police: on n'y voit personne qui commande, ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pays les oblige à se disperser dans diverses Contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par-là très-difficile, & c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes; ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux;

ou qu'ils suspendent entre deux arbres : & là ils dorment exposés aux injures de l'air , aux insultes des bêtes , & aux morsures des Mosquitoes. Néanmoins ils ont coûtume de parer à ces inconveniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échaufe , la fumée éloigne les Mosquitoes , & la lumière écarte au loin les bêtes féroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu , quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne , dès-qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides , il est rare qu'ils y excèdent ; mais ils sçavent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire

une liqueur très-forte, avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique: elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs de ces insensez, & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoi qu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes Médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à toute occasion pour tirer vengeance de leurs Ennemis. Ils ont accoutumé d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils se font la guerre, & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier

Missionnaires de la C. de J. 197
de les guérir: ces Charlatans vont
trouver les malades , récitent sur
eux quelque prière superstitieu-
se , leur promettent de jeûner
pour leur guérison , & de pren-
dre un certain nombre de fois
par jour du tabac en fumée : ou
bien , ce qui est une insigne fa-
veur , ils succent la partie mal
affectée , après quoi ils se reti-
rent , à condition toutefois qu'on
leur paiera libéralement ces sor-
tes de services.

Ce n'est pas que le Pays manque
de remèdes propres à guérir
tous leurs maux : il y en a abon-
damment & de très-efficaces. Les
Missionnaires qui se sont appli-
quez à connoître les simples qui
y croissent , ont composé de l'é-
corce de certains arbres & de
quelques autres herbes , un anti-
dote admirable contre la morsu-
re des Serpens. On trouve pres-

que à chaque pas sur les montagnes, de l'Ebène & du Gayac: on y trouve aussi la Cannelle sauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommés & des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir: sans parler de plusieurs Simples connus en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce appelée Cafcarille, qui a la vertu de guérir toute sorte de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules

Missionnaires de la C. de J. 199
ornemens, dont ils croient se
parer, & qui ne servent qu'à les
rendre beaucoup plus diffor-
mes qu'ils ne le font naturelle-
ment. Les uns se noircissent une
partie du visage, & se barboüil-
lent l'autre d'une couleur qui tire
sur le rouge. D'autres se per-
cent les lèvres & les narines, &
y attachent diverses babioles qui
font un spectacle risible. On en
voit quelques-uns, qui se contien-
tent d'appliquer sur leur poitrine
une plaque de métal. On en voit
d'autres qui se ceignent de plu-
sieurs fils remplis de grains de ver-
re, mêlez avec les dents & des
morceaux de cuir des animaux
qu'ils ont tuez à la chasse. Il y
en a même qui attachent au-
tour d'eux les dents des hom-
mes qu'ils ont égorgé; & plus
ils portent de ces marques de
leur cruauté, plus ils se ren-

dent respectables à leurs Com-
patriotes. Les moins difformes
sont ceux qui se couvrent la tête,
les bras, & les genoux de
diverses plumes d'oiseaux, qu'ils
arrangent avec un certain ordre
qui a son agrément.

L'unique occupation des *Mo-
xes* est d'aller à la chasse & à la
pêche, ou d'ajuster leur arc &
leurs flèches : celle des femmes,
est de préparer la liqueur que
boivent leurs maris, & de pren-
dre soin des enfans. Ils ont la
coûtume barbare d'enterrer les
petits enfans, quand la mere
vient à mourir ; & s'il arrive
qu'elle enfante deux jumeaux,
elle enterre l'un d'eux, alléguant
pour raison que deux enfans ne
peuvent pas se bien nourrir à la
fois.

Toutes ces diverses nations
sont presque toujours en guerre

les unes contre les autres ; leur maniere de combattre est toute tumultuaire ; ils n'ont point de Chef, & ne gardent nulle discipline : du reste une heure ou deux de combat finit toute la campagne ; on reconnoît les vaincus à la fuite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de chose aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les Parens du défunt creusent une fosse , ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur ; & dès lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des Parens de ceux qui s'épousent , & dans quelques présens que fait le mari au pere , ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent ; & c'est une autre coûtume établie parmi eux , que le mari suit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoi qu'ils admettent la polygamie , il est rare qu'ils aient plus d'une femme , leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes , comme un crime énorme , & si quelqu'une s'oublioit de son devoir , elle passe dans leur esprit pour une infâ-

me & une prostituée : souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces Peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le Soleil, la Lune, & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns un prétendu Tigre invisible : quelques autres portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme, qui soit l'objet de leur créance : ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un Esprit, qui s'irrite quelquefois contr'eux, & qui leur envoie les maux dont ils sont affligés

c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrette, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solemnel; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espèce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de Ministres, pour traiter les choses de la Religion. Il y en a qui font de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux Malades. D'autres font comme les Prêtres destinés à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de

viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils aient été bleffez par un Tigre , & qu'ils se soient échapez de ses griffes ; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectez & favorizez du Tigre invisible , qui les a protégéz contre les efforts du Tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé longtemps cette Fonction , on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes , il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur , & que leur abstinence se produise au dehors par un visage have & exténué ; alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc , qu'on leur répand dans les yeux ; ce

qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës : & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moïen leur vûë s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue , *Celui qui a les yeux clairs.*

A certains temps de l'année, & sur tout vers la nouvelle Lune , ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu éloignée de la Bourgade. Dès le point du jour , tout le Peuple marche vers cet endroit en silence ; mais quand il est arrivé au terme , il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeûne , &

dans ces cris confus ; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases , où l'on verse la Liqueur enivrante , qui a été préparée pour la solennité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux ; & après en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple , qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser : Un d'eux entonne la chanson , & tous formant un grand cercle , se mettent à traîner les

pieds en cadence , & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indérens : car c'est en quoy consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux , à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire , comme je l'ay déjà dit , par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos Ames: mais cette lumiere est si fort obscurcie par les épais ténèbres dans lesquelles ils vivent , qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre , ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guères en peine de ce

Missionnaires de la C. de J. 209
qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à juger qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du Démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Évangile, & rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vûë de les conquérir au Royaume de J E S U S-CHRIST, que les premiers Missionnaires Jésuites établirent une Eglise à Sainte Croix de la Sierra; afin qu'étant à la porte de ces terres infidelles, ils pussent mettre à profit la première occasion

qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au Pere Cyprien Baraze ; & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Gastillo qui demouroit à Sainte-Croix de la Sierra , s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens , avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manieres prévenantes gagnerent les Principaux de la Nation , qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joye , il partit aussi tôt pour Lima , afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à JESUS-CHRIST.

Il y avoit long-tems que le Pere Baraze pressoit ses Supé-

rieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses desirs s'enflammerent encore , quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi , & Jacques-Louis de Sanvitores , qui , après s'être consumez de travaux , l'un dans le Chili , & l'autre dans les Isles-Marianes , avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les véritez de la Foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'Infidèles. Le Pere Baraze renouvela donc ses instances , & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussi-tôt en chemin pour Sainte Croix de la Sierra avec le F. del Castillo : à peine y furent-ils arrivez , qu'ils s'embarquerent sur la rivière de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils

du Pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils aborderent au Pays des *Moxes*. La douceur & la modestie de l'Homme Apostolique, & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens d'hameçons, d'éguilles, de grains de verre, & d'autres choses de cette nature, les accoûtumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes accompagnées de pluyes presque continuelles & de froids piquans; soit de la difficulté qu'il eut à appren-

dre la langue ; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprète, il avoit affaire à des Peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe ; soit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des Pays marécageux & inondez, tantôt dans des terres brûlantes ; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des Barbares, qui le recevoient l'arc & les flèches en main, & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage ; tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le Pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement

d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte Croix de la Sierra , où en effet il ne fut pas long-tems sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'Esprit : il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser , car il falloit en faire des Hommes , avant que d'en faire des Chrétiens ; c'est dans cette vûë que dès les premiers jours de sa convalescence , il se fit apporter des outils de tisserand , & apprit à faire de la toile , afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens , & de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le Baptême ; car ces Infidèles ont coûtume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il goûta à Sainte-

Croix de la Sierra , ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'étant persuadé que le tems étoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà & là dans le Pays, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes*: leurs coûtumes sont aussi les mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement: ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'étant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue: en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre, & pour commencer ses instructions, mais la

maniere indigne dont ils reçurent les paroles de Salut qu'il leur annonçoit, le forcerent d'abandonner une Nation si corrompue. Il obtint de ses Supérieurs la permission qu'il leur demanda, de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaison des *Chiriguanes*, lui paroissent bien moins éloignés du Royaume de Dieu.

En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant, & peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblerent au nombre de six cens, pour vivre sous la conduite du Missionnaire, qui eut la consolation après huit ans & six mois de travaux de voir une Chrétienté fervente formée par ses soins.

Comme

Comme il leur conféra le Bap-tême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle Mission sous la protection de la Mere de Dieu : & on l'a appelée depuis ce tems-là la Mission de Notre-Dame de Lorrette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille Néophytes, lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de Missionnaires. Ce surcroît d'Ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le saint Homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres Idolâtres. Il leur abandonna aussi-tôt le soin

de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il pût annoncer JESUS-CHRIST. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les Habitans ne sont guères capables des sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'étenduë du Pays, & divisez en une infinité de Cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable : ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du P. Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultez. S'étant logé chez un de ces Indiens, delà il parcourut toutes les Cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans

l'esprit de ces Peuples par ses manières douces & honnêtes , & il leur fit goûter insensiblement les Maximes de la Religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'assuyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens, & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des Mosquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voyes du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie , fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces Peuples. Quand ils étoient malades , c'étoit lui qui préparoit leurs médecines , qui lavoit & pansoit leurs playes , qui nettoyoit leurs Cabanes , & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnaissance les porterent bientôt à entrer dans toutes ses vûës ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant rassemblez jusqu'au nombre de plus de deux mille , ils formerent une grande Bourgade , à laquelle on donna le nom de la sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa

tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du Baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coutumes, & s'assujettirent volontiers aux loix les plus austères de la Religion : leur dévotion éclatoit sur tout dans ce saint tems, auquel on célèbre le Mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guères retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fidèles, & les pénitences extraordinai-

res qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice redoutable de nos Autels ; & ce qu'il y eut d'admirable, vû leur grossiereté, c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entr'eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de JÉSUS-CHRIST, le Missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nez, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui

Missionnaires de la C. de J. 223.
étoient le plus en réputation
de sagesse & de valeur, & il en
fit des Capitaines, des Chefs
de Famille, des Consuls, &
d'autres Ministres de la justice
pour gouverner le reste du Peuple.
On vit alors ces hommes,
qui auparavant ne souffroient
aucune domination, obéir volontiers
à de nouvelles Puissances,
& se soumettre sans peine
aux plus sévères châtimens,
dont leurs fautes étoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas là. Comme les Arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des Laboureurs, des Charpentiers, des Tisserans, & d'autres Ouvriers de cette

224. *Lettres de quelques*
nature, dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint Homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du Pays obligeant les Néophytes à s'absenter de temps en temps de la Peuplade, pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdisent peu à peu les sentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus il fit réflexion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, & que plusieurs d'entr'eux succomberoient sous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout

Missionnaires de la C. de J. 225
aliment que d'insipides racines.
Dans cette vûë il songea à peupler le Pays de Taureaux & de Vaches , qui font les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin , & par des chemins difficiles. Les difficultez ne l'arrêterent point : plein de confiance dans le Seigneur , il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux , il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire , il grimpe les montagnes , il traverse les rivières , poursuivant touÿours devant soi ce nombreux troupeau , qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plûpart des Indiens de sa suite , à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter , il conti-

nua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la bouë jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chere Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le Pays plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrétiennes.

Après avoir pourvû aux besoins de ses chers Néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever

un Temple à JESUS-CHRIST , car il souffroit avec peine que les saints Mystères se célébrafent dans une pauvre Cabane , qui n'avoit d'Eglise que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet , il falloit qu'il mît la main à l'œuvre , & qu'il apprît lui-même à ses Indiens , la maniere de construire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs , il ordonna aux uns de couper du bois , il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique ; il fit faire du ciment à d'autres ; enfin après quelques mois de travail , il eut la consolation de voir son ouvrage achevé.

Quelques années après , l'Eglise n'étant pas assez vaste , pour contenir la multitude des Fidèles , il en bâtit une autre beaucoup plus grande & plus

belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solemnité : il y eut un grand concours de Chrétiens & d'Idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste, qu'édifiez de la pieté d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire bap-

tifa en leur présence.

« Ces Deux grandes Peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un Peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin le septième il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des Peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de tems, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagèrent sans peine à quitter

le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieuës de là, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-tems sans découvrir encore un Peuple nouveau. Après quelques journées de marche : il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs flèches ; ils se préparoient déjà à tirer sur lui, & sur les Néophytes qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque tems parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance

d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, & par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes ; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames, dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces Barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres , se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait , si le Missionnaire ne les eût arrêté en leur représentant , qu'encore que ces hommes méritassent d'expié par leur mort tant de cruautéz qu'ils exerçoient sans cesse , la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme , ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient , à mesure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumiere de l'Evangile ; & qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits , que de les

Missionnaires de la C. de J. 233
aigrir par des châtimens. Se tournant ensuite du côté de ces Barbares, il les combla de caresses : & eux par reconnoissance le conduisirent dans leurs Peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures*, & des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des Peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûë, qu'ils oublièrent leurs promesses, & reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur Pays, il vit

234 *Lettres de quelques*
entre leurs mains sept jeunes
Indiens qu'ils étoient prêts d'é-
gorger pour se repaître de leur
chair. Le saint homme les con-
jura avec larmes de s'abstenir
d'une action si barbare, & eux
de leur côté engagèrent leur
parole de manière, à ne laisser
aucun doute qu'ils ne la gardas-
sent. Mais il fut bien surpris à
son retour de voir la terre jon-
chée des ossemens de quatre de
ces malheureux qu'ils avoient
déjà dévorer.

Saisi de douleur à ce specta-
cle, il prit les trois qui restoi-
ent, & les emmena avec lui à son
Eglise de la Trinité, où après
avoir été instruits des vérités
de la Foi, ils reçurent le Bap-
tême. Quelques temps après ces
nouveaux Fidèles allerent visi-
ter des Peuples si cruels, & met-
tant en œuvre tout ce qu'un zèle

Missionnaires de la C. de J. 235
ardent leur inspiroit pour les
convertir, ils les engagerent peu
à peu à venir fixer leur demeure
parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'é-
tendoit de plus en plus par la
découverte de tant de Peuples
différens qui se soumettoient au
joug de la Foi, on songeoit à
faire venir un plus grand nom-
bre d'Ouvriers Evangéliques.
L'éloignement de *Lima* & des
autres Villes Espagnoles étoit un
grand obstacle à ce dessein. Les
Missionnaires avoient souvent
conféré ensemble sur les moyens
de faciliter la communication si
nécessaire entre ces terres Idolâ-
tres, & les Villes du Pérou. Ils
désespéroient d'y réussir, lors-
que le P. Cyprien s'offrit de ten-
ter une entreprise qui paroïssoit
impossible.

Il avoit ouï dire qu'en tra-

versant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Espagnols commandée par Dom Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, & les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir

cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient praticables que des bêtes farouches, & que d'épaisses forêts, & des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transfroid de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année

suivante, & ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hazard un bois épais, & arriva sur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plutôt achevé sa priere, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au Collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement & de mortification que donna le Missionnaire. Il se voyoit près d'une des Maisons de sa Compagnie : il étoit naturel qu'il alla réparer sous un Ciel plus doux , des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, sur-tout n'ayant point d'ordre contraire de ses Supérieurs : mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice , & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines , se dérochant par-là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers Néophytes , loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer , & dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin ; il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures* , qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces Peuples étoient autrefois mêlez parmi les *Moxes* , avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entr'eux , furent une semence de guerres continuelles , qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer , pour aller habiter une autre contrée à quarante lieuës environ de distance , vers une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent

rent leur origine , à la réserve qu'ils ont moins de courage , & qu'ayant le corps bien plus souple & plus déste , ils ne se défendent guéres de ceux qui les attaquent , que par la virtesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc visiter ces Infidèles : il les trouva si dociles , qu'après quelques entretiens , ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur feroient envoie , & d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du Pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueuses : qu'à certain temps de l'année elles

recevoient des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naïssotent ; qu'elles avoient grand soïn d'élever les filles , & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante , & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien , fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des Ruës & des Places d'armes , où leurs Soldats font l'exercice : Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade , qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Pays : ils dressent des espèces de trapes dans les grands chemins , qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats , ils se

servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hôtes : une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres arbres d'Europe y croïtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce Pays, & parcourut un grand nombre de Bourgades ; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence, & qui paroissoient goûter la Loy nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation, mais sa joie fut bien-tôt troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de fraïeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coûtumes du Pays, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens

Missionnaires de la C. de J. 245
armez présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loy sainte qu'il prêchoit; & ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armés de haches, d'arcs & de flèches: ils le menacerent de loin, & le chargerent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches, qui furent d'abord sans effet, à cause de la trop grande distance. Mais ils hâtèrent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantez s'enfui-

rent hors de la portée des flèches , & les *Baures* aiant atteint le saint homme , se jetterent sur lui avec fureur , & le percerent de plusieurs coups , tandis qu'il invoquoit les saints Noms de JESUS & de MARIE , & qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une maniere si cruelle. Enfin un de ces Barbares lui arrachant la Croix qu'il tenoit en main , lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze le 16 de Septembre de l'année 1702. qui étoit la soixante-unième de son âge , après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célé-

bre celle des SS. Corneille & Cyprien. Il étoit convenable que portant le nom d'un de ces saints Martyrs , & s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie , il fut récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu , & son zèle ardent pour le salut des ames , ne lui faisoient trouver rien d'impossible. Sa mortification alloit jusqu'à l'excez. Outre les disciplines sanglantes , & un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel. Il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays : c'étoit beaucoup , lorsqu'il y ajoûtoit

quelque morceau de Singe enfumé, que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures : quand une fois il eut bâti son Eglise, il le prenoit toujours assis au pied de l'Autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes, ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant.

Les Missionnaires ont coûtume, quand ils navigent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu, que le Soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la Zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sçait combien la persécution

tion des Mosquites est insupportable : il y en a quelquefois dans ces Terres , une quantité si prodigieuse , que l'air en est obscurci comme d'une nuë épaisse : le P. Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même , l'avoient rendu comme insensible aux injures & aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fol & d'insensé. Le Serviteur de Dieu ne leur repondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des Missionnaires : ils se crurent obligez de l'avertir , que des Chrêtiens qui respectoient si peu son caractère , étoient pu-

nissables ; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance , & que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées : il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sçauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité, qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces Peuples : & que l'amour des croix & des humiliations étant l'esprit de l'Évangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette Philosophie toute divine.

C'étoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire. Malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour & de la

Missionnaires de la C. de J. . 251
nuit en prieres : la pieté avec laquelle il célébroit le saint Sacrifice de la Messe en donnoit à tous les assistans ; les tendres sentimens de sa dévotion envers la Mere de Dieu , en inspiroient de semblables à ses Néophytes : il avoit composé plusieurs Cantiques en son honneur , que ces peuples chantoient continuellement : on n'entendoit gueres autre chose dans les chemins & dans les places publiques. Leur pieté envers cette Mere des miséricordes est si bien établie , qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacremens , toutes les fois qu'on célèbre quelqu'une de ses Fêtes.

Tant de vertus de l'homme Apostolique furent récompensées , non-seulement par une mort précieuse ; mais encore par la consolation que Dieu lui

donna de voir une Chrétienté nombreuse & florissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille Idolâtres ; il avoit trouvé des hommes dépourvûs de tout sentiment d'humanité, & plus féroces que les bêtes mêmes ; & il laissoit un grand peuple civilisé, & rempli des plus hauts sentimens de pieté & de Religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un Compagnon ; & il laissoit après lui plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus & de son zèle. Plaise au Seigneur donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie & les vertus du P. Cyprien Baraze, & qui à son exemple, agrandissent le Royaume de J. C. parmi tant de Nations infidelles.



L E T T R E

D U P E R E

ESTIENNE LE GAC,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Charles Porée de la même Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10. Janvier 1769.



M O N R E V E R E N D P E R E ,

La Paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrez dans le Royaume de

Carnate ; & que nous y avons formé une Mission sur le plan de celle que les Jésuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en sont à peu près semblables : nous y éprouvons aussi les mêmes difficultez qu'ils eurent à y surmonter , & peut-être encore de plus grandes. Tout recemment il nous a fallu essuier un des plus violens orages qui se soit encore élevé contre cette Mission naissante. Les *Dasseris* qui font une profession particuliere d'honorer *Vichnou* * , faisoient depuis longtemps sous main de vains efforts pour arrêter le progres de l'Evangile. Mais voiant que leurs trames secrettes devenoient inutiles , ils resolurent enfin d'éclater , se fiant sur leur grand nombre , & sur la facilité du

* Divinité des Indiens.

Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision , lorsque les Chrétiens sortoient de l'Eglise , que notre cour se trouva tout à coup remplie de monde. Un grand nombre de *Dasseris* s'y étoient rassemblez avec quelques soldats du Palais , & plusieurs personnes de toutes sortes de Castes que la curiosité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux - cy demanderent à parler au Missionnaire. Le P. de la Fontaine parut aussi-tôt en leur présence avec cet air affable qui lui est si naturel , & faisant tomber le discours sur la grandeur de Dieu , il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoître & de le servir. Ceux que la passion n'avoit pas encore prévenus , té-

moignerent être contents de cet entretien, & y applaudirent; mais pour ceux qui étoient envoieés de la part des * *Gouroux Vichnou-vistes*, ils éleverent leurs voix, & nous menacerent de venger bien-tôt d'une maniere éclatante les Divinitez de leur Pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le Missionnaire répondit avec douceur, qu'il enseignoit la vérité à tout le monde, & qu'il n'y avoit que ceux qui embrasseroient cette vérité, qui pussent esperer d'arriver un jour à la gloire, à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainsi se termina cette Assemblée. La rage étoit peinte sur le visage de la plupart: & ils ne nous menaçoient de rien moins

* Prêtres de la fausse Divinité des Indiens, appellée, *Vichnou*.

Missionnaires de la C. de J. 257
que de nous chasser du Pays, & de détruire nos Eglises. C'étoit la résolution que les Prêtres Gentils avoient prise à *Chillacatta*, petite Ville éloignée d'ici d'environ trois lieues. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélés Disciples, dont un grand nombre avoit déjà reçu le Baptême. Leurs revenus diminueoient à mesure que diminueoit le nombre des adorateurs de *Vichnou*, & cela encore plus que le zèle pour le culte de leurs fausses Divinités, les animoit contre notre sainte Religion.

Le lendemain second jour de Janvier, nous apprîmes dès le matin que les *Dasseris* s'attroupoient en grand nombre dans les Places de la Ville : les cris menaçans que pouffoient ces seditieux, le bruit de leurs tam-

258 *Lettres de quelques*
bours & de leurs trompettes ,
dont l'air retentissoit de toutes
parts , obligerent le Prince à
nous envoyer deux Brames pour
nous donner avis de cette émeu-
te, & nous fommer de sortir au
plûtôt de la Ville, sans quoi il
lui seroit impossible d'appaïser
une populace soulevée unique-
ment contre nous. Le P. de la
Fontaine répondit , qu'il res-
pectoit les moindres volontez
du Prince ; mais qu'il le croioit
trop équitable pour ne lui pas
rendre la justice qui lui étoit
due.

A ce moment-là même les
Dasseris suivis d'une foule in-
croïable de Peuples vinrent as-
saillir notre Eglise. La cour &
une grande place qui est vis-à-
vis ne pouvant en contenir la
multitude, plusieurs grimperent
sur les murailles & sur les mai-

Missionnaires de la C. de J. 259
fons voisins pour être témoins de ce qui devoit arriver. Les *Dassaris* armez crioient de toutes leurs forces, que si nous refusions de sortir du Pays, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomissoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à notre perte, & parmi tant de personnes il n'y en avoit pas une qui nous portât compassion, ou qui prît nos interêts. Nous aurions certainement été sacrifiéz à la fureur des *Dassaris*, si le beau-pere du Prince qui tient après lui le premier rang dans le Royaume, & qui a la direction de la police, n'eût envoié des soldats pour contenir ces furieux, & s'opposer au désordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit, ils se retirèrent en corps

dans la forteresse, & là pour intimider le Prince, ils se présentèrent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassoit au plutôt de la Ville. Les esprits étoient si fort aigris, que dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la Ville & de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particulière de Dieu sur nous : car bien que le soulèvement fût général, que le beau-père du Prince fût du nombre des *Dasseris*, & que le Prince lui-même fût attaché au culte de ses fausses Divinités jusqu'à la superstition; cependant les ordres se donnoient, & on veilloit à notre sûreté de la même manière, que si nous avions eu quelque puissant intercesseur dans cette

Cour.

Ce n'est pas qu'on quittât le dessein de nous chasser de la Ville : car nous reçûmes coup sur coup plusieurs avis du Prince qui nous conseilloit d'en fortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fût appaisée, parce qu'il n'étoit plus le maître d'une populace revoltée qui avoit conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le Prince de cette attention ; mais nous ne crûmes pas devoir déferer à ces conseils : notre sortie eût entraîné la perte de cette Chrétienté naissante, & nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs si nous eussions une fois quitté notre Eglise, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, & on eût pris de là occasion de nous chasser pareillement de cel-

262 *Lettres de quelques*
le que nous avons à *Devanda-*
pallé.

Ces considérations & beaucoup d'autres nous déterminèrent à souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on nous proposoit. Ainsi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du prince, que le Dieu que nous servions sçauroit bien nous protéger contre les ennemis de son Culte, s'il jugeoit que sa gloire y fût intéressée; que s'il permettoit que nous succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous étions prêts de répandre notre sang pour la défense de sa cause; qu'enfin nous étions dans la résolution de n'abandonner notre Eglise qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, & nous nous at-

Missionnaires de la C. de J. 263
tendions à tout moment ou à être livré entre les mains des *Dasseries*, ou à être chassé honteusement & par force de la Ville. Mais Dieu prit notre défense d'une manière visible, en nous suscitant des intercesseurs, qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on scût dans la Ville, que les *Dasseries* se rassembloient de nouveau, un grand nombre des principaux Marchands, des Capitaines des troupes, & d'autres personnes considérables vinrent à notre Eglise. La seule curiosité de nous voir les y avoit d'abord attirés; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le P. de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnerent parole de s'employer en notre faveur.

Dès lors il se fit dans les esprits un changement si grand à notre égard , qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la Divine Providence. On nous porta compassion , on cessa même de nous inquieter ; mais ce qui nous fut infiniment sensible ; c'est que nos ennemis tournerent toute leur haine contre nos Chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la vérité : au milieu de ce déchaînement universel , ce qui souûtenoit notre courage & nous remplissoit de consolation , c'étoit la ferveur des Néophytes , & le desir qu'ils faisoient paroître de souffrir quelque chose pour JESUS-CHRIST. Tous les Chrétiens , sans en excepter un seul , ne parloient que de répandre leur sang , s'il en étoit besoin , en témoignage de leur foi ; ils se trouvoient dans ces
assem.

Assommoires de la C. de J. 265
assemblées tumultueuses, & ne
rougissoient pas de donner des
marques publiques de la Reli-
gion qu'ils professoient. Ils se
rétiroient le soir dans leurs mai-
sons, où la meilleure partie de la
nuit se passoit en prières ; & ils
demandoient sans cesse à Dieu
les uns pour les autres, la force
de résisteraux épreuves auquel-
les ils alloient se voir exposez.

Les Prêtres Gentils firent pu-
blier dans toute la Ville une dé-
fense de donner du feu ou de
laisser puiser de l'eau à ceux qui
viendroient à l'Eglise : & par-là
les Chrétiens étoient chassez de
leurs *Castes*, ils ne pouvoient plus
avoir de communication avec
leurs parens, ni avec ceux qui
exercent les professions les plus
nécessaires à la vie. Enfin par
cette espece d'excommunica-
tion ils étoient déclarez infâmes

X. Rec.

M

& obligez de sortir de la Ville. Rien ne nous affligea plus sensiblement que cette nouvelle, à cause des suites funestes qu'elle ne peut guères manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défense, une Chrétienne qui venoit à l'Eglise pour assister à la prière du soir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, & où il n'y a presque point d'eau. D'autres Chrétiennes qui la suivoient de près, accoururent aux saints noms de JESUS & de MARIE qu'elle invoquoit, & demanderent du secours au voisinage; mais on fut bien surpris quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avoit jettée, sans avoir reçu la moindre incommodité de sa chute. Les Gentils

Missionnaires de la C. de J. 267
même qui en furent témoins s'écrierent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoioient leurs Disciples partoutes les maisons, pour jeter l'épouvante parmi les Chrétiens. Plusieurs ont déjà été chassés de chez leurs parens, & demeurent inébranlables dans leur foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage & la force dont ils ont besoin pour persévérer; car au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

ETIENNE LE GAC Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

M ij



LETTRE

DU PERE.

GABRIEL MAREST ;
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere de Lamberville de la
même Compagnie, Procureur
des Missions de Canada.*



MON REVEREND PERE.

La paix de N. S.

Il est un peu tard pour me demander des nouvelles de la Baye d'Udson. J'étois bien plus en

état de vous en dire quand je repassai en France, en retournant des Prisons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous envoyer un Extrait du petit Journal que j'écrivis en ce tems-là, & dont j'ai conservé une Copie. Il commence par notre départ de Quebec, & finit par le retour des deux Vaisseaux quinous portèrent à cette Baye. Trouvez bon néanmoins, qu'au-paravant je vous fasse part de ce que j'avois appris à Quebec, soit par rapport aux deux Jésuites, qui avoient fait avant moi le même voyage: soit touchant la premiere découverte de la Baye d'Udson.

Il y a déjà plus de deux siècles, que les Navigateurs de différentes Nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine & au Japon par le Nord,

fans qu'aucun d'eux y ait pû réüſſir, Dieu y ayant mis un obſtacle invincible, par les montagnes de glace qu'on trouve dans ces Mers. C'étoit dans le même deſſein qu'en 1611. le fameux Udfon Anglois, pénétra 500. lieues & davantage plus avant que les autres, par la grande Baye qui porte aujourd'hui ſon nom, & dans laquelle il paſſa l'hyver. Il vouloit continuer ſa route au printemps de l'année ſuivante: mais les vivres commençant à lui manquer, & les maladies ayant affoibli ſon équipage, il ſe vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une ſeconde tentative: & il avança en 1614. juſqu'au 82. degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à ſ'en retirer, que depuis ce tems-là, ni lui, ni aucun autre, n'ont

Missionnaires de la C. de J. 271
plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des voyages & des découvertes de leurs Compatriotes, ont fait depuis un établissement à la Baye d'Udson, & y ont commencé le commerce de Pelleteries, avec plusieurs Indiens Septentrionaux, qui pendant le grand Été viennent dans leurs Pirogues sur les Rivières qui se déchargent dans cette Baye. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maisons, pour y passer l'hyver, & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les Pelleteries, que les Sauvages apportent à cette Baye, sont très belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutez par l'intempérie de l'air, ni par la ri-

gneur du climat. Les François du Canada voulurent s'y établir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la nouvelle France, ils avoient droit d'y négocier par le 51. degré, & même plus haut.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux Nations; chacun bâtit des Forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes les uns des autres. Les fréquentes maladies & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligèrent les François à ne la point entreprendre, sans avoir avec eux un Aumônier. C'est en cette qualité, que le P. Dalmas natif de Tours, s'embarqua pour la Baye d'Udson. Y étant arrivé, il s'offrit à rester dans le Fort, tant pour y

fervir les François qu'on y laissoit en garnison, que pour avoir occasion d'apprendre la Langue des Sauvages, qui y apportent leurs Pelleteries pendant l'Eté, & pour pouvoir ensuite leur aller annoncer l'Evangile. Le Vaifseau qui devoit leur apporter des vivres l'année suivante, ayant toujours été repouffé par la violence des vents contraires, ceux qui étoient restez dans le Fort, périrent pour la plûpart de faim ou de maladies; ils étoient réduits à huit seulement: cinq desquels s'étant détachez, pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laisserent dans le Fort le P. Dalmas, le Chirurgien & un Taillandier.

Etant de retour quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver ni le Pere, ni le Chirurgien. Ils de-

manderent au Taillandier ce qu'ils étoient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir de ce misérable, & à le mettre aux fers. Se voyant arrêté, & pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'étant mal depuis longtemps avec le Chirurgien, il l'avoit assassiné un matin, & qu'il avoit traîné son corps dans la rivière, où il l'avoit jetté par un trou qu'il avoit fait à la glace : qu'ensuite étant retourné au Fort, il y trouva le Pere dans la Chapelle qui se préparoit à dire la Messe. Ce malheureux demanda à lui parler, mais le Pere le remit après la Messe, qu'il lui servit à son ordinaire.

La Messe étant dite, il lui dé-

couvrit tout ce qui étoit arrivé , lui témoignant le désespoir où il étoit , & la crainte qu'il avoit que les autres étant de retour ne le missent à mort. Ce n'est pas ce que vous avez le plus à craindre , lui répondit le Pere : nous sommes un trop petit nombre , & on a trop besoin de vos services , pour qu'on veuille vous perdre. Si on vouloit le faire , je vous promets de m'y opposer autant que je pourrai. Mais je vous exhorte à reconnoître devant Dieu l'énormité de votre crime , à lui demander pardon , & à en faire pénitence. Ayez soin d'appaiser la colere de Dieu , pour moi j'aurai soin d'appaiser celle des hommes.

Le Pere lui ajoûta , que s'il fouhaitoit , il iroit au devant de ceux qui étoient allez chasser ,

qu'il tâcheroit de les adoucir, & de leur faire promettre qu'ils ne le maltraiteroient point à leur arrivée. Le Taillandier accepta cette offre, parut se calmer, & le Pere partit. Mais à peine étoit-il sorti du Fort, que ce malheureux se sentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, & se mît en tête que le Pere le trompoit, & qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre lui.

Dans cette pensée il prit sa hache & son fusil pour courir après le Pere. L'ayant apperçû le long de la Riviere, il lui cria de l'attendre, ce que fit le Missionnaire. Si-tôt qu'il l'eut atteint, il lui reprocha qu'il étoit un traître, & qu'il le trompoit: & en même tems lui donna un coup de son fusil, qui le blessa. Pour se soustraire à la fureur de ce misérable

le Pere se jetta sur une grand glace qui flottoit sur l'eau. Le Tail-landier y falta après lui, & l'assomma de deux coups de hache qu'il lui déchargea sur la tête : & après avoir jetté son corps sous la glace même sur laquelle le Pere s'étoit réfugié, il revint au Fort, où les cinq autres arriverent bientôt après. Voilà ce que ce malheureux avoïa lui-même pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit résolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers Vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer : mais avant qu'il pût venir du secours, les Anglois attaquèrent le Fort. Ceux qui le gardoient, avoient eu la précaution de tenir chargez tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils. Et par-là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis,

lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu qui leur tua & leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le Fort. C'est pourquoi ils s'en retournerent ; mais dans la résolution de revenir bien-tôt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet, & se préparèrent à attaquer la Place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister, se sauverent la nuit par une embrasure de canon, & gagnerent les bois, ayant laissé le Taillandier seul & lié comme il étoit. On n'a point sçû ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du Fort, trois moururent en chemin ; & deux seulement arriverent après bien des fatigues à Mont-Real. C'est d'eux

Missionnaires de la C. de J. 279
qu'on a appris tout ce que je viens
de raconter.

L'accident arrivé au P. Dalmas, n'empêcha pas le Pere Sylvie de retourner quelque tems après à la Baye d'Udson, pour y servir aussi d'Aumônier; mais en même tems à dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prêcher l'Evangile aux Sauvages les plus Septentrionaux, qui jusqu'ici ont été sans instruction. Ce Pere y fut tellement incommodé, qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Quebec, où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette Baye. Je fus destiné à la même fonction dès que j'arrivai en Canada : & je ne vous dissimulerai pas que ce fut contre mon inclination. Mon dessein en partant de France étoit de me consacrer le plû-

tôt que je pourrois au service des Sauvages : & je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville , un des plus braves Capitaines que nous ayons eu dans la Nouvelle France , avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la Baye d'Udson. On avoit pour cela équipé deux Vaisseaux de guerre , le *Poli* qu'il devoit monter , & la *Salamandre* commandée par M. de Serigni. Il demanda à notre Pere Superieur un Missionnaire , qui pût servir d'Aumônier aux deux Vaisseaux. Le Pere Superieur jetta les yeux sur moi , apparemment parce qu'étant nouvellement arrivé , & ne sçachant encore aucune langue Sauvage , j'étois le moins nécessaire en Canada.

Nous nous embarquâmes

Missionnaires de la C. de J. 281
donc le 10. d'Août 1694. &
nous allâmes mouïller vers le
minuit proche la traverse du
Cap *Tourmente*. * Nous le dou-
blâmes le 11. sur les sept à huit
heures du matin. Nous ne fîmes
gueres de chemin le reste du
jour, ni les trois jours suivans,
parce que le vent nous étoit
contraire. Je profitai de ce loisir
pour engager une bonne partie
de notre équipage à bien célé-
brer la Fête de la sainte Vierge.
Le 14. je distribuai dans le *Poli*,
les Images de Notre-Dame que
m'avoit donné à Quebec Mada-
me de Champigni, Intendante
du Canada, & je passai tout le
soir & le lendemain matin à en-
tendre les Confessions : plusieurs

* Ce Cap n'est éloigné que de huit lieuës
de Quebec. Il s'appelle *Tourmente*, parce
que pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y
paroît agitée comme en pleine Mer.

firent leurs dévotions le jour de la Fête. Comme je finissois la Messe, le vent changea, & on appareilla aussi-tôt. Le 20. le vent ayant tout-à-fait calmé, je passai du *Poli* à la *Salamandre*, pour voir M. de Serigni, & pour dire la Messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, & plusieurs profiterent de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 21. nous dépassâmes *Belle-Isle*. Cette Isle qui paroît de figure ronde, est par la hauteur de 52. degrés à 220. lieuës de Quebec, au milieu d'un détroit que forme l'Isle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Laborador*. Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flotent dans la Mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroïssent de loin comme des

Missionnaires de la C. de J. 283
montagnes de Cristal, & quelques unes comme des rochers hérissés de pointes.

Le 29. nous eûmes le matin un grand calme, & l'après midi un vent contraire & violent, qui continua le 24. & le 25. Les deux jours suivans un grand calme qui nous étoit aussi préjudiciable que le vent contraire. La saison étoit avancée, nous allions dans un Pays, où l'hyver vient avant l'Automne; nous n'étions que par la hauteur de 56. degrés: il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire par une Mer dangereuse à cause des grands bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu desquels il falloit se faire un passage jusques par les 63. degrés.

Le 28. sur les huit heures du soir, il s'éleva un petit vent ali-sé, qui nous prenant en poupe,

nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31. le vent se changea un peu, sans cesser néanmoins de nous être favorable; mais il nous amenoit une grosse brume, qui nous empêchoit de voir les terres dont nous estimions n'être pas éloignées, & dont nous étions en effet assez proches. Sur le midi, le temps s'éclaircit, & nous vîmes à l'aïse la côte bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme pains de sucre, parce qu'ils en ont la figure; ils étoient encore tout couverts de neige. Sur le soir nous reconnûmes l'entrée du détroit, qu'il faut passer pour aller à la *Baye d'Udson*.

Ce détroit qu'on appelle le *Canal* ou le *Détroit du Nord*, est très-difficile à cause des glaces

qui viennent continuellement des Pays froids, & qui se déchargent dans la pleine Mer par ce Canal. Les terres du Déroit courent ordinairement *Oüest-Nor-Oüest*, & *Est-Sud-Est*. Il y a au commencement & à la fin du Déroit, des Isles situées du côté du *Sud*. Les Isles qu'on trouve à l'entrée du Déroit, du côté d'Europe, s'appellent les Isles *Boutons*: elles sont vers le 60. degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du même Déroit, se nomment, les *Isles Dignes*: elles sont vers le 63. degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au milieu du Déroit, lequel a 135. lieuës de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieuës; mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de tems en tems de grandes Bayes, sur

tout après les Isles *Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la Baye d'Udson; mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort longtemps à passer le détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entré à quatre heures du matin le premier Septembre, & nous en sortîmes le 5. aussi le matin avec un vent qui n'étoit pas trop favorable, & qui s'augmenta beaucoup le sixième. Le 7. le tems se calma, & donna à plus de cinquante personnes, la facilité de faire leurs dévotions le lendemain; fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8. le 9. & le 10. ce qui causa beaucoup de tristesse & d'inquiétude à tout

l'Equipage. J'exhortai nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la Patrone du Pays, & que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçûe avec joye : & nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin & soir, des prieres publiques en l'honneur de la Sainte. Dès la nuit suivante le vent devint favorable.

Le 12. nous découvrîmes la *Terre du Nord*; mais au dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligez de jeter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup, le froid s'augmentoit, & nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens

me vinrent proposer de faire un Vœu à sainte Anne, & de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le Pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même tems de travailler à leur sanctification, puisque c'étoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ses vœux agréables à Dieu. La plûpart profiterent de mon avis, & s'approcherent des Sacrements. Le lendemain les Matelots voulurent imiter les Canadiens, & faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville & les autres Officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui étoit celle du 21. au 22. Septembre, Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24. sur les six heures du
soir,

Missionnaires de la C. de J. 289
soir, nous entrâmes dans la Riviere *Bourbon*. La joye fut grande dans tout l'équipage. C'étoit un Vendredi, nous chantâmes l'Hymne *Vexilla Regis*, & sur tout, l'*O crux ave*, que nous répétâmes plusieurs fois, pour honorer la Croix adorable du Sauveur, dans un Pays où elle est inconnue aux Barbares, & où elle a été tant de fois profanée par les Hérétiques, qui y ont abbatu avec mépris toutes les Croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La Riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, est appelée par les Anglois, la Riviere de *Pornetton*; d'où vient que plusieurs François nomment encore le Pays des environs, les Terres de *Pornetton*. Cette Riviere est grande, large, & s'étend fort avant dans la pro-

290 *Lettres de quelques*
fondeur des terres. Mais comme
elle a plusieurs *Rapides*, elle est
moins commode pour le com-
merce des Sauvages ; c'est pour
cela que les Anglois n'ont pas
bâti leur Fort sur le bord de cette
Riviere.

Au *Sud-Est* de la Riviere de
Bourbon, & dans la même anse,
se décharge aussi une autre gran-
de Riviere, que les François qui
ont été les premiers à la décou-
vrir, appellerent la Riviere de
sainte *Therese*, parce que la fem-
me de celui qui en fit la décou-
verte, portoit le nom de cette
grande Sainte.

Ces deux Rivieres ne sont sé-
parées l'une de l'autre que par
une langue de terre fort basse,
qui produit dans l'une & dans
l'autre de très-grandes *Battures*.
Leurs embouchûres sont par le
57. degré quelques minutes. El-

les courent toutes deux le même rhumb de vent : & pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignez l'un de l'autre que d'une ou de deux lieuës. Les battures dont ces deux Rivieres sont remplies, les rendent dangereuses aux gros Vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on se détermina à faire hyverner *le Poli* dans cette Riviere, & *la Salamandre* dans celle de *Sainte Therese*, sur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur Fort dans la langue de terre, qui sépare les deux Rivieres.

Nous étions arrivez, comme je l'ai déjà dit, le 24. Septembre dans la Riviere de *Bourbon*, sur les six heures du soir. Cette nuit là même, on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de surprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à abor-

der, à cause des *Bâtures* : il fallut se jeter à l'eau, ce qui les incommoda beaucoup, les bords de la Riviere étant déjà glacez. Un Sauvage Iroquois, qu'on m'avoit dit de baptiser, lorsque je partis de Quebec, étoit du nombre de ceux qui furent envoyez à terre. Voyant les périls auxquels il alloit être exposé, je ne crûs pas devoir differer plus long tems son baptême, que j'avois remis jusqu'à ce jour-là, afin qu'il fût mieux instruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue Iroquoise, m'a beaucoup servi à l'instruire. Les gens que nous avions envoyé à terre ne purent surprendre aucun Anglois, parce que nous en avions été apperçûs au moment de notre arrivée, & que sur le champ tous s'étoient retirez dans le Fort : mais ils nous ame-

nerent le 25. deux Sauvages qu'ils avoient pris auprès du Fort.

M. d'Iberville étoit allé le même jour sonder la Riviere; & chercher un endroit, où notre Vaisseau pût être à l'abri pendant l'hyver. Il en avoit trouvé un fort commode. Après avoir visité ceux qu'il avoit fait débarquer, & leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigni, de conduire *le Poli* à l'endroit marqué: & il passa le 27. dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du même jour à l'entrée de la Riviere de sainte Therese: nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande Sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde Riviere. Le 28. nous avançâmes une lieuë & demie

dans la Riviere à la faveur de la marée, le vent nous étant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous côtez. Le 29. nous fîmes encore une petite lieuë, & M. d'Iberville alla à terre pour marquer son Camp, & l'endroit où il feroit aborder le Vaisseau. Il en trouva un à son gré, une demie lieuë au-dessus du Fort. Une grande pointe de terre assez haute, qui s'avance dans la Riviere, y forme une maniere d'anse, où le Vaisseau pouvoit être tout-à-fait à l'abri du refoulement des glaces, qui est fort à craindre au Printems. On donna ordre à ceux de nos gens qui étoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt; mais les Sauvages du Pays avoient dit aux Anglois, qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les

Missionnaires de la C. de J. 295
a toujours empêché de fortir du
Fort.

Le 30. il nous fut impossible d'avancer. Le premier Octobre nous fûmes dans le même état ; toujours le vent contraire, échoüant à chaque basse marée, & dans l'impossibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croissoient tous les jours. Nous nous voyions à une lieuë de l'endroit où nous devions débarquer, & nous étions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en étoit allarmé. Je les exhortai à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avoit point encore manqué dans le Voyage. On fit sur *la Salamandre* le même Vœu qu'on avoit fait sur *le Poli* : & ce jour-là même le tems changea & devint fort beau.

Sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, la Lune étant fort belle; & à la faveur de la marée notre Chaloupe armée de seize rames remorgua le Vaisseau, & le conduisit jusqu'à une portée de fusil de l'endroit où nous voulions aller; & où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En passant vis-à-vis le Fort, on nous tira trois ou quatre volées de canons, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *Sassa-Koués*: c'est le nom que les Sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en signe de réjouissance.

Le 2. notre Vaisseau pensa périr. Comme nous appareillions, dans l'espérance de nous rendre bien tôt au Port que nous touchions, pour ainsi dire,

un gros tourbillon de neige nous cacha la terre, & un gros vent de Nor-Oüest nous jetta sur une batture, où nous échoüâmes à marée haute. Nous y passâmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir, les glaces emportées par les courans & poussées par les vents, commencerent à donner contre notre Vaisseau avec une violence & un bruit si épouvantable, qu'on pouvoit l'entendre d'une lieuë : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient si rudement le Navire, qu'elles percerent le bois & en emporterent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville, pour décharger le Vaisseau, fit jeter sur la batture douze pieces de canon & divers autres choses qui ne pouvoient pas se perdre dans l'eau, ni s'y

gâter. Il fit depuis couvrir de sable ces pieces de canon de peur qu'elles ne fussent entraînées au Printems par le refoulement des glaces.

Le 3. le vent s'étant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son Vaisseau, qui étoit toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la Chaloupe, parce qu'il n'étoit pas possible de la manier à travers des glaces, qui couloient toujours en grande quantité : mais nous y employâmes les canots d'écorce que nous avions apportez de Quebec, & que nos Canadiens conduisoient au travers des glaces avec une adresse admirable.

J'étois incommodé depuis quelques jours, & j'avois même eu la fièvre, M. d'Iberville me

Missionnaires de la C. de J. 299
pressoit d'aller à terre; mais je ne pouvois me résoudre à quitter le Vaisseau dans le péril où il étoit, & dans l'allarme où je voyois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprîmes bien-tôt. M. de Châteauguai, jeune Officier de dix-neuf ans, & frere de M. d'Iberville, étoit allé faire le coup de fusil vers le Fort des Anglois, pour les amuser, & leur ôter la connoissance de notre embarras. S'étant trop avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour se confesser, & je m'y transportai sur le champ. Nous crûmes d'abord que la blessure n'étoit pas mortelle: nous fûmes bien-tôt détrompez; car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous

N vj

avons appris des nouvelles du *Poli*, & nous avons scû que ce Vaisseau n'étoit pas moins en danger que le nôtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit été contraire ; une fois qu'il étoit échoué, il étoit sorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne suffisoient pas pour vider l'eau qui y entroit. Plusieurs barils de poudre avoient été mouillez en déchargeant ce Vaisseau. Il n'étoit point encore rendu, & il étoit en danger de ne pouvoir se rendre à l'endroit où il devoit hiverner.

Tant de tristes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il étoit extraordinairement touché de la mort de son frere, qu'il avoit toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il

vouloit mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paroîtroit sur son visage, jetteroit tout le monde dans la consternation ; il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même & donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour ; une même marée mit les deux Vaisseaux hors de danger & les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqué.

Le 5. je baptisai deux enfans d'un Sauvage, qui étoient malades, depuis long-tems, & que je jugeois en danger. Je me pressai de les baptiser, parce que dès le lendemain les Sauvages devoient partir pour aller passer l'hiver dans les bois fort loin de

nous. Mais avant que de les baptiser, je fis promettre à leur pere, que s'ils revenoient de leurs maladies, il me les rameneroit au Printems pour les instruire. Ils étoient tous deux enfans du même pere; mais de différentes meres, la polygamie étant en usage parmi les Sauvages de ce Pays. L'un des deux mourut, & le pere me ramena l'autre le Printems suivant, comme il me l'avoit promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner, à décharger le Vaisseau, & à préparer tout pour le siege.

Le 9. je partis pour me rendre au *Poli*, où M. de Tilly Lieutenant, étoit dangereusement malade depuis quelques jours. C'est là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous falloit passer est fort maré-

cageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marêts. L'eau commençoit à gélér, mais la glace n'étoit pas assez forte pour nous porter : nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainsi cinq lieuës sur la neige & dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme : car il n'y a point en ce Pays-là de bois francs, ce ne sont quasi que des broffailles & des épines assez épaisses en quelques endroits, & mêlées en d'autres de beaucoup de Savanes claires.

Quand nous fûmes arrivez au bord de la Riviere *Bourbon*, nous nous trouvâmes fort embarrassés ; le Vaisseau étoit de l'autre côté : la Riviere en cet endroit-là a une lieuë & demie de large, elle est fort rapide & traînoit alors beaucoup de glaces. Ceux

qui m'accompagnoient jugerent que le passage étoit impraticable: j'eus même de la peine à vaincre leur résistance; mais peu après la Riviere se fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baiffante. Nous nous embarquâmes aussi-tôt après avoir porté notre canot sur les glaces qui bordoient la Riviere. Nous partîmes au Soleil couchant, & nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit.

Nous trouvâmes le Navire dans un endroit sûr & commode. On commençoit à se remettre des fatigues passées. J'allai voir le malade que je consolai; je le confessai le lendemain, & lui donnai le saint Viatique. Je passai l'après-dînée à visiter nos Canadiens & nos Matelots, qui s'étoient cabanez à terre. A mon retour, on m'avertit que la Ri-

Missionnaires de la C. de J. 305
viere étoit praticable, & je m'en-
barquai auffi-tôt, parce que j'a-
vois promis de retourner inces-
samment à cause de l'attaque
du Fort. Nous arrivâmes fort
tard à l'autre bord, & nous y fî-
mes une cabane pour y passer la
nuit. Nous la fîmes avec beau-
coup de négligence, parce que
le Ciel paroiffoit fort ferein :
nous nous en repentîmes : car
nous y fîmes pendant trois heu-
res exposez à la neige.

Le 11. nous arrivâmes à no-
tre camp, où tout étoit fort
avancé pour le Siege. On avoit
fait un beau chemin dans le
bois pour conduire le Canon,
les Mortiers, & les Bombes. Le
12. on plaça les Morriers. Le
13. comme on étoit prêt de ti-
rer, on envoya sommer les En-
nemis de se rendre, & leur of-
frir de bonnes conditions, s'ils

se rendoient d'abord. Ils demanderent jusqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponse, & prièrent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du Fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apportèrent leurs conditions. On y soucrivit sans peine; car ils ne demandoient pas même leurs armes, ni leur Pavillon. Leur Ministre avoit mis la Capitulation en Latin: & moi je servis d'Interprete de notre côté. La peur les avoit saisis dès notre arrivée. Depuis ce tems-là ils s'étoient toujours tenus renfermez, sans oser même sortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la Riviere qui bat le pied du Fort.

M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas son Lieutenant avec soixante hommes,

Missionnaires de la C. de J. 307
pour prendre possession du Fort.
Il y alla lui-même le lendemain
jour de sainte Theresè ; & il le
nomma le Fort *Bourbon*. J'y
dis la Messe le même jour , &
nous y chantâmes le *Te Deum*.
Ce Fort n'est que de bois , plus
petit & plus foible que nous n'a-
vions crû. Le butin qu'on y trou-
va fut aussi moins considérable
que nous n'avions esperé. Les
Anglois y étoient au nombre
de cinquante trois , tous assez
grands & bienfaits : celui qui
les commandoit , étoit plus ha-
bile dans le Commerce que dans
la profession des armes , qu'il
n'avoit jamais exercée. C'est ce
qui fut cause qu'il se rendit si ai-
sément. Nous admirâmes la
disposition merveilleuse de la
Providence divine. En entrant
dans la Riviere de sainte The-
rese , nous avions invoqué avec

confiance la grande Sainre , dont cette Riviere portoit le nom : & Dieu arrangea tellement les choses , què justement le jour de la fête de la même Sainte , nous entrâmes dans le Fort ; ce qui nous rendit les maîtres de la Navigation & de tout le commerce de cette grande Riviere.

Ce jour-là même , je crûs devoir retourner voir M. de Tilly , que j'avois laissé bien mal. Je partis donc après dîner , & j'arrivai au bord de la Riviere *Bourbon* , que nous trouvâmes absolument impraticable. Nous cabanâmes , & nous passâmes là toute la nuit. Le lendemain , la Riviere n'étant pas meilleure , nous fimes sur le bord de grandes fumées , qui étoit le signal dont on étoit convenu , pour donner connoissance au *Poli* de la prise du Fort. On répondit

Missionnaires de la C. de J. 309
par des signaux semblables, & nous retournâmes au Fort. Trois jours après, c'est à dire le 18. d'Octobre, je me joignis à M. de Caumont frere de M. de Tilly, à deux autres de ses parens, & à un autre Canadien, pour tâcher de passer ensemble au *Poli*. Nous trouvâmes encore la Riviere mauvaise: & le lendemain elle n'étoit pas meilleure. Nous hazardâmes néanmoins à la passer: ce ne fut pas sans courir beaucoup de risque; mais enfin nous arrivâmes heureusement. Je ne quittai plus le malade jusqu'au 28. qui fût le jour de sa mort. Après ses obseques je voulois retourner au Fort célébrer la fête de la Toussaint: mais il fut impossible de passer la Riviere que le jour des morts. Nous nous égarâmes ce soir-là dans les bois: & après avoir long-tems marché,

nous nous retrouvâmes quasi à l'endroit dont nous étions partis; nous y passâmes la nuit, & je n'arrivai au Fort que le 3. Novembre. J'ai fait souvent dans la suite ces petits voyages; car la maladie & le scorbut s'étant mis dans nos équipages, j'étois obligé d'aller continuellement du Fort au *Poli*, & du *Poli* au Fort, pour assister tous les malades. J'eus moi-même quelques atteintes du scorbut: les mouvemens que je me donnai pour aller secourir de côté & d'autre, ceux qui étoient en quelque danger, dissipèrent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La Riviere de *sainte Therese* étoit tout à fait prise dès le mois d'Octobre à trois ou quatre lieues au dessus du Fort, où il y a des Isles, qui en rendent le Canal plus étroit: mais on ne commença à

Missionnaires de la C. de J. 311
passer dessus, vis-à vis le Fort, que le 13. Novembre. La Riviere de *Bourbon* ne fut tout à fait prise que la nuit du vingt trois au vingt-quatre Janvier 1695. Depuis ce tems-là nous passâmes dessus la glace pour aller au *Poli*, & cela nous abrégéoit bien du chemin. Les glaces commencerent à se briser dans la Riviere de *sainte Therese* le 30 May, & le 11. Juin seulement dans la Riviere *Bourbon*. Le 30 Juillet nous nous embarquâmes pour aller avec nos deux Vaisseaux en rade à l'entrée de la Riviere de *sainte Therese*, & y attendre les Vaisseaux Anglois, qui ont coûtume d'y venir vers ce tems-là. Mais nous les avons attendu en vain : il n'en a paru aucun.

J'avois pris le parti dès mon arrivée d'apprendre la Langue des Sauvages : je voulus pour ce-

la me servir de deux d'entr'eux, qui étoient restez pendant l'hiver dans une cabane près du Fort. Mais mes fréquentes courses d'une Riviere à l'autre, m'en ont empêché. D'ailleurs, l'homme étoit un Esclave d'une autre Nation, qui ne sçavoit qu'imparfaitement leur langue : la femme, qui haïssoit fort les François, ne me parloit que par fantaisie, & me trompoit souvent. Cependant les visites que je leur rendois, eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme; & je commençois à l'instruire le mieux qu'il m'étoit possible : il tomba malade, il me demanda le Baptême, & j'eus la consolation de le lui donner avant qu'il mourût. Voici maintenant ce que j'ai pû apprendre des Sauvages de ce Pays.

Il y a sept ou huit Nations différentes, qui ont rapport au Fort, & il y en est bien venu en traite cette année 1695. trois cens Canots ou davantage. Les plus éloignez, les plus nombreux & les plus considerables sont les *Affiniboëls* & les *Kriqs*, ou autrement, les *Kiristinmons*: il n'y a même que les Langues de ces deux Nations-là à apprendre. La Langue des *Kriqs* qui est *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voisins du Fort, est la même à quelques mots près, & quelque peu de différence dans l'accent. La Langue des *Affiniboëls*, est fort différente de celle-ci, elle est la même que celle des *Scioux*, où mon frere a fait deux Voyages. On prétend même que ces *Affiniboëls* sont une Nation *Sciouse*, qui s'en est séparée il y a déjà long tems, & qui

X. Rec. O

lui fait depuis continuellement la guerre. Les *Kriqs* & les *Af-
fniboëls*, sont alliez ensemble, ils ont les mêmes ennemis & entreprennent les mêmes guerres. Plusieurs *Af-
fniboëls* parlent *Kriqs*, & plusieurs *Kriqs*, *Af-
fniboël*.

Les *Kriqs* sont plus nombreux, & leur Pays plus vaste, ils s'étendent jusques vers le Lac supérieur, ou plusieurs vont en traite. J'en ai vû qui ont été au Sault de *sainte-Marie*, & à *Michili Makinak*. J'en ai vû même qui ont été jusqu'à *Mont-réal*. La Riviere *Bourbon*, va jusqu'au Lac des *Kriqs*: il faut d'ici vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les *Af-
fniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait, ils sont grands, robustes,

alertes , endurcis au froid & à la fatigue. Les *Astiniboëls* ont de grands traits sur le corps , qui représentent des serpens , des oiseaux & diverses autres figures , & qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus , & en remplissant ces piqueures de poussiere de charbon détrempé. Ils sont posez & paroissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* sont plus vifs , toujours en action, toujours dansans ou chantans. Les uns & les autres sont braves & aiment la guerre. On compare les *Astiniboëls* aux Flamans , & les *Kriqs* , aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux Nations. Ces Sauvages n'ont point de Villages , ni de demeure fixe. Ils sont toujours errans & vagabonds , vivans de leur chasse & de leur pêche. L'E-

ré néanmoins ils s'assemblent sur des Lacs, où ils font deux ou trois mois ; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine , dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'ici , ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois , sans s'arrêter dans aucun endroit , ni l'Hyver ni l'Eté, sinon quand ils font bonne chasse ; car pour lors ils cabannent là, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture , manque de prévoyance. Ils sont comme les autres , endurcis au froid & accoutumés à la fatigue ; mais du reste ils sont lâches, timides, fainéans , grossiers , & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la Reli-

gion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres Sauvages : je ne sçaurois encore dire bien précisément en quoi consiste leur Idolâtrie. J'ai sçû qu'ils ont des especes de Sacrifices: ils sont grands jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet*; ils font fumer le Soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes; ils ont fait fumer notre Fort, notre Vaisseau: je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la Divinité, n'ayant pû l'approfondir. Je vous ajoûterai seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchez, qu'ils vivent dans la polygamie & dans un grand éloignement de la Religion Chrétienne.

Par-là vous voyez, mon R. Pe-

re, qu'il sera fort difficile d'établir la Religion parmi ces Peuples. Je crois que si on veut y faire quelque progrès, il faut commencer par les *Kriqs*. & les *Affiniboëls*. Outre que ces Sauvages sont en plus grand nombre, il me semble qu'ils ne sont pas si éloignés de la Religion : ils ont plus d'esprit, ils sont du moins sédentaires pendant trois ou quatre mois ; on peut former plus aisément dans leur Pays une Mission. Ce n'est pas que je ne voye les peines qu'on auroit à s'y établir. Je ne sçai si nos premiers Peres en ont eu autant dans leurs premières Missions du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer, Dieu prendra soin de nous, & j'espère que plus ces Missions seront pénibles, plus il se trouvera de Missionnaires qui s'offriront à

Missionnaires de la C. de J. 319
Dieu pour y être envoyez.

Il me reste encore, mon R. P. à parler du climat & de la température de ce Pays. Le Fort est, comme je l'ai déjà dit, vers le cinquante-septième degré de latitude, situé à l'embouchure de deux belles Rivieres, mais la terre y est très-ingrate; c'est un Pays tout marécageux & rempli de *Savannes*. Il y a peu de bois, & il y est très-petit. Du Fort, à plus de trente & quarante lieuës, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids & des neiges qui y sont presque continues. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y est déjà assez grand pour remplir les Rivieres de glaces, & les geler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que

vers le mois de Juin ; mais le froid ne quitte pas pour cela.

Il est vrai qu'il y a dans ce tems-là des jours fort chauds ; (car il n'y a gueres de milieu entre le grand chaud & le grand froid ,) mais cela dure peu , les vents de Nord qui sont fréquens , dissipent bientôt cette premiere chaleur : & souvent après avoir sué le matin , on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur cet Hyver , a été deux ou trois pieds.

Ce long Hyver , quoi qu'il soit toûjours froid , ne l'est cependant pas toûjours également. Il y a souvent , à la vérité , des froids excessifs , pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui n'en ayent porté des marques : & un Matelot entre-

autres y a perdu les deux oreilles : mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluye ; & qu'après certains tems de neige & de poudrierie, (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige, qui s'insinuë par tout), l'air y est net & clair ; si j'avois à choisir de l'Hyver ou de l'Eté de ce Pays, je ne scai lequel je prendrois ; car dans l'Eté outre que les chaleurs y sont brulantes, qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de suite ; il y a encore tant de *Maringuains* ou Cousins, que vous ne scauriez sortir sans en être couvert & piqué de tous côtez. Ces mouchérons sont ici en plus grand nombre & plus forts qu'en Canada : ajoutez, que les bois sont pleins d'eau, &

pour peu qu'on avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture.

Quoique le Pays soit tel que je viens de dire, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse vivre aisément; les Rivieres sont pleines de poissons, la chasse y est abondante: tout l'Hyver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le Printems & l'Automne, on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'Oyes, d'Ou-tardes, de Canards, de Bernaches, & d'autres oiseaux de riviere. Mais la meilleure chasse est celle du Caribou; elle dure toute l'année, & sur tout au Printems & dans l'Automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois, & davantage. M. de Serigni nous a dit, que le jour de la Toussaint & le jour des Morts, il en avoit

bien passé dix mille à une lieuë des Cabanes, que ceux du *Poli* avoient de l'autre côté de la Riviere *Bourbon*. Les Caribous ressembloit assez aux Daims, à leurs cornes près. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns: & les Matelots qui ont été raillez par les Canadiens, sont devenus plus braves & en ont tué aussi dans la fuite. Voilà comme Dieu a soin de ces Sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, & leur donnant même une adresse particuliere pour le tuer.

Outre les Nations qui viennent en traite à la Riviere de *sainte Therese*, il y en a encore d'autres

qui sont plus au Nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikovirinioucks*, qui sont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les Sauvages du Pays, & n'ont point de commerce avec le Fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à côté des *Ikovirinioucks*, une autre grande Nation, qui leur est alliée : on les appelle les *Alimouspigi*. C'est une Nation nombreuse : elle a des Villages, & s'étend jusques derrière les *Affiniboëls*, avec qui elle est presque toujours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la Langue des Sauvages, & cependant il n'en est point venu au Fort, à qui je n'aye parlé de Dieu. J'avois un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont

Missionnaires de la C. de J. 325
écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les autres François. Je leur ai dit que j'irois dans leur Pays, pour leur faire connoître le Dieu que j'adorois, ils en ont été bien aises & m'y ont invité. J'ai encore plus de peine à entendre le Sauvage qu'à le parler. Je sçais déjà la plus grande partie des mots : M. de la Motte m'en a beaucoup donné, & un Anglois qui sçait fort bien la Langue, m'en a donné bien davantage. J'ai fait un Dictionnaire de tous ces mots, selon notre alphabet, & pour peu que je fusse avec les Sauvages, je crois que je commencerois à parler aisément, & à entendre leur Langue. J'ai traduit le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, & les Commandemens de Dieu. J'ai seulement baptisé

deux Sauvages adultes, qui sont morts incontinent après. J'ai baptisé encore trois enfans, dont deux sont allez au Ciel ; & si j'avois pû aller parmi eux, j'y en aurois mis davantage.

Nos deux Vaisseaux partirent au commencement de Septembre 1695. pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimai mieux rester dans le Fort avec les quatre-vingts hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'Aumônier. J'étois persuadé, qu'ayant plus de loisir après le départ des Vaisseaux, je pourrois apprendre tout à-fait la Langue des Sauvages, & me mettre en état d'y commencer une Mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne: les Anglois nous vinrent assiéger & nous prirent. Je

Missionnaires de la C. de J. 327
vous en ai dit, en repassant en
France, le détail, avec l'histoire
de notre prison. Il seroit inutile
de vous le répéter ici. Je suis,
dans la participation de vos saints
sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

GABRIEL MAREST Mission-
naire de la Compagnie de **JESUS.**



LETRE

DU PERE.

JACQUES XAVIER
PORTIER, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere Fleuriau, de la même
Compagnie.*

A Naxic le 20. de Mars 1702.



MON REVEREND PERE.

La paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous
instruire, comme vous le sou-
haitez, des bénédictions que

Missionnaires de la C. de J. 329
Dieu a bien voulu répandre sur les Missions que nous faisons de tems en tems dans les Isles de l'Archipel. Syphanto, Serpho, Thermia, & Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière; aidez-nous, mon Révérend Pere, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plû à sa bonté d'y opérer par notre Ministère.

L'Isle de Syphanto a environ quinze lieuës de tour. C'est un beau Pays, dont le climat est fort doux: on y voit quantité de sources d'une eau très claire: on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bled, les légumes, les fruits, les câpres, & le coton y abondent, les limoniers, les oranges, & les autres arbres de cette nature y seroient plus communs, si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette Isle étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. Monsieur Guyon, Consul de la Nation Française, nous a assuré, que dans la dernière guerre, un Vénitien habile Chymiste vint en faire l'épreuve sur les lieux, & que sur quatre-vingt livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très bon argent.

Les Peuples de Syphanto sont humains, affables, & laborieux. Ils parlent un grec fort doux, & un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent

en un gros Bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Château, & en huit gros Villages, où l'on compte environ fix mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'est à Syphanto que l'Evêque Grec fait sa résidence; son Diocèse comprend encore huit autres Isles; ſçavoir, Serpho, Micony, Amourgo, Nio, Stampalia, Naphy, Sichyno, & Polieandro. Ce Prélat a environ quarante ans; il eſt homme d'eſprit, & parle ſa langue avec beaucoup de délicateſſe. Il y a dans l'Isle quarante-cinq Eglifes Paroiſſiales, & chacune eſt deſſervie par ſon Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroiſſes, on y voit un grand nombre de Chapelles répandues çà & là ſur les collines & dans les campagnes;

elles sont propres , & de loim
elles font un très-bel aspect ;
aux fêtes des Saints , dont elles
portent le nom , on y célèbre le
saint Sacrifice de la Messe , &
cette dévotion y attire beaucoup
de Peuples.

Cette Isle a encore cinq Mo-
nasteres , trois d'hommes , &
deux de filles. Le plus considé-
rable est placé au centre de l'Isle ;
il est bien bâti , & son Eglise qui
est dédiée à Notre-Dame est
fort propre. Il est habité par
douze Caloyers , * & par cinq
Prêtres séculiers. Le second Mo-
nasterie n'est que de quatre Ca-
loyers , il est dédié à saint Helie ,
& est placé sur la cime d'une
montagne fort élevée. Le troi-
sième est abandonné , parce
qu'il est maintenant sans aucun
revenu. En Grece , c'est du Corps

* Moines Grecs.

des Religieux que se prennent les Evêques. Et s'il arrivoit qu'on fit choix d'un Prêtre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'Habit de Religieux, & de faire Profession dans quelque Monastere.

Les deux Monasteres de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de Religieuses dans l'un, & vingt dans l'autre : elles sont toutes d'un âge fort avancé, & ne subsistent que de leur travail : elles ont de la vertu & de la pieté, mais peut-être en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles, & d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs Monasteres soient sans clôture, on n'a jamais ouï dire, qu'elles ayent reçu la moindre insulte depuis leur établisse-

ment. Les Infideles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, & ce seroit parmi eux un crime énorme, que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le rit latin est fort tombé à Syphanto ; il n'y en a que deux petites Eglises, l'une dans le Château dédiée à saint Antoine, & desservie par un Vicaire, qui relève de l'Évêque latin de Milo, l'autre qui est à la campagne, & qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'Isle que six familles latines, encore y sont-elles venuës d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois ; le rit latin y florissoit ; la famille des Gozadini qui commandoit le Pays étoit toute latine, mais depuis l'invasion des Turcs ; leurs descendans , comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont

Missiomaire de la C. de J. 335
peu à peu dégérez, & sont
maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24. de Juillet, que nous abordâmes à Syphanto le P. Luchon & moi, avec le sieur Deslandes, qu'on nous avoit donné pour les operations manuelles de la Chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La premiere chose que nous fîmes, fut de rendre visite à l'Evêque Grec, & de lui demander la permission d'exercer les fonctions de notre Ministère. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnêteté.

Avant notre départ de Constantinople, Monseigneur l'Archevêque de Spiga, Vicaire Patriarchal pour le saint Siège dans toute l'étendue du Patriarchat de Constantinople, avoit eu la

bonté de nous munir d'une Patente la plus ample & la plus honorable que nous puissions désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs.

D'un autre côté, M. de Feriol Ambassadeur du Roy à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom, pour la sûreté de nos personnes. Ce digne Ministre, également zélé pour l'honneur de la Religion, & pour celui du nom François, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions sous la protection de Sa Majesté, & que non seulement on eût à nous laisser aller & venir, séjourner, partir quand, & où il nous plairoit; mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît par tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le

Le Bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre Mission: nous avions eu soin auparavant de faire achepter tout ce qui étoit nécessaire pour notre subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Eglise les plus gratuites, étoient charmez de notre désintéressement. Convaincus par-là que l'unique vûë que nous avions, étoit de les remettre dans la voye du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les Sermons, que nous faisons chaque jour à une grande foule de Peuples, qui se rassembloient de divers endroits de l'Isle; la doctrine Chrétienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de

nos remèdes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'Evêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, & touché des sentimens de componction, dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en présence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avoit confié à ses soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les Villages de l'Isle, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le P. Luchon prêchoit matin & soir à un grand Peuple, qui accouroit en foule à ses prédications; les Eglises n'étant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses Auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne.

Le silence avec lequel ils l'écoutaient , n'étoit interrompu que par leurs gémissemens & leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfans , à visiter les malades , & à parcourir les différentes maisons , où plusieurs familles s'assembloient pour travailler. Là nous les instruisions de leurs devoirs , & nous répondions à toutes leurs difficultez par maniere de conversation , & sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient gueres moins utiles que les Prédications publiques. L'usage fréquent des Sacremens , dont il y avoit plus de vingt ans que plusieurs ne s'étoient approchez , le changement des mœurs , & la réformation de plusieurs abus grossiers , furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois & demi, que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il étoit tems de nous transporter dans les autres Isles du voisinage. A la premiere nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'assemblerent en foule autour de nous : Prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pû faire dans » une calamité publique : Vous » êtes nos Peres, nous disoient- » ils, vous êtes les Anges de nos » maisons, & les guides de notre salut, ayez pitié de nous, » au nom de JESUS-CHRIST, ne » nous abandonnez pas. Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu, en leur faisant espérer, que nous

reviendrions bien-tôt les voir ,
& que nous pourrions même
fixer parmi eux notre demeure ,
afin de les entretenir dans les
bons sentimens où nous les laif-
fions. Mais avant que de con-
fentir à notre départ , ils vou-
lurent nous témoigner leur re-
connoiffance , par une Patente
qu'ils nous expédierent , & qui
fut fignée de cinquante-trois
personnes , parmi lesquelles se
trouvent les Curez & les prin-
cipaux de l'Ifle. La voici tra-
duite mot à mot de l'original
grec.

Nous Primats & Chefs du
Peuple , fouffignez , rendons
de très-humbles actions de gra-
ces à la mifericorde Divine ,
de ce qu'elle nous a procuré un
fi grand fecours , en nous en-
voyant les RR. PP. Jacques
Xavier Portier , & Jean Lu-

» chon, Religieux François, de
» la Compagnie de JESUS. La
» justice, la reconnoissance, & la
» vérité, nous obligent à rendre
» témoignage à tout le monde,
» qu'ils se sont comportez ici en
» dignes Ministres de l'Evangile,
» au grand avantage de toute
» notre Isle : ils ne cherchent
» que la pure gloire de Dieu, &
» le salut des ames ; leur conver-
» sation est fort édifiante, leurs
» avis très-salutaires, & leur doc-
» trine très-saine : leur applica-
» tion infatigable & désinteref-
» sée à prêcher dans les Eglises,
» dans les carrefours, & dans les
» maisons, à confesser, à visiter
» les pauvres & les malades, nous
» a fort édifiez ; & nous sommes
» tous consolez de voir les grands
» fruits qu'ils ont faits ici : ils
» nous ont assiste, non-seulement
» pour les besoins de l'ame, mais

encore pour ceux du corps : « leur maison a toujours été ouverte à tous les malades , auxquels ils ont distribué avec bonté d'excellens remedes , sans vouloir d'autre récompense , que celle que Dieu réserve à leur grande charité ; en sorte que nous les regardons comme les Médecins de nos ames & de nos corps , comme nos Peres , & comme de nouveaux Apôtres. Les louanges , & les bénédictions , que toute notre Isle leur donne , les prieres & les larmes avec lesquelles nous les accompagnons , marquent assez combien nous sommes touchés de ce qu'ils ont fait pour nous. Nous voudrions bien pouvoir les retenir ici ; mais leur zele qui embrasse tout le monde , ne le permet pas. Heureux les Peuples qui pourront ,

» comme nous , voir les bons
» exemples, & entendre les saints
» discours de ces Serviteurs de
» Dieu : Nous reconnoissons
» pour nos légitimes Freres en
» JESUS-CHRIST , tous ceux qui
» leur feront le bon accueil qu'ils
» méritent. En foi de quoi , nous
» leur avøns donné ce présent
» écrit , signé de notre main , à
» Syphanto le 17. Septembre de
» l'année 1700.

Ici étoit le feing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques ; nous descendîmes dans notre Barque , & nous prîmes notre route vers Serpho. Cette Isle a bien douze lieuës de circuit : le terroir en est sec , montagneux , & rempli de rochers ; autant que Syphanto est riant & agréable à la vuë , autant l'aspect de Serpho est-il triste & affreux. On n'y re-

cueille presque point de bled ni de vin ; & on n'y voit que très-peu d'arbres. Il ya du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes & les arbrisseaux qui s'échappent çà & là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres , & leur toison est fort belle & fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains tems de l'année, on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des Isles, où il est rare d'en trouver de grises. L'Isle a encore des mines de fer, & deux très-belles mines d'aymant.

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros Bourg , situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer , & dans un

Village éloigné du Bourg d'environ une lieuë. L'un & l'autre contiennent environ huit cens personnes. Le Peuple est pauvre & grossier : Il parle un Grec fort corrompu, & le prononce d'un ton qui a je ne sçai quoi de niais qui fait rire.

L'Isle est gouvernée, pour le spirituel, par un Vicaire de l'Evêque de Syphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six Paroisses fort pauvres & fort mal entretenues. A deux lieuës du Bourg se trouve le Monastere de saint Michel, habité par cent Caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le seul Abbé, les Religieux étant occupez au dehors, partie à la quête dans les Isles voisines, partie à la garde des troupeaux & au labourage. Il est bon de remarquer ici, que quoiqu'en

France on comprenne tous les Moines Grecs sous le nom de Caloyers , il n'en est pas de même en Grece; il n'y a que les Freres qui s'appellent ainsi ; car pour ceux qui sont Prêtres, ils se nomment Jeromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'usage de France , je leur donnerai indifféremment à tous le nom de Caloyers.

Dès que nous fûmes arrivez à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas & fort obscur , où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte , & qui étoit si fort dépourvû de toutes choses , que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats , & le Vayvode Turc nous firent

beaucoup de caresses. Quelques remedes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnerent entierement, & il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toit d'une maison nous servoit de chaire, & nous avions la consolation de voir ce bon Peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, & avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Syphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, & les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familières dans les mai-

sons que nous parcourions l'une après l'autre , à consoler les malades , à leur porter des remèdes , & à rassembler les enfans pour leur faire le Catechisme. Tous les Habitans de l'Isle profiterent de la Mission , & approcherent des Sacremens de la Pénitence & de l'Eucharistie , avec des sentimens de pieté qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho , plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici , le Peuple nous comblant de bénédictions , & remerciant Dieu mille fois , de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho , nous allâmes à Thermia , qui en est éloignée de douze lieuës. Cette Isle a pris son nom des Thermes , ou Bains d'Eaux-Chaudes , qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a

quatorze à quinze lieuës de tour. Le Pays quoique cultivé , n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit gueres que du froment & de l'orge. Le vin y est mauvais , & on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Isle , & à deux lieuës de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le Nord & le Couchant , paroît sur une éminence , un reste de vieux Château , avec plusieurs maisons ruinées , & les masures de deux Eglises Latines. Vers le Midi on trouve les ruïnes d'une ancienne Ville , qui doit avoir été spacieuse & bien bâtie.

Thermia est de la dépendance de l'Evêché de Zia , Isle assez voisine , & où l'Evêque réside. Dans le Bourg , il y a treize Paroisses Grecques , & quatre dans

le Village , avec cinq Monastères de Caloyers. Il n'y a dans toute l'Isle qu'une Eglise Latine , desservie par un Vicaire , qui relève de l'Evêque de Tine , Vénitien. Le Rit Latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'Isle , nous allâmes voir le Supérieur Ecclésiastique : c'est un homme d'esprit , que son mérite personnel , & ses grands biens mettent fort au-dessus des autres Prêtres Grecs. Les plus considérables de l'Isle , qui étoient alors chez lui , furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit , & des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commencâmes aussi-tôt notre Mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une Eglise , où se rendoient de

toures parts une foule de Peuples, qui venoient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort respecté dans l'Isle, qui s'étoit démis d'un Evêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos Auditeurs; ce vertueux Prélat nous suivoit par tout : il avoit même le zele de prêcher aussi, & il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de notre doctrine & de notre Ministère.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulieres, les Confessions devenoient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Les Ecclésiastiques & les Séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au Tribunal de la Pénitence, au sortir duquel ils avoient

Missionnaires de la C. de J. 353
publiquement, qu'ils comptoient
pour rien, toutes leurs Confes-
sions passées, & qu'il n'y avoit
que celle qu'ils venoient de faire
qui leur mît la conscience en re-
pos.

Le bruit de cette multitude
de Confessions fit descendre de
son Monastere un vieux Moi-
ne, ancien Confesseur du Pays,
dans l'espérance qu'à la faveur de
nos instructions il retireroit une
bonne rétribution; car parmi les
Grecs, les Confesseurs ont ce
mauvais usage, de composer
avec leurs Pénitens de la som-
me d'argent qu'ils doivent don-
ner pour recevoir l'absolution.
Le bon vieillard eut beau sonner
sa petite cloche, pour avertir de
son arrivée; il fut contraint de
s'en retourner à son Monastere
les mains vuides.

Parmi les malades que nous

vifitions , il y en eut un chez qui nous allions souvent , plutôt pour nous édifier , que pour l'instruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ses membres , & tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vîmes à lui offrir quelques remedes pour le
» soulagement de ses maux. Hé ,
» mes Peres , nous répondit-il ,
» en nous regardant d'un air
» plein de douceur & de respect ,
» que vous ai-je-fait pour vou-
» loir m'enlever la matiere de
» mon mérite ? Je ne suis pas di-
» gne , il est vrai , de la grace que
» Dieu me fait de m'éprouver
» par ces douleurs passageres ;
» mais puisqu'il a plû à son infinie
» miséricorde de me les envoyer ,
» est ce à moi de chercher à en
» être soulagé. Ayez soin de mon
» ame , mes Peres , & , je vous
prie , laissez-là mon corps. Il

faut vous l'avoïer, mon R. Pere, ces discours pleins d'une foi si vive, & d'autres semblables qu'il nous tenoit, toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la Providence de Dieu, qui sçait se conserver des ames choisies, dans les endroits mêmes qui semblent être le plus délaïsez.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre Mission, dans le Bourg de Thermia, nous nous rendîmes au Village qu'on nomme *Silaka*. Ce Village est bâti sur deux petites collines, qui se font face l'un à l'autre, & qui sont séparées par un torrent. Le Pere Luchon prêchoit d'un côté devant la premiere Eglise, & moi de l'autre côté je montois, comme à Serpho, sur le toit d'une maison, d'où je par-

lois à un grand nombre d'Auditeurs. Leur silence, leur soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient, me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas long-tems sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos.

» Hélas, mes Peres, nous di-
» soient ces bonnes gens, avec
» une certaine naïveté qui nous
» charmoit, Combien y a-t-il
» que nous disions à Dieu: Sei-
» gneur, envoyez nous quel-
» qu'un, qui nous apprenne à
» vous honorer & à vous servir:
» C'est vous, mes Peres, que
» Dieu nous a envoyez, & nous
» reconnoissons maintenant qu'il
» s'est laissé fléchir à nos prieres.

Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur stile figuré : « Vous autres , mes « Peres , vous êtes des vases « fermez , d'où rien de ce qu'on « y met ne s'exhale au dehors : « on peut sans peine vous ou- « vrir la conscience , parce qu'on « est sûr , que vous jetez tout « dans un abîme profond , d'où « rien ne remonte jamais. Vous « ne nous demandez que notre « conversion , & les autres nous « demandent notre argent. » Ils avoient quelque raison , les Confesseurs du Pays ne sont pas assez discrets , & leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchez.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce Village , après quoi

nous retournâmes au Bourg, pour passer de-là à Andros; il nous eut été impossible d'y aborder si nous eussions différé plus long-tems notre départ. Une foule incroyable de Peuples nous suivit jusqu'à notre Barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la Mission, & nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part & d'autre beaucoup de larmes.

L'Isle d'Andros est à vingt lieuës de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semez de quantité de maisons de campagne, & de beaux jardins que des ruisseaux qui y serpen-

tent , entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'Orangers, de Limoniers, de Cedres, de Figuiers, de Grenadiers , de Jujubiers , & de Muriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes ; le bled, les herbages , & les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'Isle qui regarde Capodoro , Promontoire de Négrepont , est le Port de Gavrio , capable de contenir une Armée navale. C'est dans ce Port que pendant la dernière guerre, les Vénitiens firent hiverner leur Flotte. Les environs du Port sont fort déserts : toute l'Isle n'est même gueres peuplée, eu égard à sa grandeur ; car on n'y compte que cinq mille âmes. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la Ville d'Andros, est

réduite à cent maisons, bâties au Nord, sur une langue de terre, qui avance dans la Mer, & qui forme à ses deux côtez deux petites Bayes assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux Château, bâti à la maniere des anciennes Fortereffes. Dans l'enceinte de la Ville, s'éleve un Palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toit, les fenêtres en sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque par tout semées des Armes & des Chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette Isle, & qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieuës de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Appano Castro : c'est un nom commun dans ces Isles,

à

Missionnaires de la C. de J. 361
à tout ce qui est anciennement
bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans , que
l'Isle n'ayant pas suffisamment
de monde pour la cultiver , on
y appella quelques familles Al-
banoises , qui s'y sont multi-
pliées , & qu'on partagea ensuite
en deux Villages , à trois lieuës
l'un de l'autre , l'un qu'on appelle ,
Arna , & l'autre qui se nomme
Molaks.

Les principaux de l'Isle des-
cendent d'une centaine de fa-
milles venuës autrefois d'Athê-
nes : ils possèdent les plus riches
terres , ce qui fait que le Peuple
y est fort pauvre. Ils demeurent
hors de la Ville , où ils ne vien-
nent que pour traiter des affai-
res publiques , ou de leur négo-
ce. Il y a vingt - cinq ans qu'un
Corsaire de la Cioutat vint pil-
ler la Ville. Depuis ce tems-là ,

X. Rec.

Q

ils ont bâti à la Campagne de petits Châteaux en forme de Tours , pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces Tours sont assez éloignées les unes des autres , la fatigue est plus grande pour les Missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent , & à les entretenir de leur salut.

Andros a un Evêque qui réside d'ordinaire dans la Ville. Outre plusieurs petites Eglises Grecques qui sont dans l'Isle , il y a deux grands Monasteres de Religieux : le premier nommé *Agra* , est à deux lieuës du Port Gavrio ; l'Eglise en est belle & est dédiée à Notre-Dame. Le second Monastere , qui est à une lieuë de la Ville , s'appelle *Panachrando*. Il y a aussi à Andros un Evêque Latin , qui est depuis quelque - tems absent de son Diocèse. Il a un Vicaire qui

Missionnaires de la C. de J. 363
gouverne pendant son absence.

On comptoit autrefois dans l'Isle environ huit cens familles du rit Latin : la plûpart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'Isle ; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs , ou bien elles ont embrassé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit Latin , que la famille du Seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse , & que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir , autant que par son mérite , qui le fait regarder comme le premier de l'Isle.

Nos Peres de Scio avoient autrefois dans la Ville une maison avec une petite Eglise dédiée à S. George , qu'ils ont été obligez d'abandonner. Ces Peres ,

Qij

nez la plûpart sujets du grand Seigneur , avoient de grandes mesures à observer, & esuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avoient aussi un hospice , qu'ils ont quitté & repris à diverses fois Un de leurs Peres plein de vertu & de zèle , y est venu depuis peu , & nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-tems nous voir établis dans leur Isle : mais notre pauvreté, & la difette d'ouvriers Evangéliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléons par ces sortes d'excursions fréquentes, qui produisent toujours de grands biens , & qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros , nous allâmes selon notre coûtume rendre nos respects à l'Evêque

Grec. Ce Prélat nous reçût de la maniere du monde la plus obligeante, & nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos Prédications dans les deux principales Eglises. L'Evêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus & les désordres les plus communs du Pays, c'étoit aussi ce qui faisoit la matiere de tous nos Sermons, & des instructions particulieres que nous faisons dans chaque maison,

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bien-tôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des Sacremens, les réconciliations sinceres, les

promptes restitutions , & l'éloignement des Concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'Isle nous fit alors un compliment qui nous surprit. Mes Pères , nous dit-il en nous saluant, vous êtes les deux mêmes que je vis en songe il y a trois semaines , j'entendis alors une voix qui me disoit intérieurement : voilà ceux que j'ai envoyez pour te convertir , ne manque pas de mettre ta conscience entre leurs mains , si tu perds cette occasion , tu es perdu toi-même. Soit que ce songe fut l'effet d'une imagination frappée , soit que ce fut véritablement un avertissement du Ciel , il fit une Confession générale de toute sa vie , & nous bénîmes mille fois le Dieu des miséricordes , qui se sert de tout

Missionnaires de la C. de J. 267
pour conduire les ames au salut.

Cette Mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour *Arna*, Village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, & extrêmement fatiguez; car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieuës, portant notre Chapelle & la caisse de nos remedes; & deux autres lieuës à faire, en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides & tout couverts de brossailles & de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le Village au milieu d'un Peuple fort pauvre, & d'une grossiereté extrême, qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales Eglises, où un grand Peuple étoit assemblé: nous leur déclarâmes d'a-

bord , que le seul desir de leur salut nous avoit attirez dans leur Village; que nous ne leur serions point à charge ; & que pour l'administration des Sacremens, pour nos instructions , & pour les remedes que nous donnerions aux malades , nous ne demandions que leurs prieres

Ce premier début gagna entièrement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, & on y écoutoit nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours, nous fumes accablez des confessions qu'il fallut entendre , dont la plûpart étoient générales. Helas ! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignez de larmes , nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage , que de les voir venir du fond

de leur vallée au travers des ravines qui sont affreuses au mois de Décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser, & proposer leurs doutes.

L'abandon où les Superieurs Ecclésiastiques laissent ce pauvre Peuple, est digne de compassion. Une seule fois l'année, qui est le Jeudi saint, quelques Caloyers des deux Monasteres, qui sont dans l'Isle, parcourent la vallée pour y entendre les Confessions. Quelques-uns d'eux ignorent même jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des pechez grossiers : puis ils demandent aux Pénitens une certaine somme d'argent : quand elle est payée, la Confession est censée faite. Souvent même ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun

détail , ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente ; que le Pénitent dise oui , & en même-tems qu'il présente la rétribution stipulée , tout est fini , & on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant , & à plusieurs autres semblables , dont il seroit trop long de faire ici le détail.

Trois semaines se passerent dans les exercices ordinaires de notre Mission ; comme nous étions sur le point de retourner à la Ville , nous donnâmes un de nos Catéchismes Grecs à l'Épitrope de la Vallée , & il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Messe dans la principale Eglise. Ce sera le moyen de conserver parmi ces Peuples , les sentimens de piété & de Reli-

Missionnaires de la C. de J. 371
gion que nous avons tâché de
leur inspirer.

Dès que nous fûmes de re-
tour à la Ville, toutes nos vûes
se tournerent vers *Apano Castro*,
où nous sçavions que les besoins
étoient pressans. *Apano Castro*,
est un grand vallon environné
de collines toutes couvertes de
Hameaux. Sur le penchant de
ces collines sont bâties quinze à
vingt Tours des Principaux de
l'Isle. Ce qu'il y a de plus singu-
lier dans ce lieu, c'est un reste
d'Eglise ou de Temple fort an-
cien. La coupole en subsiste en-
core, & paroît d'un bon goût.
Le pavé est d'un marbre blanc
& noir très-poli, qui représente
des roses & des fleurons travail-
lez avec beaucoup de délicates-
se. Les gens du lieu assurent
qu'en fouillant les ruïnes de la

partie du Temple qui s'est écroulée, on y trouva une Image de Notre-Dame; qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le Pays.

Nous trouvâmes à *Apano Castro* des cœurs bien préparés, & dans lesquels on ne jettoit point inutilement la semence Evangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, & nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie Chrétienne. L'Evêque ayant sçû que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la Foi, & des obligations du Christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque Dimanche après la Messe, dans toutes les Paroisses. Les plus distinguez de l'Isle qu'on nomme *Archos*, furent si touchés du premier Sermon qu'on leur fit

sur leurs injustices , que dès-lors ils prirent des mesures convenables , pour réparer le tort qu'ils avoient fait au Peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entr'eux nous amenerent toute leur famille pour se confesser. Le plus considerable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille protette qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que JESUS-CHRIST : Elle a déjà refusé les plus riches partis de l'Isle. Son Pere ne veut pas forcer ses inclinations ; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un Monastere des Religieuses de son Rit. Il a oüi dire , que des Religieuses Françoises doivent venir fonder un Monastere à Na-

xie : il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention étoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage, si elle eût embrassé cet état.

Voilà, Mon Révérend Pere, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette Mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu, que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces Peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'Ecclésiastiques, sont élevez dans une aversion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons été bien reçûs par tout, & plus regrettez encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées, si nous étions secourus d'un plus grand

nombre d'Ouvriers Evangéliques? Faites réflexion, je vous prie, Mon Révérend Pere, que la Mission de Constantinople, comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, & à Santorin plus de huit mille; sans parler des Missions que nous venons de faire, où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints Patrons de la Grece, qui voyent du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de Payis, autrefois si fervens & si Catholiques, d'obtenir de Dieu, qu'il daigne toucher les cœurs de ceux, qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'ames, & qui peuvent y contribuer, les uns par

376 *Lettres de quelques*
leurs charitez, les autres par leur
zèle à ne pas laisser périr une si
vaste moisson, faute d'Ouvriers
pour la recueillir. Je suis avec res-
pect dans l'union de vos saints
Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.
JACQ. XAV. PORTIER, Mission-
naire de la Compagnie de **JESUS**,



EXTRAITS
DE
QUELQUES LETTRES

Ecrites ces années dernières
de la Chine & des Indes
Orientales.

DUPERE BOUVET.

A Pekin le 10 Juillet
1710.

LA conversion & la mort
bien-heureuse d'une Da-
me Tartare , alliée à la
Maison Imperiale , ont quel-
que chose d'assez singulier ,
pour que je vous en fasse le
récit , & je me flatte qu'il ne

378 *Lettres de quelques*
vous fera pas désagréable:

Lorsque les Tartares Mantcheoux se rendirent maîtres de la Chine, le jeune Conquérant voulant gagner le cœur de ses nouveaux Sujets, adopta un nom Chinois, pour lui & pour toute la Maison Imperiale. Il choisit pour cela le nom de *Tchao*, qui est à la tête du *Pekia Sing*; c'est-à-dire, du Catalogue des cent noms qui partagent toutes les Familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ai à vous entretenir, avoit épousé un Seigneur du Sang Royal, qui pour marque de sa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette Dame s'appelloit *Tchao taïtaï*, du nom que portoit son mari, & qui est commun à toute la Famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir son

mari livré à des Concubines, qu'il aimoit uniquement, elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie, & de terminer ses ennuis par une prompte mort. C'est une coûtume assez ordinaire parmi les Dames de la Chine qui se croient malheureuses.

Abandonnée à son désespoir, elle étoit sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, une Dame qui sembloit descendre du Ciel. Sa tête étoit couverte d'un voile qui traînoit jusqu'à terre, sa démarche étoit majestueuse, & avoit je ne sçai quoi au dessus de l'humain : elle étoit suivie de deux autres Dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao*, & la frappant doucement de la

380 *Lettres de quelques*
main : *Ne craignez rien ma fille ,*
lui dit-elle , *je viens vous délivrer*
de ces pensées sombres , qui vous
perdroient sans ressource : & après
ces mots elle se retira.

La Dame *Tchao* reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement , & à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille , & dans un calme d'esprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appella sur le champ plusieurs de ses Esclaves , qui avoient entendu confusément quelques-unes de ces paroles , & elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoissance de la Religion Chrétienne , elle s'imagina que c'étoit une apparition de quelque Divinité du Paganisme , qui avoit veillé à sa conservation.

Elle ne se détrompa que cinq

Missionnaires de la C. de J. 381
ans après, dans une visite qu'elle
rendit à une de ses Parentes, qui
étoit Chrétienne, & d'une piété
tout-à-fait exemplaire. Ayant
apperçû à son oratoire une Ima-
ge de la sainte Vierge, & ayant
reconnu dans cette Image le
portrait de sa Libératrice qu'elle
avoit toujourns présent à l'es-
prit, elle se prosterna sur le
champ, & frappant la terre du
front : *Voilà*, s'écria-t-elle, *voilà*
celle à qui je dois la vie : & dès-
lors elle prit le dessein d'em-
brasser le Christianisme.

Elle eut bien-tôt appris les
principaux articles de la Foi,
& les prières ordinaires des Chré-
tiens ; mais elle n'eut pas la force
de surmonter le seul obstacle
qui lui restoit à vaincre. Il s'agis-
soit non-seulement de renoncer
aux Idoles, mais encore d'en
briser deux qui étoient regardées

comme les Divinitez protectrices de sa Maison : & c'est à quoi elle ne put se résoudre, craignant d'encourir par-là l'indignation de sa Famille.

Malgré cette infidélité à la grace, Dieu lui inspira encore de nouveaux desirs de conversion, par le moyen de cette Dame Chrétienne sa Parente, dont je vous ai parlé. Une petite fille que la Dame *Tchao* avoit adoptée, & qu'elle aimoit tendrement, tomba dangereusement malade. La Dame qui étoit Chrétienne lui procura le bonheur de recevoir le baptême; l'enfant mourut peu de jours après avoir été baptisée, sans que la mort eut tant soit peu défiguré son visage. A cette vuë la Dame *Tchao* sentit redoubler toute sa tendresse, & dans le premier transport de sa

Douleur : Hélas ! dit elle , je me consolerois , si j'avois quelque espérance de la revoir du moins après ma mort. Rien de plus aisé , répondit la fervente Chrétienne , cet enfant a reçu le Bapême , & son ame purifiée par cette Eau salutaire , est certainement montée au Ciel : il ne tient qu'à vous , Madame , d'avoir le même avantage : dès-lors la Porte du Ciel vous sera ouverte , & vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'hui le sujet de votre affliction.

Ces paroles dites à propos rappellerent à l'esprit de la Dame affligée , le souvenir de la grace qu'elle avoit reçüe de la Mere de Dieu , & de la résolution qu'elle avoit prise de se faire Chrétienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son Idole favorite , & pour ne l'avoir plus devant les yeux ,

384 *Lettres de quelques*
elle l'envoya à une Dame de ses
amies.

Peu de tems après se voyant dans un état de langueur, que lui avoit causé une assez longue maladie, elle demanda avec instance le Baptême, qu'on lui avoit differé pour de bonnes raisons. Elle s'y étoit disposée par une foi vive, & par un parfait renoncement à toutes les superstitions des Idolâtres. Cependant le Missionnaire lui fit dire, que les Catéchumenes, en renonçant aux Idoles, ne pouvoient ni les garder, ni les donner à d'autres; elle envoya aussitôt chercher celle qu'elle avoit donnée; & elle la mit en pieces, aussi-bien que les deux autres, que des considérations humaines lui avoient fait retenir dans sa maison.

Comme ses forces diminuoient
chaque

chaque jour , & qu'on commençoit à craindre pour sa vie , le Missionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long-temps sa constance. Il se transporta donc dans sa maison , & il lui conféra le Baptême avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise : il lui fit ensuite quelques présens de dévotion , qu'elle reçut avec joye : sur-tout , il lui donna une grande Image de la sainte Vierge , qu'elle plaça aussi-tôt dans le lieu le plus honorable de son appartement. Elle promit même que si Dieu lui rendoit la santé , elle l'emploieroit uniquement à lire les livres de la Religion , & à exhorter tous ceux qu'elle connoissoit , ou sur qui elle avoit quelque autorité , d'embrasser le Christianisme.

Dieu se contenta des saints desirs de la Néophyte. Elle tom-

ba tout à coup dans un état ; qui fit désespérer de sa vie. Comme elle s'aperçut la première, que sa fin approchoit, elle demanda les derniers Sacremens, & elle reçut Notre Seigneur avec de grands sentimens de piété. Le lendemain elle envoya prier le Missionnaire de lui apporter l'Extrême - Onction ; mais quelque diligence qu'il fit, il apprit à son arrivée, qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge béni d'une main, & son chapelet de l'autre, & invoquant les saints noms de JESUS & de MARIE.

Quelque-tems avant que de mourir, elle avoit appelé son fils, & lui avoit recommandé deux choses. La première, d'avoir soin, qu'on ne meslât rien de superstitieux dans l'appareil de ses obseques, & que le soin de

cette cérémonie fut abandonné aux Chrétiens. La seconde, de songer sérieusement à renvoyer au plutôt ses concubines, pour se disposer à recevoir le Baptême.

Elle mourut entre les bras de plusieurs fervens Chrétiens, qui récitoient les prières ordinaires pour les moribonds, & qui furent très-touchez des actes de foi, d'esperance, & d'amour de Dieu qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois dernières paroles qu'elle prononça; les voici : *Sainte Mere de Dieu secourez-moi. JESUS mon Sauveur pardonnez moi. Mon Dieu, mon JESUS, sauvez-moi.* En prononçant une quatrième parole, qu'on ne put entendre, elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

D U M E S , M E .

En l'année 1706.

Dieu continue de répandre ses bénédictions sur la nouvelle Confrairie de la Charité, que nous avons érigée à Peking, sous le titre du saint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette Institution, dont la fin principale est d'étendre de plus en plus le Royaume de JESUS-CHRIST dans ces terres Idolâtres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des Indulgences considérables pour les vivans & pour les morts, en faveur de tous les Confreres, nous ouvrîmes notre premiere Assemblée par une Messe solemnelle, à la fin de laquelle le P. Gerbillon fit un discours fort touchant.

Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont agrégés dans cette Confrairie, on a jugé, qu'il n'étoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteroient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grace ne seroit accordée qu'à ceux, qui joindroient à une vie exemplaire, un zèle ardent pour le salut des ames, & qui auroient assez de loisir pour vacquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées.

On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement vingt - six des Chrétiens les plus fervens : vingt-six autres leur ont été associés, pour les aider dans leurs fonctions, & pour se disposer à être reçûs dans le corps de la Confrairie, quand ils auront donné des preuves

396 *Lettres de quelques*
de leur pieté & de leur zèle.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité, qui sont ici le plus nécessaires, & pour se conformer en même-tems aux pieuses intentions du Souverain Pontife, on a crû devoir partager cette Confrairie en quatre classes différentes, selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus de besoin de secours; & on a choisi un Patron pour chaque classe.

La premiere, est de ceux qui doivent s'employer auprès des fideles Adultes. Leur Patron est S. Ignace. Ils sont chargez d'instruire les Néophytes, soit par eux-mêmes, soit par le moyen des Catéchistes; de ramener dans la voye du salut ceux qui s'en seroient écartez, ou par lâcheté, ou par quelque déreglement de vie; enfin de veiller sur les **Chrè-**

tiens à qui Dieu donne des enfans , pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grace du Baptême,

Dans la seconde , sont , ceux qui doivent veiller à l'instruction des Enfans Adultes des Chrétiens , & les conduire tous les Dimanches à l'Eglise pour y être instruits des devoirs du Christianisme. Et comme on expose tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande Ville , qu'on laisse mourir impitoyablement dans les ruës ; ceux qui composent cette classe , sont chargez du soin de leur administrer le saint Baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges gardiens.

Dans la troisième classe , sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades & aux

392 *Lestres de quelques*
moribonds tous les secours spiri-
rituels qui leur sont nécessaires
pour les préparer à une sainte
mort. Leur fonction est d'avertir
les Missionnaires lorsque quel-
qu'un des Fidèles est dangereu-
sement malade ; d'assister les
moribonds, à l'agonie, & lorf-
qu'on leur administre les der-
niers Sacramens ; de les enseve-
lir quand ils sont décedez ; de
présider à leur enterrement &
de les secourir de leurs prieres ;
enfin d'avoir un grand soin qu'on
ne fasse aucune cérémonie super-
stitieuse à leurs obseques. Saint
Joseph est le Patron de cette
Classe.

Enfin ceux de la quatrième
Classe, sont principalement des-
tinez à procurer la conversion
des Infideles. Ils doivent par
conséquent être mieux instruits
que le commun des Chrétiens,

& se faire une étude plus particulière des points de la Religion. Et pour cela ils sont obligez de s'appliquer à la lecture des Livres qui en traitent , d'être assidus aux Instructions qui se font dans nos Eglises , pour jetter ensuite les premières semences de la Foi dans le cœur des Idolâtres , & les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposés à se convertir. On a mis cette dernière Classe sous la protection de saint François Xavier.

Tous les Confreres de chaque Classe se distribuent en divers quartiers de la Ville , qu'on leur assigne , & y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur tête : on a donné le nom de Préfet au premier , & aux deux autres le nom d'Assistans : On en

fait l'élection tous les ans, afin que ces Charges soient moins onéreuses, & que ceux qui les possèdent, soient excitez par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidez dans leurs emplois par quelques Officiers subalternes, qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumônes que font les Fidèles, sont administrées par les principaux Officiers, qui les employent à l'assistance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoi fournir à cette dépense; & enfin à l'achat des Livres sur la Religion, qu'on distribue aux Gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux sortes d'Assemblées, les unes générales, & les autres particulières. Les Assemblées générales se tiennent une fois le mois, outre les quatre

Missionnaires de la C. de J. 395
principales , qui se tiennent
quatre fois l'année, où il y a
Communion générale, & In-
dulgence pleniére. Les Assem-
blées particulieres se tiennent
aussi tous les mois, ou plus sou-
vent quand quelque raison y
oblige.

C'est dans ces Assemblées par-
ticulieres , que les Confreres
rendent compte des œuvres de
charité qu'ils ont faites le mois
précédent , & qu'ils proposent
celles qu'on peut faire le mois
suivant. Ce qu'il y a de plus con-
sidérable s'écrit sur une grande
feuille de papier , & le jour de
l'Assemblée générale , le Préfet
au nom de tous les Confreres,
en fait l'offrande à Notre-Sei-
gneur , par une courte Oraison
qui a été composée exprès. On
en fait ensuite la lecture dans la
Conférence , pour l'édification

396 *Lettres de quelques*
des Confreres , & afin de les ani-
mer de plus en plus à la pratique
de la charité chrétienne.

Dans la salle des Conférences,
on a dressé une Bibliotheque des
principaux Livres de la Reli-
gion. Il y a plusieurs exemplai-
res de ceux qui sont d'un plus
grand usage : tous les Confreres
peuvent emprunter celui qui
leur plaît , & par ce moyen ils
sont pourvûs de tous les Livres
propres à leur instruction , & à
celle des Fidèles & des Gentils.

Quand nous aurons bâti une
Eglise particuliere pour les fem-
mes , nous espérons ériger une
Confrairie à peu près semblable
pour elles , suivant les pouvoirs
que nous en avons du saint Siège.
Elle aura des Réglemens diffé-
rens , afin de se conformer , à ce
que les Coûtumes Chinoises
permettent à ce sexe. Mais il y a

Missionnaires de la C. de J. 397
lieu de croire que la Religion en
tirera pareillement de grands
avantages.



DU PERE DE LA LANE:

A Tarkolan en l'année 1705.

Il y a sept mois que je suis entré dans la Mission de *Carnate*, & que je demeure à *Tarkolan*, grande Ville qui est au milieu des terres, à la hauteur de *Madras* & de *saint Thomé*, au troisième degré de latitude Septentrionale. Elle est éloignée de *Pontichery* d'environ trente lieues, & située dans le vaste continent, qu'on appelle communément la Presqu'Isle, en deçà le Gange

Il y a dans cette peninsule plusieurs grandes Villes, qui

font assez peuplées, mais qui n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe : les maisons n'étant pour la plûpart que de terre, peu élevées, & couvertes de paille. Les principales Nations qui habitent ce Pays, depuis le Cap *Comorin*, du côté du Sud, jusqu'à *Agra*, Capitale de l'Indoustan, vers le Nord, sont les *Tamoulers*, les *Badages*, les *Marattes*, les *Canaras*, & les Maures, qui depuis quelques années se sont rendus les maîtres de la plus grande partie de ces Provinces.

Le Pays est chaud, la terre sèche & sabloneuse : on y voit peu d'arbres dont le fruit soit bon. On y trouve beaucoup de cocotiers & de palmiers ; on en fait la raque ; c'est une liqueur assez forte, & capable d'enyvrer. Les campagnes sont couvertes de

ris: elles produisent aussi du bled, mais il n'est pas estimé des Indiens: les légumes y sont bons: cependant comme ils sont fort différens de ceux d'Europe, nous avons de la peine à nous y accoutumer.

Les principaux fruits de ce Pays sont la *Mangue*, qui est une espece de Pavie; la *Banane*, qui ressemble à la Figue; la *Papaye*, qui approche assez de la Poire, les Melons d'eau, qui ne sont pas si bons que ceux d'Europe: les *Papayes*, qui ont la même couleur que celle de nos Melons ordinaires; mais dont la chair n'est pas si ferme.

Les Indiens de ces terres sont polis: mais leur politesse est outrée & embarrassante. Ils ont de l'esprit, ils sont grands, bienfaits & exempts de la plupart des vices qui ne sont que trop com-

muns parmi les peuples de l'Europe. Leurs enfans marchent de bonne heure ; à peine ont-ils trois mois qu'ils se traînent sur la terre : ils sont rouges d'abord, ou plutôt d'une couleur de café bien teint.

Les Brames, qui sont les Nobles & les Sçavans du Payis, sont pauvres pour la plûpart : ils n'en sont ni moins estimez, ni moins fiers, parce que la vraie grandeur, chez les Indiens, se tire de la naissance seule, & non pas des richesses. Leur vie est frugale : ils ne mangent ni viande, ni œufs, ni poissons : ils se contentent de ris, de lait, & de quelques légumes. Ils sont les dépositaires des Sciences, & il n'est permis qu'à eux d'étudier & de devenir sçavans. Comme ils n'ont point d'Imprimerie, tous leurs Livres sont écrits à la main,

& en fort beaux caractères sur des feuilles de Palmiers. Ils se servent pour écrire d'un style de fer, qu'ils manient avec une adresse admirable.

Les Indiens passaient anciennement pour être très habiles en toute sorte de connoissances; mais maintenant ils sont bien déçus de cette réputation. Ils se piquent pourtant encore de sçavoir l'Astronomie: il y en a même qui prédisent les Eclipses. Celle du Soleil qui arriva au mois de Novembre de l'année 1704. étoit marquée dans le Livre *Panjangam*, qui est comme la table des Saisons de l'année. Le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juste, ni conforme à celui du P. Tachard, qui observa cette Eclipsé, & qui en marqua le temps avec plus de précision; le commencement à 8. heures 57.

402 *Lettres de quelques*
minutes , sa plus grande obscurité de six doigts à 11. heures 30. minutes, & la fin à 10. heures 28. minutes.

Les Brame ont encore des Livres de Médecine , mais ces Livres leur sont assez inutiles , parce qu'ils n'ont presque aucune connoissance de l'Anatomie. Toute leur science consiste en quelques secrets , & dans l'usage de certains simples , dont ils se servent avec succès. Ils estiment beaucoup leurs Histoires , qui sont écrites en vers , & qui contiennent les exploits fabuleux de leurs Divinitez & de leurs plus célèbres Pénitens : les Fables les plus grossieres dont elles sont remplies , passent dans leur esprit pour des vérités incontestables. J'ai auprès de moi un Brame idolâtre qui lit quelquefois en ma présence un de ces Li-

Missionnaires de la C. de J. 403
vres, appelé *Ramayenam* ; c'est-
à-dire , *la Vie du Dieu Ramen*.
Cette lecture l'attendrit souvent
jusqu'à lui faire verser des lar-
mes.

Le Livre de la Loi , écrit en
Samouferedam , qui est la Langue
sçavante, est celui qu'ils estiment
davantage : cependant il n'y a
personne parmi eux qui l'enten-
de. Ils ne laissent pas de l'appren-
dre par cœur , dans la pensée
qu'ils ont , qu'il suffit d'en réciter
quelques mots pour obtenir la
remission de ses péchez. Quoi-
que je leur aye fait voir, que cette
Loi n'étant entenduë de person-
ne, est non seulement fausse, mais
inutile ; que la véritable Loi éta-
blie de Dieu pour le salut des
hommes doit être intelligible ,
afin que tout le monde connoisse
la volonté de Dieu, & les moyens
qu'ils ont de se sauver: ce discours

n'a fait nulle impression sur leurs esprits , tant ils sont entêtez de leurs anciennes erreurs.

Au travers de toutes les fables grossieres qu'ils débitent , on remarque que nos Livres sacrez ne leur ont pas été inconnus ; car ils font mention du déluge , d'une arche , & de plusieurs autres choses semblables. Ils assurent que leur Dieu *Vichnou* , a paru plusieurs fois sur la terre pour le bien des hommes , tantôt sous la figure d'un homme , tantôt sous celle d'une bête ou d'un Poisson. Ils s'attendent qu'il paroîtra bientôt parmi eux sous la figure d'un cheval.

On ne peut voir un si déplorable aveuglement , sans être pénétré de douleur ; mais il n'est pas facile de désabuser ces Peuples : quand on leur remet devant les yeux tout ce qu'il y a

Missionnaires de la C. de J. 405
d'extravagant dans leur créan-
ce , ils répondent froidement
qu'ils ne suivent que la pure pa-
role de Dieu , & qu'ils ne sont
pas plus sages que leurs Ancest-
res & leurs Docteurs. On trou-
ve cependant quelques Brame,
qui plus éclairez & plus spiri-
tuels que les autres, avoient de
bonne foi que tout ce qu'on dé-
bite au Peuple , n'est qu'un tissu
de fables dont on l'amuse: mais
il en est peu qui fassent un aveu si
sincere. .



DU PERE PARENIN.

A Peking en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne
soyez touché du zèle qu'ont fait
paroître cette année quelques-

uns de nos Chrétiens pour la conversion de leurs Compatriotes. Je me contenterai de vous en rapporter deux Exemples. Un des Néophytes, que je baptisai dans l'une des quatre Missions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eût ordonné de le suivre dans ses voyages, s'étoit établi à *Yung-ping-fou*, près du passage de *Leaotong*. Là ce fervent Chrétien a fait la fonction de Missionnaire avec un zèle admirable : il a assemblé quantité d'Idolâtres, à qui il a annoncé les vérités Chrétiennes avec tant de succès, que la plûpart ont demandé le baptême. Il est venu aussi-tôt me chercher à Peking ; mais comme j'étois allé au Sud avec l'Empereur, le Pere de Tarte a pris ma place, & est parti sur le champ pour *Yung-ping-fou*, où il a baptisé quatre-vingts A-

Missionnaires de la C. de J. 407
dultes. Dès que j'ai été de retour, j'ai envoyé dans cette Ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux Fidèles dans la Foi, & qui, comme je l'espère, gagnera encore plusieurs Gentils à JESUS-CHRIST.

Un autre Chrétien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoître l'excellence de notre Religion à plusieurs Soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, & que ces bonnes gens touchez de ses discours, ne soupiroient qu'après la grace du Baptême. Je fis partir aussi-tôt un Catéchiste afin de les aller instruire, & pour n'avoir plus moi-même qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit-là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devoit passer la muraille, je pris

les devants dès le point du jour. Je trouvai en effet quarante de ces Soldats bien instruits & très-fermes dans la Foi, qui me conjurerent avec larmes de les admettre au nombre des Chrétiens. Je les baptisai tous, & ne les quittai que le soir pour aller rejoindre l'Empereur : mais je leur laissai le Catéchiste avec plusieurs Livres sur la Religion, que j'avois apportez.

Un mois après, ces nouveaux Fidèles me députerent un d'entr'eux à *Ge-ho-ell*, où j'étois alors, pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avoit pris la résolution de les faire tous renoncer à la Loi sainte qu'ils avoient embrassée ; que ses caresses & ses menaces ayant été inutiles, il en étoit venu à des traitemens très inhumains ; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de
coups,

coups, puisqu'il étoit leur Capitaine; mais que quand on devroit les faire expirer dans les plus cruels tourmens, ils étoient tous résolus de perdre la vie plutôt que la Foi. Ce ne sont point les mauvais traitemens que nous craignons, m'ajoûtoient-ils dans la Lettre qu'ils m'écrivoient; mais ce qui nous fait une peine que nous ne pouvons vous exprimer, c'est que nos Compagnons, encore infideles, ne veulent plus entendre nos Exhortations, de peur d'être traitez comme nous le sommes. Nous vous conjurons donc de parler au fils du *Maliou*, notre Général, afin qu'il adoucisse cet ennemi déclaré de notre sainte Religion. »

J'allai les revoir à mon retour : tous se confesserent avec

une ferveur digne des plus anciens Chrétiens : Je leur fis une longue exhortation , à la fin de laquelle ils me présentèrent vingt de leurs Compagnons, qui étoient bien instruits, & que je baptisai. Ils me prièrent ensuite d'établir parmi eux une Confratrie, & de mettre à la tête ceux que je jugerois les plus capables de les instruire, & de veiller sur leur conduite. Ils avoient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachez séparément. J'ouvris ces billets, & je trouvai que leur choix étoit fort sage ; car ils nommoient les trois plus fervents, qui étoient les mieux instruits, & qui avoient le plus de loisir pour vacquer à cette bonne œuvre. Je confirmai leur choix, & comme ils sont fort resserrez dans la petite maison où ils s'af-

Missionnaires de la C. de J. 411
semblent , ils me proposèrent
d'en achepter une autre , où ils
pussent tenir plus commodé-
ment leurs assemblées. Je leur
donnai pour cela cinquante
taëls ; ils fourniront le reste , &
j'espère que dans peu de tems ,
il y aura là une Chrétienté nom-
breuse.

Pendant environ trois mois
que nous demeurâmes à *Sebo ell*,
je rassemblai les Chrétiens de
différentes Provinces , qui s'y
étoient rendus pour le com-
merce. Ils se confessèrent tous
jusqu'à trois fois ; mais je ne pus
jamais trouver d'endroit propre
à leur dire la Messe. Je baptisai
là environ seize personnes. Voilà
ce qu'il y a eu pour moi de con-
solant dans mon voyage , qui
d'ailleurs n'avoit rien que de pé-
nible.

On a baptisé cette année dans

412 *Lettres de quelques*
notre Eglise cent trente-neuf
Adultes, & huit cens vingt-neuf
petits enfans, dont la plûpart
étoient exposez dans les ruës.
Les Peres du College qui sont
auprès des portes de la Ville, où
l'on expose un plus grand nom-
bre de ces enfans, en ont bapti-
sé plus de trois mille. Ce que j'ai
l'honneur de vous mander, doit
vous faire comprendre le bien
solide que procurent les person-
nes charitables d'Europe, qui
entretiennent ici des Catéchis-
tes employez uniquement à cer-
te fonction.



DU PERE GARBILLON.

A Peking en l'année 1705.

A quelque lieuës de Peking,
en tirant vers l'Orient & vers

l'Occident , on rencontre deux Rivieres qui ne sont ni profondes ni larges; mais qui ne laissent pas de faire grands dégâts , quand elles viennent à se déborder. Elles ont leurs sources au pied des montagnes de Tartarie , & vont se rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tsin-ouei* , environ à quinze lieuës au dessous de la Capitale , pour s'aller décharger ensemble après plusieurs circuits dans la Mer Orientale.

Tout le Pays d'entre ces deux Rivieres est uni , bien cultivé , planté d'arbres , rempli de gros & de menu gibier , & si agréable que les Empereurs se le réservoient pour leurs plaisirs. Mais les inondations l'ont tellement ravagé , que , quelques digues qu'on ait faites pour retenir ces deux Rivieres dans leur lit , on

ne voit presque plus que les débris & les ruines des Châteaux, des maisons de plaisance, des Bourgs & des Villes qui y étoient auparavant.

L'Empereur chargea les Jésuites d'aller faire sur les lieux un plan exact de tout le Pays qui est renfermé entre ces deux Rivières, afin que l'ayant toujours devant les yeux, il pût penser aux moyens de rétablir ce qui a été ruiné, en faisant de nouvelles digues d'espace en espace, & en creusant par intervalle de grands fossés pour l'écoulement des eaux. Le soin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux PP. Thomas, Bouvet, Regis, & Parrenin. Sa Majesté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entreprise, & donna ordre à deux Mandarins, dont l'un est du Palais, & l'autre est

Président des Mathématiques, & de
d'en presser l'exécution, & de
trouver de bons Arpenteurs,
d'habiles Dessinateurs, & des
gens qui eussent une parfaite
connoissance du Pays. Tout cela
s'exécuta avec tant d'ordre & de
diligence, que ce plan, le plus
grand peut-être qu'on ait vû
en Europe, fut tiré en soixante
& dix jours. On l'a perfection-
né à loisir, & on l'a enrichi de
Tailles douces, afin que rien n'y
manquât.

On a dessiné premièrement
la Capitale de l'Empire, avec
l'enceinte des murailles, non
suivant l'opinion commune du
Peuple, mais conformément aux
regles de la plus exacte géomé-
trie.

On y voit en second lieu, la
maison de plaifance des anciens
Empereurs. Elle est d'une étén-

duë prodigieuse ; car elle a bien de tour dix lieuës communes de France ; mais elle est bien différente des Maisons Royales d'Europe. Il n'y a ni marbres , ni jets d'eau , ni murailles de pierre. Quatre petites Rivieres d'une belle eau l'arrosent : leurs bords sont plantez d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs , des pâturages pour les Cerfs , les Chevreüils , les Mulets sauvages , & autres bêtes fauves , des étables pour les troupeaux , des Jardins potagers , des Gazons , des Vergers , & même quelques pieces de terre ensemencées. En un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires , & quittant pour un tems cet air de Majesté

Missionnaires de la C. de J. 417
qui gêne , alloient goûter les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-sept cens , tant Villes , que Bourgs , & Châteaux , sans compter plusieurs Hameaux , & une infinité de maisons de Payisans semées de tous côtez. De ce Payis si peuplé , tout exposé qu'il est aux inondations , on peut juger qu'elle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres Provinces de la Chine.

Les Missionnaires chargez par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler , prirent occasion , en exécutant ses ordres , de prêcher J E S U S-CHRIST dans tous les Bourgs & Villages par où ils passèrent. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour , ils faisoient venir le plus considérable des Habitans , ils

lui faisoient toute sorte d'amitié , beaucoup plus qu'on n'a coûtume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine : ensuite ils l'instruisoient des vérités de la Religion. Celui-ci étant une fois gagné , ne manquoit pas d'amener les autres aux Missionnaires , qui passoient une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des Villages , ils laissoient plusieurs Livres d'instructions & de prières : ils en distribuerent une si grande quantité , qu'il fallut en faire venir de Peking.

Nous eûmes le plaisir d'apprendre , que les plus âgez & les plus distinguez , qui ne s'étoient pas trouvez à nos discours , ne faisoient nulle difficulté de se faire instruire par leurs enfans & par leurs serviteurs , des principes de la Foi qu'on leur avoit enseignez. C'est ainsi que les

Missionnaires de la C. de J. 419
quatre Missionnaires s'acquitterent de la commission dont l'Empereur les avoit honorez : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allerent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein Hyver aux frais de Sa Majesté.

Parmi les nouveaux Fideles à qui nous avons conféré depuis peu le Baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, & d'autres ont été convertis par des voyes assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un Barbier qui étoit Chrétien allant par les ruës selon la coûtume du Pays, avec un instrument de cordes noüées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse, où il y avoit vingt pieces d'or. Il regarde autour de lui si per-

sonne ne la réclame, & jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un Cavalier qui marchoit quelques pas devant, il court, l'appelle, & le joint : N'avez-vous rien perdu, Monsieur, lui dit-il ? Le Cavalier fouille dans sa poche, & n'y trouvant plus de bourse : J'ai perdu, répondit-il tout interdit, vingt piéces d'or dans une bourse. N'en foyez point en peine, répond le Barbier, la voici, rien n'y manque. Le Cavalier la prit, & s'étant un peu remis de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du Peuple. Mais, Qui êtes-vous, demanda le Cavalier ? Comment vous appelez-vous ? D'où êtes-vous ; Il importe peu, reprit le Barbier, que vous sçachiez qui je suis, comment je m'appelle, & d'où je suis ; il suffit de vous dire, que je suis Chrétien, & un :

de ceux qui font profession de la sainte Loi. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison ; mais même de retenir ce que l'on trouve par hazard , quand on peut sçavoir à qui il appartient. Le Cavalier fut si touché de la pureté de cette morale , qu'il alla sur le champ à l'Eglise des Chrétiens , pour se faire instruire des Mysteres de la Religion. Un des Peres qui sont à la Cour , raconta à l'Empereur cette Histoire dans toutes ses circonstances , & prit de là occasion de faire sentir à ce Prince la sainteté de la Loi Chrétienne.

Ce qui est arrivé à une Dame Chinoise est encore plus merveilleux : elle étoit fort âgée , & tourmentée d'un violent flux de sang , qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrétien l'alla voir

par hazard , & fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion Chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher , qu'elle demanda instamment le Baptême. Elle obtint ce qu'elle demandoit , & même ce qu'elle ne demandoit pas ; car le jour qu'elle reçût le Baptême ; elle fut en même tems parfaitement guérie de son mal.

Sa Bru qui fut témoin de ce prodige , prit aussi la résolution de se faire Chrétienne. Elle étoit éthique depuis long-tems , & sa phthisie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire , apprit par cœur les Prières ordinaires , & fut baptisée. La nuit suivante sur les 11 heures , elle sort du lit , fait lever son Mari & les serviteurs , leur ordonne d'exposer sur la table les saintes Images dont on lui avoit fait présent quand on la baptisa ,

Missionnaires de la C. de J. 423
d'allumer des cierges, & de rendre de très-humbles actions de graces à Dieu qui l'appelloit au Ciel. A peine achevoit-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévûë & si douce donna de la joye à toute la famille, & excita dans sa belle mere un ardent desir de faire une fin semblable: Quelques mois après ses souhaits furent exaucez: car ayant été reprise de son flux de sang, & sentant peu à peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, & lui ordonna de courir à l'Eglise, pour avertir un des Peres de la venir voir. Aussi-tôt après elle fit mettre son lit sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité & de pénitence Chrétienne; & là les yeux & les mains levées au Ciel, déclarant qu'elle ne vouloit servir que le seul vrai Dieu, elle rendit le dernier sou-

pir. La mort de la Belle-Mere & celle de la Bru touchèrent extrêmement toute la famille, qui renonça aussi-tôt à l'idolâtrie & se disposa à recevoir le Baptême.

La même grace se communiqua bien tôt au voisinage. Une fille idolâtre, qui étoit à la veille de se marier, fut prise tout-à coup d'un mal, où les Médécins épui-sèrent inutilement tout leur Art. On prétendoit que c'étoit une obsession du malin Esprit. Un de ses voisins qui venoit d'être baptisé, prit un ancien Chrétien avec lui, & ils allèrent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils étoient persuadés du pouvoir que le caractère de Chrétien donne sur les Démons, ils récitèrent d'abord quelques prières : ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès lui prit devant eux avec d'étranges con-

vulsiens. Mais si-tôt qu'ils lui eurent parlé de la Religion sainte qu'ils professoient, elle revint à elle & parut tranquille. La Mere en fut surprise, & eut envie de se faire baptiser : mais son envie passa bien-tôt ; car elle retourna à ses premieres superstitions. Le mal reprit aussi-tôt à sa fille, & elle en fut plus tourmentée que jamais. La Mere ne s'en prenant qu'à elle-même, envoie chercher les Missionnaires, brise en leur présence toutes ses Idoles, & les jette par la fenestre. Après s'être fait instruire des vérités de la Religion, elle a été baptisée, elle, sa fille, & toute sa maison.

Les remedes qu'on nous a envoyez d'Europe, & que nous donnons à ces pauvres Idolâtres pour le soulagement de leurs corps, servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous

éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos soins , sur-tout à Peking , où l'on vient en foule nous demander de ces remèdes.

Je ne dois pas oublier ici les services importans que rendent à la Réligion nos Freres Bernard Rhodes , & Pierre Frapperie , qui par le moyen des mêmes remèdes qu'ils distribuent , ont eu occasion de baptiser deux enfans moribonds de la famille Imperiale. L'un étoit petit-fils de l'Empereur par son troisiéme fils , & l'autre sa petite fille par un petit Roi Tartare. L'un & l'autre sont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les frontieres de Tartarie le Pere Charles Dolzé , homme d'esprit , d'un excellent naturel , & d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des Missions auxquelles

il se sentoit destiné , il en avoit entrepris plusieurs en différentes Villes de France , où il avoit fait beaucoup de fruit. Dès qu'il mit le pied dans la Chine , sa santé s'affoiblit peu à peu , & le travail de Missionnaire joint à l'étude de la Langue & des caracteres du Pays , où il s'étoit rendu très-habile , malgré les difficultez qu'y trouvent les Etrangers , lui causa une hydropisie , dont il avoit déjà eu quelques attaques dans sa jeunesse. Son mal se déclara à Peking. On lui donna de nos remedes d'Europe : l'Empereur même qui le confidéroit , lui en envoya de son Palais , & ordonna à ses Médecins de le visiter. Tout cela le soulagea , mais ne le guérit pas. Les Médecins jugèrent que l'air de Tartarie lui seroit meilleur que celui de la Chine : dernier remede qu'ils

conseillent aux malades de languer, dont quelques-uns se trouvent bien. Le Pere Dolzé changea d'air, & ne s'en trouva pas mieux. Il fit paroître une patience héroïque durant le cours de sa maladie, & ne garda jamais le lit, toujours s'occupant de la Priere, ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'est ainsi qu'il a consommé une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres.



DU PERE LEROYER.

Au Tongking le 15. de Dec. de l'année 1707.

Je vous ai parlé dans la dernière Lettre que je vous écrivis l'an passé, d'une Requête qu'un Apostat avoit présentée au Roi contre les Evêques, & contre les Missionnaires de ce Royaume, dans laquelle il faisoit de moi une mention expresse : car il y marquoit le tems de mon entrée dans le Pays, les moyens que j'avois pris pour me cacher, les Provinces que j'avois parcouruës, & celles que je parcourois actuellement. Cette affaire qui commença le 19. d'Octobre de l'année 1705. ne se termina que le 8. de Septemb. de l'année 1706. par une Sentence que porta le Gouverneur chargé par le Roi

du soin d'examiner cette accusation. Il n'en a coûté que quelque argent aux Evêques, aux Missionnaires, & à quelques Villages accusez de les avoir reçûs.

L'Apostat n'avoit point parlé du lieu de ma retraite, parce qu'il n'avoit pû le découvrir, malgré les perquisitions qu'il avoit faites; & parce que véritablement depuis quatre ou cinq ans je n'ai point de demeure fixe, ayant passé tout ce tems-là dans mon Bateau à parcourir mon district qui est fort étendu. Ainsi nul Village n'a été cité, ni n'a eu à souffrir à mon occasion. Maintenant tout est assez paisible. Il n'y a eu depuis peu que quelques accusations intentées contre des Villages Chrétiens d'une des principales Provinces. Comme le Gouverneur de cette Province a obtenu tout récem-

ment ce poste, il écoute volontiers ces sortes de plaintes qu'on vient lui faire, parce qu'elles lui procurent de l'argent. Du reste tout ce qu'il exige, se réduit à des amendes pécuniaires; il ne contraint personne de renoncer au Christianisme, ni d'adorer les Idoles: il ordonne seulement de tenir les Assemblées plus secrètes, & de cacher avec plus de soin les marques extérieures de Religion; comme sont les Croix, les Chapelets, les Médailles, &c. que le Roi a défendu dans ses Etats.

Les amendes qu'on impose aux Chrétiens, ne laisse pas d'être un grand obstacle à la propagation de l'Evangile. De pauvres gens qui ont à peine de quoi vivre, s'exposent difficilement à être long-tems en prison; car on les y retient jusqu'à

ce qu'ils ayent payé, & l'amende à laquelle ils ont été condamnés, & les autres frais de Justice : quand ils sont insolubles, ce qui arrive très-souvent, ils doivent s'attendre à languir plusieurs années dans les prisons. C'est ce qui détourne un grand nombre d'Idolâtres d'embrasser le Christianisme, & ce qui fait que plusieurs Chrétiens n'osent en faire une profession ouverte. Des Villages entiers refusent quelquefois de recevoir un Missionnaire, de peur d'être découverts & déferés aussi-tôt au Prince.

Malgré cette accusation faite en général contre tous les Missionnaires, & contre moi en particulier, il n'y a eu aucune année où les Chrétiens ayent fait paroître plus d'ardeur pour approcher des Sacremens, & où les conversions

conversions ayent été plus nombreuses. J'ai entendu les Confessions de quatorze mille & onze Néophytes; j'ai conféré le Baptême à mille soixante & dix-sept Adultes, & à neuf cens cinquante-cinq Enfans. Outre cela plusieurs Payens de différens Villages, que j'ai parcourus, m'ont fait inviter de les aller voir, & ils se disposent maintenant au Baptême.

Ces bénédictions que Dieu a daigné répandre sur mes foibles travaux, ont été traversées au mois de Juillet dernier; par la malice de quelques Infidèles. Etant arrivé près d'un Village, où il y avoit beaucoup de familles Chrétiennes, j'envoyai sçavoir si tout y étoit tranquille, & si je pouvois y faire ma visite. Quelques Officiers du Gouverneur étoient alors

le tems de faire avancer mon Bateau, & de le mettre en lieu de sûreté. Ils confièrent à quelques Pécheurs Chrétiens les meubles de ma Chapelle & les Livres: après quoi ils se disperferent en différens Bateaux de Néophytes, pour voir ce que je deviendrois, & les mesures qu'il y auroit à prendre.

Cependant l'Officier eut bientôt atteint la Barque où j'étois: il y entra avec trois Gardes pour m'empêcher d'en sortir: ensuite il me demanda où étoit mon Bateau, combien j'avois de Disciples, & où étoient mes meubles, & mes Livres. Comme je ne lui faisois aucune réponse, une bonne Chrétienne prit la parole. Ne voyez-vous pas, lui dit-elle que vous perdez votre tems à interroger un pauvre Etranger, qui ne sçait

qu'imparfaitement notre Lan-
gue, & qui apparemment ne
comprend rien à ce que vous
lui dites? »

L'Officier après quelques dis-
cours se mit en devoir de me fai-
re passer dans son Bateau, pour
me conduire au Gouverneur. Je
crus alors devoir parler, & m'é-
tant approché de lui, je lui dis
à l'oreille, que j'étois fort pau-
vre, qu'il ne gagneroit rien à
m'arrêter, & que s'il vouloit,
fans faire de bruit, recevoir
quelque petite somme, les Chré-
tiens ne feroient nulle difficulté
de la fournir, pour me tirer du
mauvais pas où je me trouvois.
Il goûta la proposition, & se con-
tenta de huit Taëls qui lui furent
livrez sur le champ, & que j'ai
rendus depuis à ceux qui les
avoient avancez, ne voulant
être à charge à personne.

C'est pour la seconde fois que j'ai été arrêté depuis que je suis au Tong-king. Dieu n'a pas permis qu'il me soit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traitât avec la même rigueur qu'a été traité un de nos Peres, qui ayant été pris il n'y a que peu de tems, fut livré au Gouverneur, & par Ordre du Roy chassé du Royaume. Un Pere de Saint Dominique eut l'année passée le même sort : des Prêtres Tonkinois ont été enfermez plusieurs mois dans d'étroites prisons, d'où ils ne sont sortis qu'après avoir payé des sommes considérables. Si le Seigneur me réserve à d'autres travaux, que son saint Nom soit béni. Je suis entre ses mains, pour souffrir ce qu'il lui plaira d'ordonner pour sa gloire, & pour le salut

Missionnaires de la C. de J. 439
de ce pauvre Peuple. * *Ego non*
solum alligari, sed & mori paratus
sum propter nomen Domini JESU.

* Act. 21. 19.

F I N.

P R O T E S T A T I O N .

POur obéir aux Décrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

T iij



T A B L E

| | |
|--|------------|
| L <i>Ette du P. de la Lane au P.</i> | |
| <i>Mourgues</i> , | page 1 |
| Etendue de la Mission de Carnate dans les Indes , | 2 |
| Servitude des Indiens de ces Terres , | 5 |
| L'aversion qu'ils ont des Europeans , | 11 |
| Leur Religion , | 14 |
| Origine de l'Idolatrie parmi les Indiens , | 17 |
| Leur morale , | 22 |
| Le pouvoir que l'Astrologie judiciaire a sur leurs esprits , | 30 |
| Science des Brames , | 31 |
| Ce qu'ils pensent de la durée du Monde , | 33 |
| Ce qu'ils connoissent de l'Arithmetique & de l'Astronomie , | 36 |
| Leur Systême sur le Ciel & sur le cours des astres , | 38 |
| <i>Lettre du P. Faure au P. de la Boësse.</i> | |
| Etat du Christianisme dans les Philippines , | 52 |
| Courage de M. l'Abbé de Sidoti , | 56 |
| Son entrée dans le Japon , | 57 & suiv. |
| Quelques Jesuites vont découvrir les nouvelles Isles de los Palaos , | 65 |
| Dessein de porter la foi dans les Isles de Nicobar , | 66 |

T A B L E.

| | |
|--|----------|
| Situation de ces Isles , | 67 |
| Religion & mœurs des Nicobarins , | 68, 69 |
| Départ de deux Jesuites pour ces Isles , | 71 |
| Ce qui arriva lorsque les deux Missionnaires débarquerent dans ces Isles ; | 73 |
| <i>Lettre du P. Martin au P. de Vil-</i> <i>lette</i> | |
| Etat du Christianisme dans le Royaume de Marava , | 78 |
| Caste des Voleurs , | 65 |
| Coûtume cruelle & bizarre de ces Peuples , | 86 |
| Leur révolte contre leur Prince , | 91 |
| Les désordres qu'ils causent dans le Pays , | 92 |
| <i>Lettre du P. Sant-Jago au P. Ma-</i> <i>nuël Saray.</i> | |
| Construction d'une nouvelle Eglise dans le Royaume de Cagonti par le P. Dacunha , | 99 |
| Soulevement des Prêtres Gentils contre ce Pere & leur cruauté à son égard , | 103 |
| Dispute des Prêtres Gentils avec le Mission- naire & avec ses Catechistes , | 105 |
| Le Missionnaire tout couvert de playes est chassé de son Eglise , | 111 |
| Il languit pendant quelques jours & meurt de ses blessures , | 114. 115 |
| <i>Lettre du P. Dentrecolles au P.</i> <i>Procureur Général des Missions</i> <i>des Indes & de la Chine.</i> | |
| Troubles arrivez dans la famille de l'Em- pereur de la Chine , | 120 |

T A B L E.

| | |
|---|--------------|
| Artifice du fils aîné de l'Empereur pour per- dre le Prince héritier , | 122 |
| Rétablissement de ce Prince & punition du fils aîné , | 123, 126 |
| Maladie de l'Empereur , | 129 |
| Sa guérison par les soins du F. Rhodes , | 130 |
| Eloge que l'Empereur fait des Missionnaires dans un acte public , | 130 |
| Baptême conféré à plusieurs Infideles , | 135 |
| Diverses actions édifiantes des nouveaux Chrétiens , | 138, & suiv. |

*Explication d'une Inscription Chi-
noise donnée aux Jesuites par
l'Empereur pour leur nouvelle
Eglise de Peking.* 156

Inscription Chinoise , 159

*Lettre du P. Fartoux au P. Procureur
Général des Missions de la
Chine & des Indes.*

Proprietez de la fameuse plante de *Gin-seng* ,
160

Maniere de la préparer , 165

Lieux où elle croit 166

L'ordre & la méthode que gardent ceux
qui vont la ramasser , 170

Figure de la plante , & sa description bien
détaillée. 172

*Abregé d'une Relation Espagnole de
la vie & de la mort du P. Cyprien*

T A B L E.

| | |
|---|---------------|
| <i>Baraze , fondateur de la Mission des Moxes dans les Indes Occi- dentales ,</i> | 186 |
| Situation du pays des Moxes , & son étendue , | 187 |
| Incommoditez du climat , | 188 |
| Particularitez d'un animal appelé Ocorome , | 191 |
| Maniere dont les Moxes se gouvernent , | 193 |
| Remedes dont ils se servent dans leurs maladies , | 196 |
| Simples qui croissent dans ces terres , | 197 |
| Ornemens ridicules dont les Moxes se parent , | 199 |
| Leur occupation , | 200 |
| Cérémonies de leurs enterremens & de leurs mariages , | 201, 202 |
| Leur Religion , leurs Ministres , leurs Solemnitez , | 203. & suiv. |
| Entrée du P Baraze dans le pays des Moxes , | 209 |
| Ses premiers travaux , | 212 |
| Il est envoyé chez les <i>Chiriguanes</i> , | 215 |
| Coûtumes & indocilité de ces Peuples , | 215 |
| Il retourne chez les Moxes , | 216 |
| Son industrie pour gagner ces Barbares , | 218 |
| Les conversions qu'il y fait , & les grandes Peuplades qu'il forme , | 220 |
| Il établit une forme de gouvernement parmi ces Barbares , & peuple les Bourgades de troupeaux , | 223, 224 |
| Il va à la découverte des <i>Coseremoniens</i> , des <i>Cirioniens</i> , des <i>Guarayens</i> , | 229, 230, 231 |

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| Coûtume barbare des Guarayens , | 231 |
| Il entreprend de frayer aux Missionnaires, un chemin plus court & plus facile pour venir du Perou dans le Pays des Moxes , | 235 |
| Peines que lui cause cette entreprise , | 236 |
| Pays des Amazones , | 241 |
| Il pénètre dans le pays des Baures , | 242 |
| Mœurs & coûtumes de cette Nation , | 243 |
| Il est massacré par ces Barbares , | 245 |
| Vertus du Pere Baraze , | 247 |
| <i>Lettre du P. le Gac au P. Porée.</i> | |
| Soulèvement des Prêtres Gentils & des In- diens Idolâtres contre les Missionnaires , | 254 |
| Danger où ils se trouvent dans leur Eglise , | 255 |
| Tumulte excité à leur occasion , | 260 |
| Fermeté des Missionnaires , | 261 |
| Persecution des Chrétiens & leur constance , | 264 |
| <i>Lettre du P. Marest au P. de Lam- berville Procureur des Missions du Canada.</i> | |
| Etablissement des François à la Baye d'Ud- son , | 271 |
| Guerre qu'ils ont avec les Anglois , | 272 |
| Mort cruelle du Pere Dalmas , | 273 |
| Les François abandonnent cet Etablissement , | 278 |
| Ils y retournent commandez par M. d'Iber- ville , | 280 |
| Description circonstanciée du voyage , | 281 |

T A B L E:

| | |
|--|--------------|
| Attaque du Fort des Anglois , | 305 |
| Prise de ce Fort , | 306 |
| Mœurs & Coûtumes des Sauvages du Pays, | 313 |
| Quel en est le climat , & les différentes Na- tions qui l'habitent , | 319. & suiv. |
| <i>Lettre du P. Portier au P. Fleuriat.</i> | |
| Description de quelques Isles de l'Archipel , | 328 |
| De l'Isle de Syphanto , | 329 |
| Son étenduë , & la qualité de son terroir , | 329 |
| Caractère des Peuples qui l'habitent , | 330 |
| Eglises & Monasteres de l'Isle , | 331 |
| Mission faite dans l'Isle , | 337 |
| De l'Isle de Serpho , | 344 |
| Son étenduë , & ce que la terre y produit , | 345 |
| Travaux des Missionnaires , | 348 |
| De l'Isle de Thermia , | 349 |
| Son étenduë & ce que la terre y rapporte , | 350 |
| Paroisses & Monasteres , | 351 |
| Fruits qu'y recueillent les Missionnaires , | 352 |
| Abus introduit dans l'administration du Sa- -crament de Penitence , | 353 |
| Mission faite à Silaka , | 355 |
| Docilité de ces Insulaires , | 356 |
| De l'Isle d'Andros , | 318 |
| Fertilité de cette Isle , | 359 |
| Fruits de la Mission qui y est faite , | 364 |
| Ignorance & avarice des Caloyers , | 369 |
| Description d'Apano Castro , | 371 |
| <i>Extraits de quelques Lettres écrites de la Chine & des Indes.</i> | |
| <i>Du P. Bouvet ,</i> | 377 |

T A B L E.

| | |
|--|--------------|
| La conversion & la mort d'une Dame Chinoise alliée à la Maison Imperiale, | 377 &c. |
| <i>Idem</i> même, | 388 |
| Etablissement d'une Confrairie à Peking pour la conversion des Infidèles, | 388 |
| Reglemens de cette Confrairie, | 390 |
| <i>Du P. de la Lane,</i> | 397 |
| Qualitez du terroir de Carnate & ce qu'il produit, | 398 |
| Fruits principaux qui y croissent, | 399 |
| Politesse outrée des Indiens, | 399 |
| Science des Brames, | 400 |
| L'estime qu'ils font de leurs livres, | 402 |
| <i>Du P. Parrenin.</i> | |
| Zèle des Neophytes Chinois pour la conversion de leurs Compatriotes, | 405 |
| <i>Du P. Gerbillon.</i> | |
| Maison de plaifance de l'Empereur de la Chine à quelques lieues de Peking, | 415 |
| Actions édifiantes des nouveaux Fidèles, | 419 |
| Baptême & mort de deux Enfans de la Famille Imperiale, | 416 |
| Sainte mort du P. Dolzé, | 417 |
| <i>Du P. le Royer.</i> | |
| Amendes pécuniaires imposées aux Chrétiens du Tong-king, | 431 |
| Sont un obstacle à la propagation de l'Evangile, & pourquoi, | 431, 432 |
| Nombre considérable de baptêmes, | 433 |
| Travaux Apostoliques traversés par la malice des Infidèles, | 433. & suiv. |
| <i>Fin de la Table.</i> | |



Privilege du Roy.

L OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Geus tenans nos Cours de Parleme. t, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand' Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Julticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien aimé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il détreit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toute sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages, & intérêts; à la charge que ces présentes seroient entregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caractères, conformément

aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'ex-
poser en vente, il en sera mis deux exemplaires dans
notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre
Château du Louvre, & un dans celle de notre trésor-
cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur
PHELYPRAUX Comte de Fontchartrain, Comman-
deur de nos ordres, le tout à peine de nullité des pré-
sentes ; du contenu desquelles vous mandons & en-
joignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause
pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur
soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons
que la copie desdites présentes, qui sera imprimée au
commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë
pour dûement signifiée, & qu'aux copies collation-
nées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Se-
cretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou Sergent de
faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis &
nécessaires, sans autre permission, & nonobstant
clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce
contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versail-
les le douzième de Fevrier l'an de grace mil sept cens
treize, & de notre Regne le soixante-dixième. Par
le Roy en son Conseil, F O U Q U E T.

*Réglé sur le Régistre N. 3. de la Communauté des Li-
braires & Imprimeurs de Paris, pag. 599. N. 671. con-
formément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du
15. Août 1703. Fait à Paris le 26. Avril 1713.*

Signé, L. J O S S E, Syndic,

De l'Imprimerie de P. G. L E M E R C I E R,